AMBER JAMES

# BAD desires

1

Éditions Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : facebook.com/editionsaddictives
**Twitter** : @ed_addictives
**Instagram** : @ed_addictives
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Egalement disponible :**

## Bad Love – Captive mais insoumise

Un matin, Elsa se retrouve prise dans une fusillade devant les écuries où elle travaille. L'inconnu qui était visé l'entraîne dans sa fuite pour la protéger des tueurs dont elle a vu le visage. Retenue dans son haras du Kentucky, elle se rebelle contre cette captivité, mais ne peut s'empêcher de tomber sous le charme du bel Oscar, aussi sexy que mystérieux… Entre danger et séduction, la vie d'Elsa se retrouve complètement bouleversée !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

**Egalement disponible :**

## Fallait pas me chercher !

J'ai 24 ans, un père tyrannique et un empire babylonien à gérer. Ma fortune colossale et mon joli cul font de moi le meilleur parti de Los Angeles. Je souris, on se pâme. J'ordonne, on m'obéit. J'aurais pu m'appeler Mike, John ou William, mais mes chromosomes en ont décidé autrement. Je m'appelle donc Valentine Laine, je suis une femme qui doit s'imposer dans un monde de requins, et rien ni personne ne me résiste.

Au moins jusqu'à l'arrivée fracassante de Nils Eriksen, qui m'a sauvé la vie tout en y mettant un souk improbable. Sans cesse, nos destins s'entrechoquent, s'entremêlent, s'entrelacent, et nos corps ne demandent qu'à les imiter…

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Amber James

# BAD DESIRES

## Volume 1

ZOOT_001

# 1. L'œil absolu

Avec la maestria d'un pilote de rallye, mon chauffeur de taxi se faufile dans la circulation des artères de Milan. Depuis l'aéroport, ce doux dingue m'offre un incroyable festival de gymkhana entre les voitures. Mais à cinq cents mètres de la ligne d'arrivée, un bouchon se forme qui l'oblige malheureusement à s'immobiliser.

Il soupire bruyamment, je vérifie l'heure : plus qu'une minute avant mon rendez-vous ! Je m'apprête à le régler pour continuer en courant quand il se tourne vers moi :

– Giuseppe est un battant ! Accrochez-vous, prévient-il de son accent chantant.

Il braque soudain sur la droite pour emprunter une ruelle très étroite qu'il dévale à tombeaux ouverts.

– Pas trop peur, *bella ragazza* ? s'exclame-t-il sans quitter la route des yeux.
– Non, j'adore ! répliqué-je tout en agrippant la poignée de ma portière.

Et c'est vrai, ça me plaît. Les immeubles défilent comme dans un film en accéléré. Je suis une casse-cou depuis toujours et je m'amuse beaucoup.

– On va gagner ! lance-t-il.
– On est les meilleurs ! m'écrié-je pour l'encourager.

Il éclate de rire et débouche soudain sur la via Manzoni.

Une centaine de mètres plus loin, notre taxi pile enfin le long du trottoir dans un strident crissement de pneumatiques. L'écran de mon portable indique « 12 :00 », je suis pile à l'heure !

– Terminus, annonce Giuseppe sur un ton victorieux.
– C'était génial, déclaré-je dans mon italien de base tout en réglant ma course.
– Tout le plaisir était pour moi. Filez maintenant ou vous allez être en retard !
– Merci encore, dis-je avant d'ouvrir la portière pour m'extirper de l'habitacle.

Sous le soleil de juin, le Quadrilatero della moda, célèbre quartier de Milan où l'on dénombre la plus impressionnante concentration de marques de haute couture, est littéralement bondé. Les touristes comme les incontournables *beautiful people* milanais ont l'air heureux de vivre. Je lisse à la hâte les bords de ma jupe en soie, arrange une mèche rebelle, inspire un grand coup et m'élance vers la porte de l'immeuble.

Je pousse la porte cochère, laquelle s'ouvre d'emblée sur un vaste hall au sol de marbre. C'est un

espace feutré qui respire le luxe de bon goût.

*La classe à l'italienne !*

Des oliviers plantés dans de larges pots en terre cuite décorent les lieux et se marient parfaitement avec les grands tirages de mannequins célèbres encadrés et alignés le long de murs en Tadelakt illuminés par des éclairages indirects. Au centre de ce hall procurant l'impression de se trouver dans un autre monde se tient la réception. Toute de fer forgé et surplombée d'un plateau de bois précieux, elle évoque une sculpture et je me fais la réflexion qu'il s'agit probablement de l'œuvre d'un designer coté à Milan. L'hôtesse d'accueil est une blonde pulpeuse aux yeux en amande. Elle me décoche un sourire enjoué et je la rejoins, un peu impressionnée par le claquement sonore de mes escarpins sur le marbre du sol.

– Bienvenue, que puis-je pour vous ? me demande-t-elle avec un charmant accent italien.
– Bonjour, je suis Aileen Summer, j'ai rendez-vous pour le *shooting* Just 4 You.
– Oh, oui, c'est au dernier étage, le staff vous attend.

Elle m'adresse un clin d'œil chaleureux tout en m'indiquant l'ascenseur sur ma droite.

Quand je croise mon reflet dans le miroir de la cabine, je ne peux m'empêcher de me tirer la langue tant j'ai l'air crispé. Mes joues sont rosies par l'effort, mes cheveux bruns heureusement pas trop ébouriffés, et une lueur d'inquiétude brille dans mes yeux verts. Il faut dire que c'est la première fois que je vais faire ce genre de photos et je ne suis pas très à l'aise.

*Du calme, c'est juste un boulot !*

Au dernier étage, la porte de la cabine coulisse silencieusement et je découvre l'un des plus beaux studios de ma carrière de mannequin. J'en ai le souffle coupé. Éclairée par une enfilade de hautes fenêtres, la pièce doit faire dans les cent mètres carrés. Le parquet peint en blanc ajoute à cette sensation de luminosité. Au centre de cet espace très pur, j'aperçois un groupe de quatre personnes occupées à discuter autour d'une large table en verre. Sur le dessus d'un long meuble qui rappelle le style du design de la réception s'étale un attirail impressionnant d'appareils photo et d'objectifs. Je me sens toute petite et j'ai presque envie de faire demi-tour. Mais ça n'est pas mon genre ! Je m'approche, affiche un large sourire, et lance d'une voix claire :

– Bonjour !

Un homme dans la trentaine lève la tête pour me regarder. Et je suis aussitôt hypnotisée par ses yeux noirs. Son sourire bienveillant me permet de reprendre le contrôle de ma respiration. Chemise Oxford et pantalon chino, c'est un mélange de chic et de décontraction. Je remarque également qu'il est pieds nus.

– Aileen Summer, nous n'attendions plus que vous ! déclare-t-il d'une voix grave. Venez donc nous rejoindre.

Je donne l'ordre à mes jambes d'obéir. Et le miracle se produit. Je me rapproche d'Alexander Simmons. Car je l'ai bel et bien reconnu. C'est l'un des plus célèbres photographes de mode et réalisateurs de films publicitaires au monde. J'ai lu récemment un portrait dithyrambique que *Vogue* lui a consacré. Dans le milieu, on le surnomme « l'œil absolu » ! En plus d'être milliardaire grâce à l'héritage de son père, grand magnat de l'informatique, il peut compter sur son talent artistique qui lui rapporte des sommes colossales. Il se lève et je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa silhouette aussi impressionnante que… sublime. Parce que oui, pour couronner le tout, ce type incarne la beauté du diable !

Je m'efforce de me concentrer pour ne pas confirmer la véracité de l'expression « beau à tomber par terre ». Mes jambes vacillent, mais je tiens bon. C'est vraiment la première fois que ça m'arrive, un truc pareil ! Une fois à sa hauteur, je suis obligée de lever les yeux. Il doit mesurer près de 1,90 mètre quand je culmine à 1,69 mètre ! Je suis en effet une exception dans le milieu ; d'aucuns prétendent que j'ai eu la chance de Kate Moss. D'autres qualités que ma taille m'ont autorisée à me faire une place dans cette profession d'ordinaire très réglementée. La voix enveloppante d'Alexander m'extirpe brusquement de mes pensées.

– Je suis enchanté de vous rencontrer, chère Aileen.
– Idem, monsieur Simmons, réponds-je sur un ton que j'estime un peu niais.
– Alexander, s'il vous plaît ! J'ai à peine 30 ans, je ne suis pas tout à fait un vieux monsieur.

J'acquiesce, toujours hypnotisée par son sourire et l'aisance qu'il dégage. Il se tourne vers les deux hommes et la femme qui discutent encore autour de la table.

– Aileen, je vous présente Sofia, notre maquilleuse. Quant au jeune geek échevelé greffé sur son portable, c'est Maurizio, mon assistant pour les lumières, et voici Vincente le play-boy, il est chargé du matériel. Les amis, vous connaissez peut-être Aileen Summer.

Tous trois se lèvent et viennent gentiment me saluer. Je me donnerais des baffes tant je me sens dépourvue de moyens depuis que j'ai posé le pied dans ce studio. Il est temps de me reprendre si je ne veux pas perdre ma réputation de professionnelle.

J'adresse un sourire timide à Alexander et je ne sais pas si je rêve, mais j'ai la sensation qu'il m'observe d'une manière particulière, avec un regard très… intense.

*Stop le délire, ce type voit des top models à longueur de journée !*

– La directrice artistique de Just 4 You m'a expliqué qu'elle vous pressentait pour devenir l'égérie de la marque.
– Et qu'en pensez-vous ? lâché-je du tac au tac.

Il recule d'un pas, sans me quitter des yeux. Il passe une main dans ses cheveux bruns, une petite mimique séduisante dessinant une fossette aux coins de ses lèvres ourlées :

– C'est un bon pronostic, murmure-t-il.

La réplique manque de poésie, mais l'expression qu'affiche Alexander m'autorise à croire qu'il est sincère. Le hic, c'est que je n'ai jamais posé pour de la lingerie et je ne suis pas sûre d'être en mesure de me lâcher, d'être naturelle comme je l'ai toujours été jusqu'à présent. Aujourd'hui, c'est un véritable baptême du feu. Et je n'en mène pas large.

– Tout va bien se passer, ajoute Alexander comme s'il lisait dans mes pensées.
– Vous avez l'air bien sûr de vous, non ?
– C'est de naissance, plaisante-t-il tout en replaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Je me mords la lèvre inférieure et je me calme en me disant qu'il s'agit d'un simple geste professionnel. Derrière nous, l'équipe s'active. Vincente procède déjà à des vérifications sur le matériel pendant que Maurizio prépare les éclairages. Sofia m'adresse alors un petit signe amical de la main pour m'inviter à la rejoindre.

– Je crois qu'on a besoin de moi pour le maquillage.

Alexander hoche la tête. Je contourne sa haute silhouette et emboîte le pas à la jolie Sofia qui doit avoir à peu près mon âge. Ses cheveux courts et noirs de jais encadrent un ravissant visage constellé de taches de rousseur. Nous nous dirigeons vers le dressing, une sorte de cube en toile installé dans l'un des coins du studio.

– Votre peau est parfaite, me confie-t-elle, je n'aurai pas beaucoup de travail.
– Merci du compliment, Sofia.
– C'est surtout sur votre corps que je procéderai à de légères touches de maquillage, juste pour éviter les reflets.

Cette simple phrase me rappelle que je vais bientôt devoir me déshabiller et je recommence à frémir. Cela a beau être un travail, je ne sais pas si je suis capable de me livrer ainsi au regard de tout un chacun. J'ai l'habitude de m'exposer au regard des autres dans des tenues parfois étonnantes, mais jamais à demi nue. J'ai accepté ce contrat en décidant de dépasser mes limites mais une fois face à l'obstacle, j'ai du mal à le franchir…

– Si vous voulez retirer vos vêtements, propose Sofia d'une voix douce, je m'occuperai de vous ensuite.
– J'ai un peu le trac, avoué-je.
– C'est normal, réplique-t-elle avec le plus grand naturel. En ce qui me concerne, je ne me vois pas à moitié nue devant toute une équipe. C'est vraiment un métier.
– Justement, je ne suis pas loin de me dégonfler. Si je m'écoutais vraiment, je ne le ferais pas, je…
– Dès que vous serez prête, pour nous c'est OK.

La voix d'Alexander qui semble s'impatienter me fait sursauter. Sofia m'adresse un clin d'œil pour m'encourager. Je dois me décider, me dépasser. D'accord, je vais le faire. Avant de changer d'avis, je me débarrasse de ma jupe et de mon chemisier, retire mes dessous pour passer un ensemble

fuchsia string et soutien-gorge à balconnets qui fait partie de la collection baptisée « sensuality » par le styliste de Just 4 You. Je m'observe dans le miroir en pied, j'ai l'impression que je vais me produire sur la scène d'un club de strip-tease. J'ai honte et je crois bien que je rougis. C'est la première fois que je suis déstabilisée à l'idée de participer à un shooting.

– Cinq petites minutes, lance Sofia à l'adresse d'Alexander, tout en passant un léger fond de teint sur les parties exposées de mon corps.

Elle se redresse, m'observe et conclut :

– Cet ensemble vous va super bien.

Sofia a beau faire preuve de délicatesse, je suis toujours embarrassée. Quand je me décide enfin à sortir du dressing, mon cœur bat fort, j'ai l'impression d'être nue à un dîner habillé, offerte au regard du monde entier. Et lorsque celui d'Alexander se pose sur moi, une gêne incomparable m'envahit. Poings sur les hanches, il plaisante gentiment :

– Je commençais à me demander si vous comptiez vraiment nous rejoindre.
– J'ai failli me dégonfler, admets-je d'une voix aussi assurée que possible.
– Vous voulez dire que…
– Je suis carrément mal à l'aise, coupé-je, je ne fais jamais ça d'habitude.

Alexander m'observe un instant, avant de s'approcher. Il est à deux pas de moi et j'ai l'impression de me liquéfier.

– Vous ne vous mettez jamais en maillot sur la plage ?
– Ça n'a rien à voir, avouez-le, répliqué-je en haussant les épaules.
– D'accord, ça manque un peu de sable et on ne voit pas la mer, mais il suffirait… d'imaginer !

Je retiens un sourire.

– Là, j'ai franchement du mal. D'ailleurs, j'aimerais bien vous y voir.

Alexander recule d'un pas, adopte un air songeur, avant d'afficher un sourire inhumain.

– Dans ce cas, je ne vois qu'un moyen de vous mettre à l'aise.

Sur ces paroles, il commence à déboutonner sa chemise sans me quitter des yeux. Je suis hypnotisée. Je l'observe, effarée et troublée à la fois.

– Vous… vous n'allez quand même pas vous… déshabiller, bégayé-je.
– Imaginez la plage, le sable, la mer, s'amuse-t-il avec douceur tout en défaisant le dernier bouton de sa chemise.

*Je rêve ou quoi ?*

# 2. Shooting surréaliste

Je suis littéralement sciée quand Alexander Simmons laisse tomber sa chemise au sol. Son torse est une véritable… œuvre d'art.

– Oh, vous n'êtes pas obligé de faire ça, hasardé-je.
– Je ne vois pas pourquoi vous seriez la seule en tenue légère, souffle-t-il d'une voix chaude.

Je n'ai pas le loisir de m'attarder sur ses larges épaules et ses abdominaux de folie que ses doigts déjà défont la boucle de sa ceinture. Autour de nous, on entendrait une mouche voler. Les battements de mon cœur qui s'accélère sont presque perceptibles dans le silence du studio. Tout en descendant la fermeture éclair de son pantalon, Alexander se retourne un instant vers son équipe :

– Pour qu'Aileen soit complètement détendue, je propose que cette séance se déroule avec un effectif minimum. Je vais garder Maurizio pour m'assister aux lumières, Sofia, nous t'appellerons s'il y a besoin d'une retouche de maquillage, et on devrait s'en sortir.

Tandis que Sofia et Vincente quittent les lieux en souriant, Alexander Simmons poursuit son strip-tease improvisé, jusqu'à se retrouver en boxer noir au milieu du studio. Les yeux écarquillés, paralysée par la surprise, je n'arrive pas à détacher mon regard du corps parfait de ce photographe pour le moins… atypique. De son côté, Maurizio ne sait plus où se mettre, ne cessant de marmonner des paroles inintelligibles. Sa réaction m'autorise à penser que son boss n'a pas pour habitude de faire des *shootings* dans cette tenue. Ce qui signifie qu'il fait ça juste pour moi !

– Rassurez-moi, Aileen, je peux garder mon caleçon quand même ? plaisante Alexander.

Une voix incontrôlable en moi s'élève, qui psalmodie « non, retire-le », et j'espère de tout mon cœur que cette pensée ne peut pas se lire sur mon visage. Je ne sais pas ce qui me prend. Je suis terriblement séduite par le délicat geste solidaire d'Alexander… et aussi par sa plastique irréprochable. Je m'efforce de retrouver mon naturel.

– Oui, quand même !
– Ouf, sauvé ! s'esclaffe-t-il, avant d'ajouter en claquant dans ses mains : on va pouvoir démarrer la séance, Maurizio.

Encore abasourdi par l'effeuillage de son boss, l'assistant se contente de hocher la tête.

– Tout va bien Maurizio ? Dans un esprit de solidarité, je vais devoir te demander de te mettre en caleçon également !
– Euh… c'est-à-dire, si j'ai le droit à un joker, je préférerais que…

– Je plaisantais, le rassure Alexander tout en se penchant vers un iPod relié à des enceintes.

Je ne peux détacher mes yeux de son postérieur cambré et moulé par le fin tissu de son boxer. Ses fesses musclées attirent mes pupilles comme un aimant. Je soupire intérieurement, désespérée de penser à toutes ces choses. Je suis ici pour un *shooting*, pas pour nourrir des fantasmes. Même s'il n'est pas facile de se concentrer dans de telles conditions, le fait est que j'ai intérêt à rectifier le tir.

Les premières notes de « Yuksek Remix » par Chassol résonnent dans l'espace du studio. Si je suis plutôt versée dans la musique électro, j'aime le rythme lancinant de ce titre. Je me pince discrètement pour vérifier que je ne rêve pas. Mais non ! Alexander Simmons est en boxer et je suis face à lui en sous-vêtements sexy. Le corps de cet homme est une splendeur, un spécimen inconcevable de la nature. Et sa façon de se mouvoir est terriblement… sensuelle. Oh, je dois me calmer, c'est urgent. Je me concentre sur Maurizio. Heureusement qu'il est là, lui, pour me rappeler qu'il s'agit bel et bien d'une simple séance photo. Le pauvre a quand même du mal à s'adapter à la situation.

– Vous êtes prête, Aileen ?
– Fin prête !
– Alors, veuillez vous placer devant ce fond noir, je vais faire une première série.

Je suis de plus en plus fascinée par son aisance. Maurizio trébuche et manque de s'étaler en lui apportant un appareil. Alexander procède à quelques réglages. Et je ne sais pas si c'est la musique, mais je commence à me détendre. Je pense également que voir *mon* photographe se déhancher légèrement sur le remix n'est pas étranger à ce sentiment de bien-être qui me réchauffe.

*Si ça continue comme ça, je vais finir par regretter de ne pas lui avoir demandé de retirer son boxer !*

Lorsqu'Alexander reporte son regard sur moi, il ne masque pas sa surprise :

– Woaw !
– Quoi *woaw* ? demandé-je en m'esclaffant.
– Quelle métamorphose, Aileen ! En quelques secondes, vous venez de vous transformer en femme fatale.

J'esquisse une révérence pour le remercier. Et son rire en retour me bouleverse. C'est vrai, j'ai retrouvé mes moyens. Même si ce n'est pas ma vocation, j'ai toujours été à l'aise dans le rôle de mannequin. Sans fausse modestie, je crois que c'est justement mon naturel qui attire les marques avec lesquelles je signe des contrats.

– Je n'aime pas les photos trop posées, alors n'hésitez pas à bouger. Je me charge du reste.

Sans plus attendre, Alexander porte le viseur du reflex à son œil et commence à faire ses photos. Au fil des rafales, j'esquisse des mouvements en rythme avec la musique. Chaque fois qu'Alexander déclenche, j'ai l'impression qu'il m'effleure de ses doigts, qu'il me touche, et c'est très… sensuel.

J'ai déjà oublié que je suis en petite tenue et que l'homme qui me photographie est en boxer. Je suis juste Aileen Summer, mannequin sous contrat pour Just 4 You… et tout va bien ! Entraînée par les variations du remix, j'obéis aux demandes de mon chorégraphe qui tourne autour de moi tel un prédateur en phase d'observation. Je ressens sa concentration, la force de son regard, j'ai l'impression d'être une proie qu'il calcule sous tous les angles. Et je devine d'emblée que les photos seront réussies. Parfois, Alexander frôle mon épaule de sa main libre pour me diriger un peu. Et c'est alors comme un délicieux frisson qui me parcourt. Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sens à la fois désirée et respectée. En confiance, je me laisse bercer dans cette chorégraphie improvisée. Quand il abandonne son viseur et s'éloigne pour aller poser son reflex sur une table, je ressens soudain comme un vide inexplicable. Et lorsqu'il se retourne pour me regarder un long moment sans bouger un cil, mille questions me passent par la tête. L'une d'entre elles m'inquiète tout particulièrement :

– Déçu du résultat ? hasardé-je par-dessus la musique.
– Au contraire, réplique Alexander. Vous êtes si jeune et on dirait pourtant que vous avez fait ça toute votre vie. C'est un bonheur de vous… photographier.

*Répète pour voir, je trouve que ça sonne bien !*

Je hausse les épaules en souriant afin de masquer mon trouble naissant. Je fais ce métier depuis deux ans à peine. J'ai d'ailleurs du mal à considérer cette activité comme un *métier*. J'ai bien d'autres projets plus excitants, mais le hasard a fait que j'ai saisi cette occasion de bien gagner ma vie pour ne dépendre de personne. Au quotidien, dans l'intimité, je suis quelqu'un de plutôt sauvage et solitaire. Et peut-être que ça se ressent sur les clichés.

– Vous avez une façon de voler la lumière assez fascinante, ajoute Alexander.
– Merci beaucoup, mais n'en faites pas trop quand même.

*En même temps, tu peux continuer, ça sonne de mieux en mieux…*

Un sourire angélique au coin des lèvres, Alexander se tourne vers Maurizio qui s'empresse de lui apporter un nouvel appareil en rougissant comme un feu stop.

– Maurizio, si tu continues à me regarder comme ça, je vais finir par me demander si je ne te fais pas un effet disons… particulier.

Je ris intérieurement de voir Alexander taquiner gentiment son assistant, lequel rougit de plus belle en remuant les lèvres sans parvenir à prononcer le moindre mot. C'est vrai qu'il a l'air un peu… troublé. Et il n'a d'yeux que pour son boss, à tel point que j'ai l'impression d'être transparente !

– Détends-toi, je t'en prie. Et si tu peux procéder au réglage des lumières sur le fond blanc pour le prochain modèle de lingerie, ce serait parfait.

Il pivote vers moi et ajoute :

– Vous voulez bien passer une autre création de la collection ?

Il y a comme de la douceur et de l'admiration dans les yeux d'Alexander. Un courant quasi électrique semble nous relier et ça me déstabilise. Je m'exécute et retourne dans le dressing pour essayer un nouveau modèle. C'est un bustier gris perle en soie, avec string assorti. Sofia fait un rapide passage pour une retouche maquillage, puis disparaît avec un sourire. Je n'ai pas du tout l'habitude de porter ce genre de dessous et j'ai un instant d'hésitation avant de rejoindre Alexander.

Quand je me présente au grand photographe et que j'ose porter mon regard sur lui, je remarque aussitôt que ses iris brillent d'un éclat particulier. Je suis à nouveau parcourue de délicieux frissons.

*Qu'est-ce qui me prend ? Ça n'est pas moi, ça !*

D'ordinaire, je remplis mon contrat et puis basta ! Je suis réputée pour être très réservée. Mais là, c'est différent. Je suis à moitié nue devant un dieu en petite tenue, c'est un peu délicat à gérer. Sans compter la musique qui emplit toujours l'espace du studio et me donne sérieusement envie de danser. De plus en plus déstabilisée par sa façon de me dévisager, je lui demande si tout va bien.

– Vous préférez peut-être que j'essaie un autre modèle ?
– Oh, non, surtout pas, c'est celui-là, répond-il en saisissant l'appareil que Maurizio lui tend. C'est sûr, à présent, vous serez l'égérie de Just 4 You.

Je me mords la lèvre inférieure. Ce que vient de me dire Alexander Simmons me touche infiniment. Et puis je me fais probablement des idées, mais j'éprouve le pressentiment que je ne suis pas la seule à être troublée. Au début de la séance, j'ai perçu Alexander comme un homme sûr de son charme, de son talent. Et là, pour la première fois, j'ai l'impression de découvrir une sorte de fragilité en lui. Comme s'il venait de constater lui-même cet état de fait, il s'éclaircit la gorge et propose d'une voix presque neutre :

– Allez, on y va ?

Docile, je recommence à prendre la pose, obéissant à ses indications de postures à adopter. Les minutes passent et les modèles défilent, je ne vois pas le temps passer. Je me détends de plus en plus jusqu'à être parfaitement à l'aise face à l'objectif. Au bout d'une heure de ce manège où je me surprends à être presque enivrée, Alexander baisse son appareil et m'adresse un regard très doux :

– Merci infiniment, dit-il d'une voix tout aussi douce. J'ai adoré, mais je crois qu'il est temps de nous rhabiller.

Je lui souris. J'ai bien conscience de le fixer de manière un peu trop soutenue, mais c'est plus fort que moi. Je me reprends enfin et file vers le dressing.

***

La limousine affrétée par la direction de Just 4 You nous conduit vers l'aéroport. À mes côtés,

Alexander passe des coups de fil pour organiser le planning de ses futurs *shootings*. Je me surprends à détailler son profil grec. Je suis tellement habituée à être détachée de tout que j'éprouve la sensation d'avoir contracté un étrange virus. C'est nouveau pour moi de ressentir à ce point la présence et l'existence d'un homme.

Dans moins d'une heure, nous serons séparés. Dans moins d'une heure, mon avion doit décoller pour Los Angeles, là où je vis depuis longtemps. J'essaie d'imaginer l'endroit où habite Alexander, la façon dont il vit, et s'il a quelqu'un…

*Au secours, on m'a maraboutée ou quoi ?*

La limousine s'immobilise et nous descendons pour pénétrer dans l'aéroport.

– Nous avons le temps de boire un café avant votre embarquement, si ça vous dit ? propose Alexander de sa voix mélodieuse.
– Pourquoi pas !

Nous avisons la table vacante d'une cafétéria située à côté d'une boutique de parfums. Il me présente une chaise et m'invite à m'asseoir. Je le trouve très gentleman et je m'étonne qu'il n'essaie même pas de me draguer. C'est agréable pour une femme de ne pas avoir besoin d'être sans cesse sur la défensive. D'un autre côté, je suis presque déçue qu'il n'en fasse pas plus !

*À l'aide, c'est grave, docteur ?*

Un haut-parleur annonce soudain un retard de deux heures sur mon vol. Sur le moment, je suis contente à l'idée de rester encore un peu avec Alexander, puis je comprends que c'est une très mauvaise nouvelle. Cela signifie que je risque fort de rater mon *shooting* à venir.

– C'est embêtant pour vous ? s'inquiète-t-il aussitôt.
– C'est-à-dire… j'ai un contrat demain, de très bonne heure.

J'opère un bref calcul mental, avant de déclarer :

– Mais ça devrait aller.

Il passe une main dans ses cheveux, fronce les sourcils, puis se penche au-dessus de notre table, si près que je pourrais presque compter le nombre de ses interminables cils.

– Vous savez quoi, Aileen ? Ce serait stupide que vous loupiez un *shooting*. Et il y a toujours une solution à tout. Déjà, je suppose que vous devez avoir une faim de loup puisque nous n'avons pas pris le temps de déjeuner tout à l'heure.
– Mais encore… ? m'étonné-je, pas tout à fait certaine de comprendre son raisonnement.
– C'est juste que je viens d'avoir une idée !

Un signal d'alarme s'allume dans mon cerveau, j'ai appris à me méfier des hommes qui ont des

idées. Et je décide de calmer le jeu.

– Écoutez, mon vol n'aura pas tant de retard, inutile de vous ennuyer pour ça.
– J'ai l'air d'être ennuyé ? s'amuse-t-il en esquissant une mimique faussement outrée.
– Vous êtes surtout légèrement mystérieux, répliqué-je, et je me demande ce que vous préparez !

Alexander sourit et se lève :

– Vous voulez bien me suivre ? murmure-t-il.
– Non, je vais rester là !

Il m'observe un instant en penchant la tête sur le côté, puis il me tend la main. C'est alors que quelqu'un d'autre en moi décide à ma place. Je me vois lui tendre la main à mon tour tandis qu'il m'aide à quitter ma chaise. Je n'en reviens pas, mais le fait est que je me laisse entraîner malgré moi. Comme si c'était tout à fait naturel ! Je suis à la fois tendue et curieuse. Une foule de questions se carambolent dans ma tête. Je connais cet homme depuis quelques heures à peine. Je n'ai pas vraiment peur qu'il soit un psychopathe, mais je ne suis pas du genre à m'embarquer n'importe où à la va-vite. Ni à accepter n'importe quoi sur un simple claquement de doigts. J'aimerais être en mesure de lui dire que je préfère attendre que mon avion arrive, seulement voilà, aucun mot ne semble vouloir sortir de ma bouche. C'est comme si cet homme avait une sorte de pouvoir irrésistible.

*N'importe quoi !*

À vrai dire, je ne sais pas très bien où j'en suis. Alexander s'immobilise soudain, fait volte-face, pose ses mains sur mes épaules et m'annonce du tac au tac :

– Écoutez, je vous sens réticente, alors jouons cartes sur table ! J'ai la chance d'avoir les moyens. Mon jet peut décoller dans l'heure, nous dînerons à bord et vous serez à Los Angeles pour votre *shooting*.
– Un jet, rien que ça !

Il rit, visiblement amusé par le ton enfantin de ma réaction, avant d'ajouter avec humour :

– J'ai aussi un planeur, mais c'est moins pratique pour les longues distances.
– C'est très gentil, mais je pense qu'il est plus raisonnable que j'attende mon avion.
– Vous n'avez pas encore atteint l'âge de raison, objecte-t-il, avant d'ajouter : faut-il encore que je fasse un strip-tease pour vous détendre ? Je suis prêt, même pas peur !

En fait, je connais son secret, c'est l'humour, la légèreté, et je suis assez sensible à ça. J'évite de lui répondre que « détendre » n'est pas vraiment le mot approprié. Je me contente de soupirer :

– Vous aimez bien convaincre les gens, n'est-ce pas ? C'est comme un challenge pour vous !
– J'adore ça, répond-il sans hésiter. Mais j'allais oublier de vous dire l'essentiel, le truc qui pourrait vous faire lâcher prise. En fait, je…
– Je n'ai pas l'habitude de me laisser aller avec un inconnu, coupé-je. Mais dites toujours !

– D’abord, je ne suis pas tout à fait un inconnu. Et ensuite je ne vous demanderai pas de retirer vos vêtements, c’est promis !

– Me voilà rassurée, dis-je en riant à mon tour. Mais j’ai une question et il faudra me répondre franchement.

– Je jure de dire la vérité, rien que la vérité, réplique-t-il sur un ton comique tout en levant la main droite comme au tribunal.

– Ça vous arrive souvent de raccompagner comme ça les modèles de vos *shootings* ?

– Oui, c’est mon vrai métier en fait, plaisante-t-il. La photographie n’est qu’une couverture.

Cette fois nous rions tous les deux. À présent, j’ai soudain très envie de faire ce voyage en sa compagnie. Sans compter que je ne suis jamais montée à bord d’un jet. Depuis quelques heures, je vis vraiment comme dans un film !

– Alors ?

Il attend ma réponse, quelque chose brille dans ses yeux. Est-ce de l’espoir ? Est-ce du pur désir ? Je n’en sais rien, mais sa proposition me séduit.

– D’accord !

***

Quand je raconterai à Sarah ce que je suis en train d’expérimenter, ma meilleure amie ne me croira jamais. J’ai déjà du mal à le réaliser moi-même. Je suis pourtant confortablement installée dans le siège en cuir du jet d’Alexander Simmons. C’est comme un petit salon qui file dans les nuages. Une hôtesse discrète vient de nous servir du champagne dans des coupes. D’enceintes disséminées aux quatre coins de la carlingue insonorisée s’échappent les notes du piano de Brad Mehldau. Face à moi, Alexander m’observe dévorer des huîtres.

– J’avais raison, dit-il d’une voix douce.

– Comment ça ?

– À propos de votre faim de loup !

Je hoche la tête tout en continuant à déguster ce dîner dans les airs. Je songe à ses mots prononcés dans le hall de l’aéroport : « Je ne vais pas vous demander de vous déshabiller, c’est promis », et le simple fait d’évoquer cette possibilité me rend soudain toute chose.

– Vous étiez sincère tout à l’heure ? demandé-je sans réfléchir.

– À quel propos ? murmure-t-il.

– Quand vous disiez que je volais la lumière, vous le pensiez vraiment ?

– Je n’ai jamais rencontré un modèle aussi naturel, m’explique-t-il. Oui, vous êtes une voleuse de lumière.

Je me mords la lèvre inférieure. Depuis quelques secondes, je suis profondément troublée et…

excitée. J'apprécie sa façon de dire les choses, avec tant d'élégance et de simplicité. J'ai l'impression que ce sont des mots d'amour. Je me fais du cinéma et j'ai peut-être bu un peu de champagne, mais ce n'est pas ce breuvage qui m'enivre un peu plus au fil des minutes. Ni les propriétés aphrodisiaques des huîtres ! Tant pis si je deviens folle, si je me fais des idées. J'ai simplement envie d'être moi-même sans tricher. D'accepter ce désir qui grandit en moi, d'obéir pour une fois, rien qu'une fois, à mon instinct, quelles qu'en soient les conséquences. Je me sens en… confiance. Comme révélée à moi-même par le seul regard de cet homme. Rien n'est calculé, il n'essaie même pas de profiter de la situation…

*Stop, stop, je suis en train de délirer…*

– Est-ce que tu m'as désirée tout à l'heure, quand je suis revenue avec le bustier gris perle ? Je…

Je m'interromps, effarée par la brutalité de ma question. C'est sorti tout seul, c'est… En plus, je viens de le tutoyer…

– Je suis désolée, Alexander. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il demeure silencieux, ne sourit même pas, mais ses lèvres frémissent légèrement, ses yeux noirs expriment un mélange de tendresse et de… désir. Il passe une main dans ses cheveux puis se penche vers moi.

– Écoute, Aileen, puisque nous en sommes à nous tutoyer, je…
– Je comprends que ma question soit embarrassante. Je m'étonne moi-même. On peut parler d'autre chose, si tu préfères. Vraiment, je…
– Aileen, Aileen, tout va bien, m'assure-t-il en riant doucement, avant de reprendre son sérieux : j'ai quelque chose à avouer…

Comme il semble hésiter, je l'encourage :

– Dis-moi !
– J'étais comme fou quand j'ai appris que j'allais te photographier, lâche-t-il.
– Tu te moques de moi, là ? m'étonné-je. Je n'ai rien d'exceptionnel, je suis un petit modèle, dans tous les sens du terme, toi tu as eu la chance de travailler avec les plus grands top models de la planète, alors s'il te plaît ne joue pas avec moi, je… comment dire, je…

Je n'ai pas l'occasion de poursuivre, car les lèvres d'Alexander Simmons viennent de se poser sur les miennes. Une excitation inimaginable me donne envie de m'offrir à cet homme comme si c'était une évidence. Quand Alexander abandonne un instant ma bouche, je murmure dans un souffle :

– Mince, je ne m'attendais pas du tout à toi, tu sais. Ça n'était pas prévu tout ça.
– Alors soyons imprévisibles, répond-il.
– Je ne plaisante pas, il est encore temps d'arrêter, proposé-je sans y croire une seule seconde.
– Il est surtout temps de commencer, réplique-t-il en passant ses mains dans mes cheveux.

*Là, ça n'est plus du tout professionnel !*

Alexander me soulève du siège en cuir avec une facilité déconcertante. Accrochée à son cou puissant, je ceins sa taille de mes jambes. Il caresse mon visage de la paume de sa main. Elle est si douce. Je dessine d'un index tremblant le contour de ses lèvres.

– Voleuse de lumière, murmure-t-il avec sensualité.

Son regard s'allume et je frissonne. Nos bouches se pressent, nos dents s'entrechoquent, et nos langues bataillent dans une urgence électrique. Au fil des secondes, parmi les froissements des vêtements, nos gémissements de désir se mélangent. Quand ses larges mains soulèvent ma jupe de soie et glissent sur mes fesses, une décharge électrique me parcourt les reins. Il me regarde avec admiration.

– Tu m'excites, Aileen, tu me rends fou…
– C'est toi qui me rends folle…

Il reprend ma bouche. Mes doigts se perdent dans sa chevelure épaisse et soyeuse tandis que les siens se faufilent sous mon string, effleurent ma fente, écartent mes lèvres et s'insinuent dans mon intimité mouillée. J'ai l'impression que je pourrais jouir tout de suite, c'est une sensation… extraordinaire. Il interrompt notre baiser passionné et j'en profite pour embrasser son cou.

– Alexander, je…
– Chuut, fait-il en glissant à nouveau sa langue dans ma bouche.

Je défais les boutons de sa chemise, j'en arrache un dans mon empressement, passe enfin une main tremblante le long de son torse.

*Je rêve, je rêve, je rêve…*

Sa peau est tellement satinée. Je descends jusqu'à son bas-ventre, éprouvant au passage la fermeté de ses abdominaux, puis je défais la boucle de sa ceinture pour passer mes doigts dans son boxer déformé par une érection impressionnante. Je réprime un gémissement d'excitation quand je frôle enfin son membre qui se tend. Je l'enserre dans ma paume, il est si chaud, si imposant sous mes caresses. Je pense soudain à l'hôtesse, je me dis qu'elle pourrait débarquer d'un instant à l'autre, et en fait… je m'en fiche. Je suis totalement incapable de revenir à la raison, de résister à cette tempête qui s'est déclarée. C'est… plus fort que tout.

Les doigts d'Alexander vont et viennent entre mes cuisses pour me procurer un plaisir progressif et délicieux, mon clitoris est de plus en plus sensible. J'ai très envie qu'il me prenne tout de suite, qu'il me possède, là, debout contre une cloison de la carlingue.

Alexander fait quelques pas tout en me gardant dans ses bras, sans cesser de stimuler mon intimité.

Et je me retrouve enfin plaquée contre le sas qui nous sépare du poste de pilotage.

Une de ses mains s'aventure dans l'échancrure de mon chemisier. Les pointes de mes seins sont tellement dressées que c'en est presque douloureux et la caresse de ses doigts est un supplice que je savoure. J'émets un gémissement quand il descend mon string le long de mes jambes. Il s'agenouille à mes pieds, pose ses lèvres sur mon sexe avant de le caresser de sa langue. J'agrippe ses cheveux et bascule mes hanches vers lui, enivrée du plaisir que me procure sa bouche tandis qu'il pince mon clitoris avec application. C'est la première fois que je m'apprête à jouir dans la bouche d'un homme. Je croise son regard levé vers moi, beau et provocant, gourmand et admiratif, attentif et empli de désir, ma respiration s'emballe et je perçois degré par degré cette intense chaleur envahir mon ventre et mes reins. Loin de m'accorder un répit, Alexander insiste avec sa langue, donnant plus de force encore à ses mouvements qui m'embrasent. Je me crispe soudain, me contracte et me convulse tandis qu'une immense flèche de plaisir me traverse de part en part. J'ai le réflexe de plaquer une paume sur ma bouche pour étouffer les cris dus à l'ampleur de ma jouissance.

Après un long moment durant lequel sa langue agile continue de m'affoler, Alexander se redresse. D'une main, il fouille dans la poche arrière de son chino, de l'autre, il libère sa verge. Avec la dextérité d'un magicien, il enfile le préservatif sur son membre terriblement gonflé. Je me fais brièvement la réflexion qu'il a l'air très habitué à accomplir ce geste et j'éprouve une pointe de jalousie injustifiée.

Alexander m'offre un sourire rassurant et ne me laisse pas le temps de philosopher quant à la suite des événements.

– J'ai envie de toi, je…
– Viens, coupé-je d'une voix excitée.

Il se colle à moi, glisse une main sous mes fesses pour me soulever comme une plume, guide sa verge à l'entrée de ma fente, avant de s'introduire d'un seul coup. Il émet un râle presque sauvage, son sexe est énorme, mais je l'accueille en moi sans la moindre douleur. C'est au contraire une sensation inouïe de plénitude, comme si j'attendais depuis toujours d'être possédée par Alexander Simmons. C'est à la fois doux et intense. Je me cambre pour m'offrir davantage aux coups de reins d'Alexander. Ses mains enserrent mes fesses, me marquent et j'adore ça. Il est tendu comme un arc, nos bouches se rejoignent. Il abandonne soudain mes lèvres en poussant un gémissement essoufflé :

– Aileen, je vais…
– Oui, lâché-je dans un râle tout en venant encore à sa rencontre.

Je sens son membre grossir en moi, mon sexe qui se contracte et nous jouissons ensemble très fort, longtemps, étouffant notre plaisir bouche contre bouche. Je reste accrochée à son cou, incapable de maîtriser les convulsions qui chavirent tout mon être. Et je ressens les tremblements du corps splendide d'Alexander. Une goutte de sueur glisse de son front vers l'arête de son nez aquilin, les pupilles de ses yeux noirs sont dilatées et son sourire victorieux et reconnaissant me bouleverse à tel point que je sais qu'il restera longtemps gravé dans ma mémoire.

Après un long moment occupé à recouvrer nos esprits, je sens le sexe d'Alexander grossir en moi

de nouveau.

Je frémis à l'idée qu'il va devoir se retirer pour se débarrasser de son préservatif.

Et je fantasme à la perspective qu'il risque fort d'en utiliser un autre dans les plus brefs délais.

– Encore ? demande-t-il à voix basse.
– Encore, gémis-je comme si c'était une urgence absolue.

Je ferme les yeux. Entre nous… c'est plus fort que tout.

# 3. À quoi on joue ?

Je ne sens plus mon corps. Le jet vient de se poser sur une piste dédiée de l'aéroport international de Los Angeles. Et j'ai l'impression que nous n'avons pas arrêté de nous donner du plaisir. Dès que nous nous touchions, l'envie de recommencer devenait irrésistible. Je suis KO, au même titre que doit l'être un boxeur après quinze rounds à défendre son titre.

*Sauf que là, tout le monde a gagné !*

Nous n'avons pas parlé depuis tout à l'heure. J'ai pu faire un brin de toilette dans la salle de bains du jet. J'ai choisi dans mon sac un jean, un débardeur et j'ai chaussé mes chères Converse. Je suis rassurée par le fait qu'Alexander ne m'ait pas proposé de sélectionner une tenue de rechange dans une armoire secrète. J'aurais trop eu l'impression que tout était calculé. De n'incarner qu'une fille de plus à se faire sauter dans son piège volant. D'un autre côté, je me doute un peu qu'il n'a pas attendu que j'arrive dans sa vie pour s'amuser. Et je n'ai rien à lui reprocher. C'est quand même moi qui l'ai conduit sur ce terrain. Il n'a fait que répondre à mes avances. Quelque chose me dérange néanmoins depuis quelques minutes. J'ai comme l'impression qu'il regrette un peu ce que nous venons de vivre, je le sens comme… distant. Et j'ai peur également qu'il me prenne pour une de ces filles qui écartent les cuisses au premier clin d'œil. Ça n'est pas du tout moi, je ne fais jamais ça. De fil en aiguille, je commence moi-même à regretter d'être allée si vite en besogne.

– Tu sais, dis-je pour briser le silence, ça ne m'arrive pas d'habitude.

*Ça ne m'arrive pas non plus d'avoir besoin de me justifier. Qu'est-ce qui me prend ?*

Il acquiesce avec un sourire tout en m'invitant à emprunter la petite passerelle de débarquement. Je m'exécute, m'efforçant dans le même temps de masquer mon trouble de n'avoir pas obtenu de réponse claire de sa part. Je sais qu'il me croit. En revanche, il n'a pas jugé utile de me rassurer sur ce point. Dois-je en déduire qu'il ne tient pas à s'étendre sur le sujet ? Ou que pour lui c'est tout le contraire ? Que posséder des jeunes femmes fait partie de son quotidien ? Je m'en veux de me poser de telles questions. Alexander ne me doit rien, il ne m'a pas forcée, on n'a pas signé le moindre contrat, nous étions deux personnes consentantes.

Il marche à mes côtés sur le tarmac et je songe encore et encore que tout est sans doute arrivé trop vite. Je ne regrette rien, c'était vraiment sublime, mais l'idée que nous allons peut-être en rester là me fait déjà souffrir. Au-delà de cette excitation physique, de cette fusion qui nous a réunis, j'ai compris qu'Alexander n'était pas un homme comme les autres.

– À quoi tu penses ? me demande-t-il en posant une main sur mon épaule.

Je frissonne.

– À rien de spécial, suis-je obligée de mentir.

Au bref regard qu'il me lance, je comprends qu'il a deviné mes pensées. Mais il n'insiste pas. Contrairement aux autres hommes qui m'auraient probablement déclaré « on pense toujours à quelque chose », Alexander a choisi de sourire en silence. Est-ce un sourire déçu ? Est-ce un sourire moqueur ? Je ne saurais le dire au juste.

Dans le hall central de l'aéroport, il passe un coup de fil rapide et se tourne vers moi. Avec son jean et sa chemise noire ouverte sur son torse, il est tout simplement magnifique.

– Je m'envole dans une petite heure pour quelques jours. Je viens de demander à mon chauffeur de te reconduire chez toi. Il sera là dans un instant.

J'acquiesce en souriant, mais je me sens triste. Ça sonne un peu comme un adieu, c'est froid. Je voudrais être capable de mettre les cartes sur la table à mon tour, comme il l'a fait lui-même avant le décollage en jet, de lui poser franchement les questions qui m'obsèdent, mais je me contente de dire :

– Très bien, Alexander. Merci pour tout.
– C'est moi qui te remercie, répond-il en dansant d'un pied sur l'autre. Tu as été parfaite.

Je n'ose pas lui demander s'il fait allusion au *shooting* de Milan ou à notre nuit torride dans le jet. Son sourire est tellement beau que j'aimerais me jeter dans ses bras, mais cette étrange gêne entre nous m'en empêche.

– Je te souhaite un super *shooting*.
– Et moi un excellent voyage.

*Mais où vas-tu d'ailleurs ?*

Même cette question, je ne me sens pas en droit de la poser. C'est comme si nos corps avaient suffisamment parlé.

Un homme de haute stature en livrée s'approche de nous et s'adresse à Alexander :

– Bonjour, monsieur Simmons.
– Bonjour Frederick, je vous présente Aileen Summer que vous serez gentil de conduire jusqu'à chez elle. Aileen, voici Frederick, le meilleur chauffeur de la ville des Anges.

Frederick se penche pour me saluer et me propose de le suivre. J'attends qu'Alexander me prenne une dernière fois dans ses bras ou m'embrasse ne serait-ce que sur le front, mais son portable sonne et il m'adresse un sourire embêté :

– Pardonne-moi, Aileen, je dois répondre à cet appel.

– Pas de problème, Alexander.

Je prends sur moi pour sourire à mon tour, puis je tourne les talons.

Avant de passer le seuil pour rejoindre mon chauffeur qui patiente devant la portière ouverte d'une limousine, je regarde par-dessus mon épaule pour essayer d'apercevoir *mon* photographe.

Mais il a disparu.

***

Quatre jours, une heure, trois minutes et cinquante-neuf secondes…

Je soupire à la pensée que j'en suis à compter les heures, les minutes et les secondes qui me séparent déjà d'Alexander. Je n'arrive pas à me l'enlever de la tête. Chaque matin, je me lève en me disant que j'aurai des nouvelles. Chaque matin, j'en parle à Sarah par SMS ou par téléphone. Elle me propose de la rejoindre à Keystone, dans le Colorado, pour faire du ski, s'efforce de me rassurer, me demande de relativiser et de surtout me protéger. Je sais qu'elle a raison, que je dois arrêter de faire une fixation. Quelques jours à pratiquer ma passion dans la poudreuse ne me feraient pas de mal, j'en ai bien conscience également. Sarah me connaît par cœur. Elle a compris que c'est sérieux puisque je n'ai jamais été comme ça. D'une certaine façon, elle est même rassurée à l'idée que de tels sentiments se développent enfin chez moi. Je l'entends encore me dire : « C'est un scoop ça, Aileen Summer enfin amoureuse ! »

*Comment peut-on tomber amoureuse en si peu de temps ?*

Je ne me poserais pas cette question si mon avion n'avait pas été annoncé avec du retard à l'aéroport de Milan. J'aurais embarqué pour un vol régulier, il ne serait rien passé avec Alexander et je m'en porterais beaucoup mieux. Et dans le jet, j'aurais tout aussi bien pu tourner sept fois ma langue dans ma bouche au lieu de la plonger dans la sienne. D'un autre côté, je me sens riche de ces quelques heures. Même si ce n'était apparemment qu'une osmose physique, j'aurais été stupide de me priver d'une telle extase. Là encore, j'entends la question de Sarah : « C'était si incroyable que ça ? » et ma réponse du tac au tac : « C'était plus qu'incroyable, c'était bestial, phénoménal, extraterrestre ! »

Non, je dois me faire à l'idée de ne pas le revoir.

Je repousse la couette d'un seul coup, me dirige vers mon iPad, sélectionne une playlist de musique électro et m'élance vers la cuisine pour me préparer un café bien serré.

Dans la baie vitrée séparant le salon de la terrasse avec vue sur Los Angeles, j'aperçois le reflet de ma silhouette vêtue d'un unique shorty. Je lève ma tasse comme si c'était une coupe de champagne et je déclare par-dessus le mix syncopé de « Life is Good » par Ephemerals :

– Basta, la vie continue ! On oublie tout ça !

Ce brusque regain d'énergie me donne envie de rire. Et de danser. Dehors, le soleil brille.

Je passe un débardeur à la hâte, je fais glisser la baie vitrée et rejoins la terrasse en tek où je commence à m'agiter comme une adolescente sur le *dancefloor* de sa toute première rave. Un voisin occupé à tailler les rosiers de son balcon m'observe d'un air mécontent, mais je m'en fiche. Je m'en amuse même et exagère l'intensité de mes déhanchements.

J'attends d'être essoufflée pour filer vers la salle de bains et prendre une douche revigorante.

De retour dans le salon où je m'étale en peignoir sur le canapé, j'éprouve un sentiment de liberté retrouvée. J'attrape mon portable et appelle Sarah, mais je tombe sur son répondeur :

– Coucou toi, c'était juste un message pour te dire que tout va bien, j'ai décidé de tirer un trait sur Alexander. Je suis impatiente de m'offrir un week-end ski avec toi. Tu me manques. Bisous.

Je repose mon téléphone et je souris au vide. Nous sommes dimanche, dehors il fait beau, je suis jeune, j'ai une super amie et j'ai la vie devant moi. Je ne compte pas passer mon temps à attendre des nouvelles d'un fantôme. Je m'apprête à me lever pour me préparer un autre café quand mon portable m'indique la réception d'un SMS. Sarah répond toujours à cent à l'heure ! Et mon cœur manque un battement lorsque je découvre le message :

[Je suis de retour à Los Angeles. J'ai une surprise pour toi. Rendez-vous dans une heure en bas de ton immeuble. Alexander]

Mince alors ! Au moment où je décide de l'oublier, il réapparaît comme par magie. Il rêve ou quoi ? Il ne donne pas de nouvelles pendant près d'une semaine et il s'imagine vraiment qu'il lui suffit de claquer des doigts pour que j'accoure comme un petit chien ?

*Tu te prends pour qui, monsieur Simmons ?*

Je me fais la réflexion que s'il lui a suffi de demander mon adresse à son chauffeur, il a dû contacter les ressources humaines de chez Just 4 You pour obtenir mon numéro de téléphone. Je suis flattée qu'il ait fait ça pour me retrouver, mais je n'ai pas du tout envie d'oublier ma résolution. Je m'appelle Aileen Summer et j'ai ma fierté !

[Je ne peux pas, j'ai un rendez-vous…]

Je n'ai pas la moindre obligation, je suis libre comme l'air, mais pas question de céder. Je suis assez contente de ma réaction. Il est temps que quelqu'un fasse comprendre à Alexander Simmons qu'il n'est pas irrésistible… Même si c'est un mensonge !

[Je peux te faire un mot d'excuse…]

Je suis estomaquée par son sens de la repartie. On dirait qu'il prend toujours les choses avec humour, comme animé par une insoutenable légèreté de vivre.

[Désolée, mais ça sera pour une autre fois.]

Je relis ma réponse. C'est très bien ça. S'il croit pouvoir s'en sortir en plaisantant, il se met le doigt dans l'œil. D'un autre côté, je suis forcée de m'avouer que j'attends avec impatience de savoir quel subterfuge il va bien pouvoir utiliser pour essayer de me faire… craquer.

[Imagine que la fin du monde est dans moins d'une heure ☹…]

À quoi il joue ? J'écris un bref message à la hâte.

[Et alors ?]

Je regarde l'écran de mon portable en me mordant la lèvre inférieure. Avec la sensation étrange de lui céder du terrain.

[On n'aurait même pas eu le temps de se dire au revoir ! ☹]

Il a beau abuser du smiley triste pour essayer de m'amadouer, j'imagine son sourire à cet instant, son regard pénétrant qui donne l'impression d'être à nu. J'éprouve malgré moi le désir de me jeter dans ses bras tant il me manque. C'est incroyable… inexplicable. J'en arrive même à imaginer la fin du monde, j'ai dû contracter un virus. Je reprends la main :

[Alors adieu !]

Je regrette aussitôt d'avoir envoyé ce SMS. Ça veut dire que je n'ai pas cédé, mais pour en arriver à quoi au juste ? À m'interdire toute possibilité de revoir Alexander ! Car, à n'en point douter, tout homme normalement constitué n'insisterait pas. D'autant plus qu'Alexander est sans cesse entouré de jolies femmes certainement prêtes à répondre présentes au premier coup de sifflet.

[La voleuse de lumière est une petite menteuse ☺]

Alexander n'a pas l'air décidé à baisser les bras. Je soupire, je ne sais plus quoi faire. Je repose mon portable, décidée à résister, mais un nouveau texto apparaît sur l'écran :

[Je ne te demanderai pas de te déshabiller, promis !]

*Justement, c'est bien le problème !*

Je ne peux pas répondre une chose pareille. Il me prendrait pour une obsédée.

[Je ne compte pas le faire, à part ça, je vais m'arranger pour annuler mon rendez-vous…]

Je regarde ma réponse. Je n'y crois pas. Et le pire c'est que je l'ai envoyée à la vitesse de l'éclair.

*On m'a siphonné les neurones ou quoi ?*

L'espace de quelques secondes, j'essaie de m'efforcer de croire que c'est une erreur, une fausse manip. Mais en vain. Je viens tout simplement d'accourir en pensée comme un petit chien. J'ai beau m'en vouloir, je suis forcée de constater que je suis… excitée.

Et encore plus quand je lis sa réponse où il m'écrit : « Rendez-vous dans une heure, avant la fin du monde… »

*À l'aide, j'ai besoin d'un exorciste !*

J'enfile un jean, chausse des sandales. Pas question de lui sortir le grand jeu. En revanche, je passe quand même par la salle de bains pour me maquiller et me coiffer.

***

Alexander est là, en jean et chemise Lacoste noire, chaussé de mocassins italiens. Assis sur le capot de sa Porsche, il me fait penser à une couverture de magazine. Je fonds quand un sourire se dessine sur ses lèvres. J'ai carrément tout oublié de mes résolutions, je suis une femme sous influence. Je remarque les filles qui passent sur le trottoir et le regardent comme si c'était une star de cinéma.

*Il pourrait l'être sans problème…*

Alexander ouvre la portière et m'invite à m'asseoir sur le siège passager. Je respire d'emblée un mélange de cuir et de son parfum. Il fait le tour de la voiture, s'installe au volant et prononce simplement ces quelques mots :

– Tu es très en beauté.

J'acquiesce en me mordant la lèvre inférieure, mais je me retiens de lui renvoyer le compliment. À mon tour de le faire languir. Nous démarrons et roulons pendant un bon quart d'heure. Dans le silence juste bercé par le ronronnement du moteur, nous n'échangeons pas une parole. J'ai décidé de ne pas craquer, s'il a quelque chose à dire, c'est à lui de parler. J'aimerais savoir où il était ces derniers jours, ce qu'il faisait ou s'il pensait à moi. Mais je ne veux pas lui faire ce plaisir, il y a quand même des limites.

– Oui, murmure-t-il soudain alors que je n'ai pas prononcé le moindre mot.
– Oui quoi ?
– J'ai pensé à toi, Aileen.
– Tu es médium ? m'étonné-je en observant son profil.

Il sourit légèrement.

– C'est simplement que je me posais la même question que toi.
– Tu veux dire que…
– Je me demandais si tu avais pensé à moi pendant ces quelques jours.

– Oui, un peu.
– Un peu ?
– De temps en temps.

Un petit sourire crispé déforme ses traits, mais il ne répond pas. Sait-il que je mens ? Est-il déçu que je ne pose pas ma tête sur son épaule pour lui signifier à quel point je suis heureuse de le retrouver ? S'amuse-t-il de ce que mon nez ne s'allonge pas ? Je n'ai pas le loisir d'y réfléchir plus avant. Alexander vient d'immobiliser la Porsche le long du trottoir, à proximité d'une zone de bâtiments ultramodernes. Il coupe le contact, attrape un foulard de soie posé sur l'un des sièges arrière et se penche vers moi. Son parfum m'envahit. Ça me manquait…

– Tu permets ? demande-t-il sans pour autant attendre ma réponse.

C'est sûrement une habitude chez lui de proposer avant de disposer dans la foulée comme si c'était une évidence. Toujours est-il que je ne tarde pas à me retrouver les yeux bandés par le foulard. Je songe à protester, à lui prouver mon caractère indépendant… mais la curiosité l'emporte. Où m'emmène-t-il ?

Il m'aide à sortir de la voiture, saisit délicatement ma main et m'entraîne à sa suite.

– À quoi tu joues, Alexander ?
– Sois patiente, répond-il.

J'entends une porte grincer, puis nous traversons ce qui me semble être un couloir. Une autre porte s'ouvre dans un bruit feutré, puis Alexander s'arrête et me libère de l'entrave de soie. J'écarquille les yeux, m'accoutume à la lumière blanche de ces lieux. Tout est immaculé, les murs, le carrelage, le plafond. Des machines qui ressemblent à de gros ordinateurs sont disposées sur de longs pupitres où officient deux techniciens. Derrière eux, j'aperçois des sortes de portiques.

– On se croirait dans un décor de science-fiction, lâché-je. J'espère que tu n'as pas décidé de me cryogéniser.

Alexander laisse échapper un petit rire, avant de reprendre ma main pour me conduire vers les pupitres. L'un des techniciens dont le badge indique qu'il se prénomme Eddy fait pivoter un moniteur sous mes yeux. J'y découvre des photos de paysages, classées par numéros.

– Choisis, Aileen, propose Alexander avec douceur.
– Comment ça, choisir ?
– Ton saut, le décor de ton saut, l'endroit où tu aimerais atterrir.

Il approche son index de l'écran tactile et fait défiler des images.

– Nous sommes dans une salle de simulation, précise-t-il. À la différence d'une soufflerie où tu éprouves simplement la sensation de flotter dans l'air, ces portiques permettent de vivre de A à Z un saut en parachute. Tu peux expérimenter les moindres étapes de la chute libre, traverser les nuages ou

l'azur, voler de nuit ou de jour et décider de la zone de ton atterrissage.
– C'est un truc de fou ! m'exclamé-je en pointant mon doigt sur une image. Celle-ci.

Alexander se penche pour lire le programme associé au cliché :

– Ciel de Paris au crépuscule et réception au centre du Champ-de-Mars, joli programme. C'est vraiment celui-ci qui te tente ?

Je hoche la tête avec le sourire béat d'une gamine devant la vitrine d'une pâtisserie.

– Pouvez-vous préparer cette phase, Eddy ?
– Bien sûr, monsieur Simmons !
– Comment tu connais cet endroit ? demandé-je.
– Disons que j'ai participé financièrement au développement du projet FLY, pour offrir à tout le monde le rêve d'un saut sans danger.

Je le félicite tandis qu'il m'aide à prendre place dans la structure du portique où est accroché le harnais de parachutisme.

– Je suis obligé de t'attacher, murmure-t-il en fixant le harnais autour de mes épaules et une sangle de sécurité autour de mon ventre.

*Attache-moi, d'accord…*

Je suis terriblement excitée. De le sentir si près de moi, d'être entre ses mains. Et aussi à la perspective de vivre cette nouvelle aventure. Je suis suspendue à un portique, simplement retenue par un harnais, je me balance légèrement à un mètre du sol.

– Maintenant, le casque à visée. Et ensuite tu seras parée !

Derrière l'écran fumé, j'admire son sourire, je respire son parfum.

– Ça te va très bien. Dès que tu te sens prête, je demande à Eddy de lancer le saut. Sache qu'au moment où démarrera la session tu éprouveras immédiatement la sensation d'être dans les airs, comme si tu venais de plonger de la carlingue d'un avion. Cette manette à hauteur de ton thorax sert à ouvrir ton parachute. Dès que tu reçois le message d'alerte sur l'écran du casque, tu tires dessus un coup sec. Et ensuite les poignées qui sont de chaque côté de ta poitrine te permettront de contrôler la voile. Alors ?
– Je suis prête ! m'exclamé-je.

Alexander me décoche un nouveau sourire où je lis comme un mélange d'étonnement et d'admiration. Croyait-il que j'allais me dégonfler ? Il recule de quelques pas pour dégager la zone de simulation et adresse un petit signe à Eddy.

– Bon saut, Aileen, lance Alexander.

Dans la seconde qui suit, je suis littéralement projetée dans un autre monde. Les lunettes connectées me renvoient le décor d'un ciel crépusculaire et je ressens immédiatement la pression du vent. Les oreillettes intégrées délivrent à mes tympans son sifflement avec un réalisme parfait. C'est… incroyable !

*J'en rêvais depuis toujours… je vole !*

J'écarte les bras pour éprouver encore mieux la pression du vent, tandis qu'un ciel splendide défile devant mes yeux. J'ai bien conscience que cette réalité est virtuelle, mais au fil des secondes, cette impression s'évanouit et je m'y sens vraiment. C'est époustouflant. Mon rythme cardiaque s'est accéléré. Je n'ai pas peur du tout, j'adore. C'est l'adrénaline à l'état pur, celle dont j'ai tant besoin pour me ressourcer, comme lorsque je retrouve Sarah dans les Rocheuses pour dévaler des pentes vierges à ski.

La terre se rapproche, le sol de Paris, j'aperçois la ville et les voitures qui ressemblent à des miniatures, les lumières et les blocs des immeubles, des quartiers de la capitale.

*Magnifique…*

Je suis au paradis. Le vent m'enveloppe comme un manteau mouvant, c'est délicieux. D'après les indications qui défilent en haut à droite de mon casque à visée, je tombe dans le ciel à deux cent à l'heure.

Je distingue déjà l'Arc de triomphe et puis non loin la tour Eiffel.

Une diode rouge clignote et un message me signale qu'il est temps de déclencher l'ouverture du parachute.

*Non pas encore, c'est trop bon !*

Je ne sais pas si c'est un phénomène semblable à l'ivresse des profondeurs, mais j'ai envie que ça dure. Cette masse d'air qui me porte est une sensation exceptionnelle. Je suis véritablement comme sur un nuage.

Le Champ-de-Mars se rapproche, je peux désormais distinguer la texture de la pelouse et ce cercle de feu marquant la zone de contact au sol. Sur l'écran du casque, l'alarme d'ouverture clignote de plus en plus vite et m'indique une réception prévue en mode secours… J'adore !

*Allez d'accord, maintenant !*

Je tire un coup sec sur la manette, je suis brusquement happée vers le haut. Ça me scie un peu les épaules et j'ai désormais l'impression de faire du surplace. Je me balance de droite et de gauche dans le ciel. Le bruit du vent est moins fort, la voile au-dessus de moi claque et je descends lentement vers le cercle de feu qui s'avère être une zone délimitée par des fumigènes. Je distingue des personnages qui m'observent et agitent les bras, si petits que l'on dirait des Playmobil. Le sol se

précise de plus en plus, je plie les genoux instinctivement pour amortir le choc que je ressens encore une fois physiquement. Et puis plus rien, juste le souffle coupé, le cœur qui bat à cent à l'heure.

Après un bref instant, mon casque se soulève, je cligne des yeux et le regard d'Alexander est la cerise sur le gâteau.

– Alors, c'était…
– Génial, sublime, extraordinaire ! le coupé-je dans un état d'excitation ultime. Je veux bien recommencer tout de suite. Et tous les jours si possible.

Il rit tout en détachant le harnais, avant de m'aider à quitter le portique. J'adresse un signe, pouce levé, à l'intention d'Eddy pour le remercier. Et je me presse sans réfléchir contre le torse d'Alexander, qui referme ses bras sur moi.

– Tu t'es super bien débrouillée, mais tu as ouvert ton parachute beaucoup trop tard.
– Je voulais que ça dure, Alexander.
– Je comprends, mais il y a des règles à respecter.
– C'est un jeu quand même !
– C'est une discipline, objecte-t-il avec le sérieux d'un professeur, un état d'esprit.
– Tu n'as même pas essayé. Pourquoi d'ailleurs ?
– D'abord parce que je connais. Et ensuite parce que je préfère sauter en vrai !
– Tu pratiques la chute libre ! m'exclamé-je.
– Depuis quelques années, oui. C'est devenu un besoin, je ne peux pas vivre sans ça. C'est tellement plus excitant en vrai.

Je recule de quelques pas, sous le coup de cette nouvelle. Alexander Simmons, le grand photographe, est également un amateur averti de chute libre.

– Alors tu aurais pu m'emmener dans les airs avec toi ? Dans le vrai ciel…
– C'est-à-dire que…
– Tu m'as prise pour une froussarde ?
– C'est plus compliqué que ça.

Je l'observe silencieusement, il semble à la fois troublé et presque… triste.

– C'était pour te taquiner, je suis désolée si...
– Ne sois désolée de rien, Aileen, c'est juste que j'ai mes raisons. Allez, je t'emmène boire un verre pour te remettre de tes émotions.

D'accord, le message est clair. C'est mieux de changer de sujet. Et puis ça me plaît beaucoup l'idée d'aller prendre un pot avec Alexander.

***

Je tourne en rond dans l'espace de mon loft de Pasadena. Je suis INCAPABLE de trouver le sommeil. Alexander m'a déposée chez moi en début de soirée. Il m'a tendrement mais chastement embrassée sur la joue, avant de remonter dans sa Porsche. Je l'ai regardé s'éloigner, totalement décontenancée.

*À quoi on joue ?*

Je ne peux pas m'empêcher de penser que nous avons sans doute tout gâché avec nos étreintes précipitées dans le jet. Si je peux désormais sentir l'affection d'Alexander, j'ai l'impression qu'il n'a pas envie de plus avec moi. Comme si je m'étais offerte trop rapidement et que ça ne lui plaisait pas. Comme s'il désirait que nous devenions amis. Mais il n'en est pas question ! Et pour une fois que je me laisse enfin aller, je me retrouve dans une impasse.

Je vérifie l'heure sur l'écran de mon ordinateur. Il est près de minuit et j'ai un *shooting* demain, très tôt. Je dois dormir. Je caresse un instant l'idée d'appeler Sarah, mais j'ai peur de l'ennuyer encore avec mes problèmes. Après le message que je lui ai balancé tout à l'heure, elle risque de me prendre pour une girouette.

Je mets mon portable en charge, règle une heure de réveil et éteins les lumières.

La lueur de la pleine lune projette d'étranges ombres aux quatre coins du loft.

Je me laisse tomber sur mon grand lit et ferme les yeux, je pense à Alexander, je pense que je n'aurais jamais dû faire ce *shooting* à Milan, je pense que j'ai brisé l'équilibre précaire que j'étais parvenue à créer depuis l'adolescence, depuis l'accident de mes parents, et je pense que je suis redevenue fragile. Je pense trop…

*Qui es-tu, Alexander Simmons ? À quoi on joue ?*

J'imagine ses mains sur mon corps, son souffle sur ma nuque. Il me dit des mots doux, des mots crus, il me chuchote qu'il me désire, que je le rends fou. Je gémis quand ses doigts s'immiscent en moi.

Je ferme les yeux pour me concentrer. Je l'imagine tout près de moi, tout contre moi, la chaleur de son corps, sa toute-puissance. Je suis à lui, j'écarte mes cuisses, lui offre le passage tandis qu'il se place au-dessus de moi pour me prendre. Son membre déjà si dur m'investit. Il me dit que je suis mouillée, que c'est trop bon, qu'on est si bien ensemble. Mes ongles griffent son large dos et je m'arc-boute pour venir à sa rencontre. Il me fait l'amour, me possède. J'écarte encore les cuisses pour l'accueillir tout au fond de moi, mes mains glissent le long de sa colonne vertébrale, s'attardent un instant, puis j'empoigne ses fesses dont la peau veloutée est un régal au toucher. J'imagine ses yeux noirs qui m'admirent dans le plaisir, son sourire victorieux parce qu'il sait que je suis proche de jouir. Ses coups de boutoir deviennent de plus en plus rapides, je sens alors mon sexe qui se contracte autour de son membre, mes reins semblent exploser sous l'effet de l'orgasme qui me fait perdre tout contrôle de moi-même, je gémis et pousse des petits cris haletants tandis qu'il se déverse en moi. C'est chaud, intense, renversant. Je suis parcourue de frémissements inimaginables, mon

corps est secoué de convulsions, mes doigts trempés glissent le long de mes cuisses, mes mains retombent à plat sur les draps et je m'efforce de retrouver une respiration normale.

Je me sens à la fois apaisée et terriblement seule.

*Pourquoi tu me manques tellement ?*

# 4. Shoot me !

Nous ne nous sommes vus que quatre ou cinq fois en trois semaines. Comme à son habitude, Alexander disparaît régulièrement sans me dire où il va, mais il revient sans prévenir pour me proposer quelque chose de nouveau. Une balade en Segway dans les rues de Los Angeles, un concert électro en plein air, et toujours j'accours parce que je ne peux pas m'en empêcher. J'en ai pourtant un peu assez que les choses ne soient pas très claires entre nous. Seule cette réelle complicité qui nous unit m'interdit de prendre le large pour passer à autre chose. Nous partageons de très beaux moments à chaque fois, mais j'ai l'impression qu'Alexander a bel et bien décidé que nous resterions des amis. Même si les baisers que l'on s'offre à l'heure de se quitter sont un peu plus qu'amicaux, nous n'allons pas plus loin. Il y a toujours de la tendresse, beaucoup même, et de la passion également dans ces baisers, quand je me laisse aller, mais Alexander garde ses distances et je fais mine de ne pas en être affectée. Pour être tout à fait honnête, il m'arrive d'imaginer que je n'ai pas su le satisfaire sur le plan physique. Je me dis qu'il attendait peut-être… autre chose.

*C'était pourtant si intense !*

Pour je ne sais quelle raison, nous ressemblons à deux êtres séparés par un fleuve. Et c'est comme si nous craignions de nous mouiller les pieds. Comme si l'eau était glacée et que nous avions peur de prendre froid.

Je m'efforce de m'adapter, mais me reviennent sans cesse les flashs éblouissants de notre plaisir en altitude. Il m'a marquée dans tous les sens du terme. Et depuis, je ne me reconnais plus. Je garde espoir malgré tout quand je surprends le regard qu'il porte sur moi. C'est celui de quelqu'un qui… se retient. Alexander ne me touche pas comme une maîtresse, mais il ne me regarde pas comme une simple amie.

*Au secours, c'est très compliqué !*

– Cette robe bustier te va à merveille, me souffle-t-il tandis que nous passons le seuil de la galerie où se tient le vernissage photo d'une de ses connaissances.
– Tu portes assez bien le smoking, répliqué-je en souriant.

C'est un soir de fin juillet, il fait doux, les lieux sont bondés. Les tirages encadrés sont splendides, représentant des hommes et des femmes en chute libre. Parmi eux, je ne manque pas de découvrir un cliché d'Alexander qui ressemble à un ange dans les nuages. Son visage exprime un bonheur absolu. Je me colle à lui par réflexe :

– Elle est très belle, cette image.

Il acquiesce, les yeux brillants, tandis qu'une très jolie femme nous rejoint. Grande, rousse, pulpeuse, fatale. Je suis d'abord jalouse du regard bleu pur qu'elle porte sur Alexander, puis je me sens un peu mieux quand il fait les présentations :

– Aileen, voici Kate Blaine, mon assistante, agent et amie de longue date. Kate, je te présente Aileen Summer dont je t'ai déjà parlé.
– Ah, je vous rencontre enfin ! déclare Kate d'une belle voix grave.

Son sourire est chaleureux et elle me plaît d'emblée. Sans doute parce qu'elle vient de me confirmer qu'Alexander m'a évoquée. Et puis le regard qu'elle m'offre est d'une grande douceur.

– Je peux t'entretenir d'un problème, Alexander ? lui demande Kate, avant de se tourner vers moi : j'en ai pour deux minutes, Aileen, pardonnez-moi.

J'acquiesce et les observe s'éloigner. Je ne peux pas m'empêcher de me dire qu'ils forment un très beau couple. Pour ne pas commencer à cogiter, j'attrape mon portable et écris un SMS à l'adresse de Sarah :

[Je suis à un vernissage. Je viens de me faire voler Alexander par une bombe…]

J'ajoute un smiley affolé pour plaisanter. Je profite du passage d'un serveur et saisis une coupe de champagne sur le plateau qu'il promène en équilibre parmi les invités. La réponse de Sarah arrive dans la foulée.

[C'est quoi cette histoire ???]

J'écris ma réponse :

[Je blague, c'est son assistante ! Mais elle est très belle…]

De temps à autre, nous échangeons des petits textos qui constituent la saga Simmons selon Sarah. Compte tenu de mes rapports presque chastes avec Alexander, elle me demande parfois en riant si je n'ai pas rêvé mes ébats dans le jet. Et je vais finir par me poser cette question moi-même, tant ça me paraît loin dans le passé. La réponse de Sarah vient d'arriver :

[C'est vrai que toi tu ressembles à Shrek !]

Je souris et range mon portable dans la pochette de mon petit sac à main. Un homme très séduisant s'approche de moi au même moment et je reconnais Will Sanders, un agent réputé dans le milieu des cosmétiques.

– Aileen, quel plaisir de vous revoir. Alors toujours décidée à travailler sans agent ?
– Parfaitement, dis-je en riant. Je tiens trop à mon indépendance.
– C'est dommage, je pourrais vous dégotter des contrats faramineux.
– C'est gentil, Will, mais je m'en sors assez bien.

– Et une offre pour une marque de parfum très connu qui commence par un C, avec un numéro à la fin ?

Je ris. C'est tentant, mais ce n'est pas ce que je recherche. Je tiens plus que jamais à décider par moi-même et je ne veux pas être liée à qui que ce soit dans ce domaine.

– Vous êtes intraitable, conclut-il, mais c'est ce qui fait votre charme.

Il me salue avec élégance avant de s'éloigner vers un couple guindé qui lui adresse des signes discrets. C'est le moment que choisit Alexander pour poser ses paumes sur mes épaules et me chuchoter :

– Mademoiselle Summer drague en mon absence ?

Je frissonne au contact de ses doigts sur ma peau nue. Je sais qu'il plaisante, mais l'idée qu'il est peut-être un peu jaloux n'est pas pour me déplaire.

– Je n'arrête pas en fait, dis-je sans me retourner pour continuer à profiter de ses mains sur moi. Sinon à quoi bon se rendre à un cocktail ? J'ai récolté un maximum de cartes de visite !

Il rit, me fait pivoter lentement et me regarde dans les yeux.

– Ça pourrait me donner envie de te fouiller, tu sais ?
– Et toi, embrayé-je en réprimant un gémissement, ça se passe bien avec ta sublime assistante ?
– Elle t'apprécie déjà beaucoup si tu veux tout savoir.

Au fond de moi, je suis contente de cette réponse. C'est comme s'il venait de m'annoncer qu'elle n'est en aucune façon une rivale.

– Elle trouve que nous allons très bien ensemble.

*Redis-le, s'il te plaît…*

– Et toi tu en penses quoi ? demandé-je en plantant mon regard dans le sien.
– Que c'est une visionnaire, répond-il sans ciller.

Quelque chose a changé dans sa façon de parler. Je n'ai pas une grande expérience de la vie, mais on sent toujours quand un courant circule entre deux êtres. Or ça n'est pas l'ami tendre et attentionné qui vient de s'exprimer, mais bel et bien un homme aux yeux brillants de désir. Il a même parlé de me fouiller et ce n'étaient sans doute pas des mots en l'air. Il m'attire doucement contre lui, je réprime un énième gémissement, je m'enivre de son parfum tandis qu'il ajoute :

– Est-ce que tu regrettes ce qui s'est passé dans le jet ?

Je me défais de son emprise, recule d'un pas et l'observe d'un air interdit :

– Non, pourquoi ? J'en avais très envie, je ne regrette rien.
– J'avais peur que tu me prennes pour un homme à femmes.
– Et moi je n'arrête pas d'imaginer que tu pourrais te dire que je suis une fille facile.
– Je ne l'ai jamais pensé, sourit-il. On est peut-être allés un peu trop vite, mais…
– Mais quoi ?
– Je crois qu'on a eu le temps de réfléchir depuis, non ?

J'acquiesce, impatiente d'entendre ce qu'il va me proposer :

– Tu t'amuses vraiment à ce vernissage ? chuchote-t-il à mon oreille.
– Je m'y ennuyais à mourir jusqu'à ce que tu viennes poser tes mains sur mes épaules.

Un sourire dément se dessine sur ses lèvres. Il se saisit de mon bras avec douceur.

– Suis-moi, dit-il avant de m'entraîner vers la rue.

Dans la pochette de mon petit sac, mon portable vibre. C'est sûrement Sarah qui doit se moquer gentiment de mon histoire sans fin avec Alexander. Je lui réponds en pensée que nous venons peut-être de trouver une issue.

***

Dans les hauteurs de Beverly Hills, la maison d'Alexander est une splendeur.

Au centre du vaste salon plus spacieux qu'un terrain de tennis, il débouche du champagne qu'il verse dans deux coupes. Il a retiré ses chaussures, ses chaussettes et sa veste de smoking, remonté les manches de sa chemise sur ses puissants avant-bras. Je suis carrément dans une pub pour une marque de luxe. Des enceintes de sa sono résonne le beat d'un morceau électro que je ne connaissais pas. Depuis qu'il est au courant de ma passion pour cette musique, il prend un malin plaisir à dégotter des trésors dans le genre.

Il me tend une coupe et chuchote à mon oreille :

– Bois une goutte de champagne et retire ta robe. Ne garde que tes dessous.

C'est commandé avec douceur, mais fermeté. J'acquiesce. Je suis déjà excitée. N'importe quel autre homme pourrait me demander ça, je lui répondrais fièrement que je ne me déshabille pas sur un ordre. Mais l'injonction d'Alexander est une véritable caresse. Il est redevenu sûr de lui. Je pourrais me dire qu'il va un peu vite en besogne, mais je n'en pense pas un mot. Nous attendons l'un et l'autre depuis trop longtemps, depuis des siècles, depuis la nuit dans le jet. Je souris, avale une gorgée, repose mon verre, et fais glisser ma robe bustier le long de mon corps. Elle atterrit à mes chevilles telle la voile d'un parachute.

– Magnifique, s'exclame Alexander en attrapant un appareil photo sur un meuble design. Danse pour moi, s'il te plaît, je veux te prendre… en photo.

Je porte un ensemble string et soutien-gorge noir à balconnets acheté il y a plusieurs semaines en pensant à lui. Je finissais par désespérer qu'il le découvre un jour. Je n'ai pas peur comme aux premières heures dans le studio de Milan. Avec lui, je me sens… femme. La musique à nouveau me galvanise et je me mets à onduler en le provoquant du regard et de la voix :

– Vas-y, prends-moi !

Son sourire renversant s'élargit et il commence à évoluer autour de moi comme un félin. L'œil rivé au viseur, il adopte toutes sortes de postures, déclenchant en rafales et par intermittence. Ça me fait penser au rythme changeant de ses coups de reins, contre le sas du jet.

*Mmm… je vais défaillir…*

Je m'approche d'une baie vitrée qui donne sur un immense jardin en pente légère planté de palmiers majestueux. Le soleil se couche à l'horizon et des éclairages s'allument un à un autour du parc et dans la maison. Je m'allonge sur le parquet en écartant les bras et je gémis presque d'apercevoir Alexander me dominer de toute sa hauteur. Il s'accroupit pour prendre mon visage en gros plan, je me cache en riant derrière mes cheveux. D'une main douce, Alexander les repousse :

– Ils sont très beaux, mais j'adore tes yeux verts.

J'en rajoute un peu, je me laisse aller, je suis de plus en plus émoustillée. J'aime ce mélange de douceur et d'autorité dans sa voix. Il doit le lire dans mon regard, car il repose l'appareil sur le bord d'un immense canapé qui pourrait accueillir une équipe de football avec les supporters, puis il me rejoint sur le parquet encore chaud des rayons du soleil de l'après-midi.

D'un geste sûr, il réunit mes poignets dans l'une de ses mains pour placer mes bras au-dessus de ma tête. Il bloque mes cuisses avec l'une de ses jambes, tandis que son autre main titille les pointes de mes seins à travers la soie de mon soutien-gorge. Il approche ses lèvres à quelques millimètres des miennes et murmure :

– J'ai envie de te faire jouir jusqu'à ce que tu n'en puisses plus, d'accord ?

Je n'ai pas le temps de répondre que sa bouche se colle à la mienne et que ses doigts descendent vers mon sexe. Quand il a décidé de faire quelque chose, il n'attend pas qu'on l'y invite. Il le fait. Et je m'aperçois que c'est l'une des nombreuses choses que j'aime déjà tant chez lui.

Alexander dégrafe mon soutien-gorge avec adresse. Il frôle et pince les pointes dressées de mes seins. Sa main se fraie enfin un passage sous la soie de mon string, éprouvent la douce moiteur de mon sexe, s'amusent avec mon clitoris hypersensible au point que je ne cesse de pousser des petits gémissements saccadés. Je ne reconnais pas ma voix. Un doigt, puis deux, puis trois, commencent à m'investir.

– Jusqu'à ce que tu n'en puisses plus, souffle-t-il à mon oreille tout en accélérant la cadence de ses va-et-vient.

Ces quelques mots susurrés me font jouir une première fois. Ça ne m'est jamais arrivé aussi vite… comme ça… sans prévenir. Je me tortille, feule et me convulse sous ses caresses insatiables. Je m'arc-boute et je supplie, mais il poursuit, intraitable et sourd à ma demande de trêve. Je reconnais les premières mesures de « Revolution 909 » par les Daft Punk. Les battements accompagnent les tressautements de mon corps livré à la puissance sauvage d'Alexander.

– On vient juste de commencer, souffle-t-il à mon oreille.

Il choisit ce moment pour déchirer mon string d'un coup sec. Sous l'effet de la surprise, je me cambre et pousse un cri.

– Désolé, murmure-t-il.

Je sais bien qu'il n'est pas du tout « désolé », qu'il essaie tout bonnement de me rendre dingue. Et ça marche, j'aime ça.

– Encore, crié-je, plus fort.

Alexander s'arrête un instant et me considère d'un air ébahi, quasi interdit. Dans ses yeux noirs, mes yeux verts à moi se reflètent comme dans un miroir, nous savons que nous sommes à égalité, tous les deux aussi affamés de plaisir. Depuis nos ébats dans le jet, notre organisme a dû réagir comme un volcan en sommeil.

*Nous sommes de la lave en fusion…*

Je profite de cette brève accalmie pour me dégager de sa délicieuse emprise et le renverser sur le côté. Je soutiens le regard brûlant de mon amant. Je pivote sur moi-même et m'allonge aussitôt sur lui, cambrant mes reins vers son visage, sa bouche, ses lèvres, sa langue. Ses mains englobent mes fesses et il entreprend de me lécher tandis que je m'empresse de faire glisser la braguette de son pantalon de smoking pour libérer sa verge gonflée à en exploser. Son sexe est plus dur que jamais, palpitant dans ma paume qui l'enserre et je saisis sans attendre son gland si attirant. Il exerce une poussée sous moi, mais je suis décidée à ne pas me laisser désarçonner. Je suis disposée à sucer son membre pendant des heures tant c'est agréable de le sentir grossir et glisser dans ma bouche. Je m'interromps un instant et lance par-dessus la musique :

– Jusqu'à ce que tu n'en puisses plus…

Je l'entends pousser un râle voisin du rugissement d'un félin au moment où je recommence à l'avaler, loin, jusqu'au fond de ma gorge. Mes mains enserrent ses testicules pour ajouter à son plaisir. Les minutes passent au point que je perds la notion du temps qui s'égrène désormais dans le flot ininterrompu de nos gémissements mutuels. Sa langue devenue ivre me prodigue des sensations jusqu'alors inconnues. Je suis sans cesse au bord de la jouissance que je contrôle en attendant la sienne. Quand il me prévient qu'il va venir, je l'en empêche, enserre la base de son sexe pour qu'il se contienne, lui laisse quelques secondes de répit, avant de le reprendre en bouche. Je lui fais subir ce traitement pendant un temps infini.

Je sens à nouveau la sève qui s'apprête à jaillir du sexe terriblement dur d'Alexander. J'ai moi-même de plus en plus de mal à contrôler mon corps. Je l'abandonne un instant pour crier :

– Maintenant, tu peux.

Je l'avale de plus belle, exerçant un va-et-vient effréné le long de sa verge. Une vague de chaleur brûlante comme la lave se forme dangereusement au creux de mes reins et de mon ventre. Alexander commence à jouir et le plaisir me submerge au même moment. Mon corps se cambre. Alexander rue sous moi, mais je reste accrochée à ses cuisses musclées que je griffe par intermittence sans cesser de le sucer comme si ça ne devait jamais s'arrêter. Nous tremblons tous les deux.

Peu à peu, nous retrouvons un rythme cardiaque normal, nos corps en sueur sont collés l'un à l'autre. Le souffle régulier d'Alexander me chatouille l'intérieur des cuisses. Et ça m'excite encore !

*Peut-on jouir comme ça ? Oui, je pense que oui…*

Tout contre mon visage, le sexe d'Alexander a perdu en vigueur, mais il demeure impressionnant. Et mes doigts qui passent et repassent sur son gland sensible ont pour effet de le réveiller peu à peu. Je l'entends rire et gémir à la fois.

Il est raide à présent, c'est comme un signal, comme si la nuit ne faisait que commencer.

*Jusqu'à ce que nous n'en puissions plus…*

– Encore ? demandé-je.
– Encore, répond-il.

Je me redresse et viens m'allonger tout contre lui. Nos yeux se cherchent, s'admirent et se désirent. Nos doigts se mêlent. Nous n'avons pas besoin de parler. Nos lèvres qui frémissent forment un langage que nous sommes les seuls à comprendre. Quand Alexander se lève, je le trouve magnifique avec ses cheveux en bataille. Il se débarrasse lentement de ses vêtements qu'il laisse tomber un à un à même le sol. Je souris au souvenir d'un amant qui pliait ses affaires avant de faire l'amour. Alexander n'est pas comme ça. J'admire son corps sculptural se déplacer jusqu'à une somptueuse table. Il ouvre un tiroir et attrape une boîte qui doit contenir pas loin d'une vingtaine de préservatifs.

– Tu crois que ça suffira ? plaisante-t-il en me faisant signe de le rejoindre.
– Aucune idée, lancé-je en me relevant à mon tour. On verra bien.

Je me love contre son torse puissant. Sa peau est chaude, j'y respire des fragrances de sueur et de parfum, son sexe est dur contre mon ventre. Il me prend dans ses bras, me porte et m'allonge avec délicatesse sur la grande table. C'est un peu froid et je frissonne.

– Ça ira ? demande-t-il avec tendresse.
– Super, réponds-je en souriant. J'adore cette façon de me faire visiter ta maison.

– Je n’ose pas te faire la liste de tous ses recoins.

En appui sur les coudes, je le regarde enfiler son préservatif.

Il s’approche de moi, passe les paumes sous mes genoux, écarte mes cuisses et vient en moi avec une lenteur infinie.

– J’aime tellement te sentir en moi, Alexander. Viens !

Il rit de plaisir – j’adore son rire –, me dévore des yeux, me pénètre davantage. Je me cambre et gémis, me contracte autour de son membre. Je tends les bras pour m’accrocher à son cou, pour être le plus près possible de lui. Nous sommes soudés. Alexander me susurre que nous avons le temps, tout le temps. Je sens déjà le plaisir s’emparer de chaque parcelle de mon corps. Ses mouvements de reins se font plus insistants.

*Oui, tout le temps… Jusqu’à ce que nous n’en puissions plus…*

# 5. Un réveil si cruel

C’est le soleil qui me réveille, tiède sur ma peau, tout simplement divin. Je cligne des yeux en soupirant d’aise. Je m’étire et découvre avec un certain trouble le champ de bataille du lit où nous avons vécu le dernier round de nos étreintes, après une visite particulière de toutes les pièces de la maison. Les draps semblent avoir été dévastés par une tornade et j’aperçois un oreiller échoué à cinq mètres plus loin, tout près d’un fauteuil club renversé. Mon corps est perclus de courbatures, une douce chaleur parcourt mes fesses, souvenir délicieux du claquement des paumes d’Alexander. Nos parfums mêlés qui imprègnent encore la chambre me chatouillent les narines. Je scanne l’espace environnant pour tenter d’y déceler la présence de l’être surhumain qui m’a donné des heures durant tant de plaisir... jusqu’à ce que je n’en puisse plus. Il n’y a personne.

J’avise alors le rectangle de papier blanc au pied du lit, avec une rose rouge fraîchement coupée et disposée en travers. J’attrape délicatement la fleur pour en humer les pétales, puis je prends connaissance du petit mot qu’Alexander m’a laissé, griffonné d’une écriture élégante et volontaire : « Ma voleuse de lumière, je dois m’absenter pour quelques jours. Réveille-toi tranquillement, il fait beau. Un petit déjeuner t’attend sur la terrasse. Des baisers jusqu’à ce que tu n’en puisses plus. Alexander. »

Je serre le mot contre mon cœur, tiraillée entre un sentiment de bonheur et une sensation d’inquiétude. Avant quand il partait sans dire où il allait, je m’efforçais de ne pas y penser. Après la nuit que nous venons de partager, après toutes les promesses qui sont passées dans nos regards, j’ai peur d’avoir du mal à bien vivre le fait qu’il continue à disparaître à tout bout de champ sans la moindre explication.

En même temps, je me sens bien. J’ai décroché toutes les étoiles et voilà qu’il me faudrait la lune ? Je ne suis pourtant pas une enfant gâtée, loin de là, mais j’ai l’impression qu’Alexander Simmons m’a révélé une facette de moi-même que je ne connaissais pas : je ressens désormais comme l’envie de tout donner, sans concessions, mais j’ai besoin de tout recevoir, de la même façon.

Je passe un peignoir qu’Alexander a préparé pour moi en y déposant une autre rose. Je la respire et l’emporte avec moi.

Sur la terrasse en surplomb du parc arboré, un plateau garni de fruits et de viennoiseries me fait de l’œil. Une carafe de jus d’orange est logée au frais dans un seau à champagne. Je retourne dans le salon pour récupérer mon portable et me préparer un café à l’italienne sur une machine digne des plus grands restaurants. Et je m’installe au soleil, buvant mon expresso à petites gorgées tout en observant un lézard qui zigzague sur la margelle de la somptueuse piscine à débordement. J’ai l’impression étrange de me retrouver dans une série télé.

Je ris toute seule en piochant dans le panier garni de viennoiseries et croque à pleines dents le bout d'un croissant doré à souhait.

J'allume mon portable pour relever mes messages. Il y a la confirmation d'un contrat pour une marque de chemisiers créés par une styliste en vogue, les habituels spams qui me donnent envie de m'arracher les cheveux et que je m'empresse de supprimer, un SMS de Sarah qui demande si ma soirée s'est bien terminée. Je m'apprête à lui répondre quand j'aperçois des notifications en rouge sur l'oiseau blanc de Twitter. Je presse l'icône et j'émets aussitôt un hoquet de surprise assez proche du cri d'un animal pris au collet d'un contrebandier. Je me frotte les yeux, je regarde à nouveau.

*#C'est quoi, ce délire ?!*

Plusieurs clichés d'une fille nue et allongée sur un lit défilent sous mon regard effaré. Avec un titre générique : « Un top model dans de beaux draps ! »

Les cheveux de la jeune femme sont décoiffés, elle dort. C'est si intime, c'est… c'est MOI. Ce sont des photos de moi, on voit clairement mon visage !

J'identifie également ma tache de naissance en forme de croissant de lune, en haut de la fesse droite, et le petit bracelet en cuir à mon poignet gauche. J'ai beau tenter de me persuader qu'il s'agit d'une erreur, d'une ressemblance, je reconnais parfaitement mon profil, les formes de mon corps alangui, abandonné au sommeil.

Je lis le nom de l'auteur des tweets, un avatar : UNDERCOVER.

Je repose le portable d'une main tremblante, j'ai du mal à respirer. J'appuie le front contre le rebord de la table et m'efforce de faire le point.

*Comment est-ce possible ?*

Et la seule réponse évidente me terrorise… Alexander Simmons !

C'est forcément lui qui a pris ces photos pendant que je dormais.

Avant de les publier sur Twitter sous le pseudo UNDERCOVER en prenant soin de préciser l'adresse @aileensummer pour que je reçoive chaque notification.

Il y a déjà des tas de commentaires horribles ou indécents. Les mots de ces anonymes, hommes et femmes, qui m'invectivent ou se moquent, dansent devant mes yeux. Je lis « Joli cul, Aileen ! », « Alors, t'abandonnes la photo pour le porno ? », « Vous aviez l'air tellement pure, je suis déçue », « Tu mérites une bonne fessée », « Qui donc a couché avec Aileen Summer ? »…

Je quitte Twitter, trop dur à supporter. Et je sais que ça ne fait que commencer. Un tsunami va bientôt détruire les digues qui me protégeaient. Je sélectionne le numéro d'Alexander et lance l'appel. Je veux comprendre, l'entendre me dire que c'est un malentendu ou je ne sais quoi. Je dois

sortir coûte que coûte de ce cauchemar. Ça sonne dans le vide. Je croise les doigts pour qu'il réponde, essaie de ne pas songer aux conséquences diverses de ces tweets sur ma vie en général.

– Décroche, par pitié !

Le son suppliant de ma prière s'évanouit dans l'espace paradisiaque de ces lieux qui viennent de se transformer en enfer. C'est un réveil si cruel. Des jolies roses qu'il m'a offertes, je ne vois plus que les épines. La messagerie me laisse alors entendre la voix enveloppante de cet homme en qui j'avais tellement confiance. Je parle, je m'embrouille, mon ton est haché :

– Pourquoi tu ne réponds pas ? Écoute, c'est Aileen… Je ne comprends rien, je…

Je mets fin à la communication, avant de balayer la table du petit déjeuner d'un geste rageur.

Enfin, je me laisse tomber à genoux et fonds en larmes.

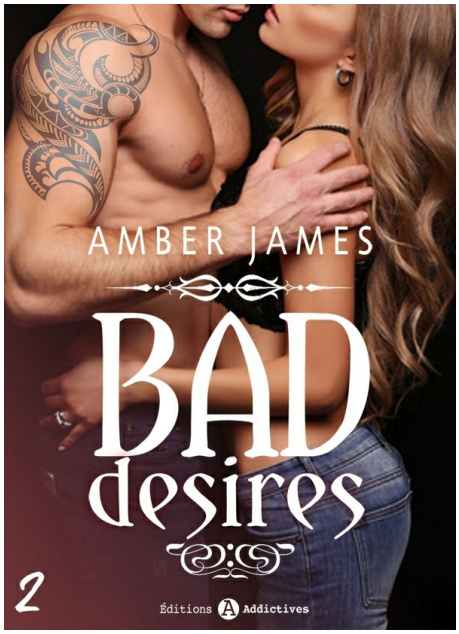
**À suivre,**
**ne manquez pas le prochain épisode.**

**Egalement disponible :**

## Bad Desires - Vol. 2

Aileen Summer est une jeune mannequin indépendante à qui tout sourit. Les marques les plus célèbres la veulent pour égérie, les hommes succombent à son charme insolent… elle a le monde à ses pieds. Alexander Simmons est un photographe réputé autant pour ses exigences que pour la qualité de son travail.
Mais lorsqu'ils se rencontrent sur un *shooting* pour une grande marque de lingerie, Aileen et Alexander voient leur monde basculer. Entre attirance irrépressible, désir de liberté, séance de photos *hot* et nuits de sexe inoubliables, les deux amants ne cessent de se fuir et de se retrouver. Leur amour sera-t-il assez fort pour résister aux ennemis cachés, aux secrets et aux trahisons ?

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Découvrez *Lune de sang - La meute de Riverside Creek* de Amber James

# EXTRAIT DE LUNE DE SANG - LA MEUTE DE RIVERSIDE CREEK

## Vol. 1

# 1. *Birthday Girl*

**Nikkie**

J'ai de nombreux souvenirs d'anniversaires à Glenville, Minnesota. Des souvenirs joyeux, comme la boum surprise que Faye, ma meilleure amie depuis le cours élémentaire, avait organisée pour mes 13 ans. C'est à cette occasion que Sam Bower, sur qui je craquais totalement cette année-là, m'avait offert mon premier vrai baiser. J'ai aussi des souvenirs d'anniversaires tristes : celui où j'ai eu l'appendicite, par exemple ; ou celui où mon père, qui travaille comme médecin à la clinique de Rochester, s'est retrouvé coincé sur les routes par une tempête de neige et n'a pas pu arriver à temps. Et puis bien sûr il y a le pire anniversaire de tous : le premier que j'ai dû passer sans maman.

Ma mère adoptive, Tess, est morte quand j'avais 16 ans, d'un lymphome. Tout est allé très vite ; entre le diagnostic et son décès, à peine huit mois se sont écoulés. Papa a été détruit. Moi… Moi, j'ai dû garder le cap, tant bien que mal. Pour lui, pour maman, pour… pour survivre, tout simplement.

Elle était notre rayon de soleil et, quand elle est partie, l'obscurité s'est abattue sur notre maison. Papa s'est mis à boire. *Vraiment* boire. D'abord le soir, au dîner. Puis en rentrant du travail, pour « se détendre ». Puis le midi. Tous les midis – tout le temps, à vrai dire. À cause de l'alcool, il a failli perdre le droit d'exercer son métier. Heureusement, il s'est ressaisi de façon héroïque et n'a pas bu une goutte d'alcool depuis exactement trois ans et demi.

*Je le saurais, s'il avait replongé, non ?*

Peut-être pas. C'est vrai que depuis un peu plus de deux ans que je vis sur le campus de la fac de Chicago où j'effectue ma troisième année de licence de physique, j'ignore à quoi ressemble son quotidien. Évidemment, ça me fait affreusement culpabiliser. Mais à un moment, il faut bien réussir à quitter ses parents, non ? J'ai 21 ans en ce 24 février : l'âge de m'assumer, de voler de mes propres ailes, de voter…

*… Et de dire à mon père quand il déconne à plein tube.*

Le moins qu'on puisse dire, c'est que là, c'est le cas.

– Lâche-moi, exigé-je d'un ton plaintif. Lâche-moi, j'ai dit !

Papa me tient fermement par le bras alors que j'essaye de me dégager. Il répète comme un forcené les mêmes mots qui n'ont aucun sens : *« debitus as eum, debitus as eum, debitus as eum. »* Je me débats de plus belle en criant contre lui. Je n'ai jamais été aussi paniquée de ma vie ! Qu'est-ce qui lui arrive ? Il finit par m'écouter et par relâcher son emprise.

– Tu l'as senti ? me demande-t-il le regard luisant d'un espoir fou. Tu l'as senti, n'est-ce pas, Nikkie ?

– Tais-toi ! hurlé-je pour toute réponse en quittant la salle à manger. Je ne veux plus entendre tes délires ! Et je ne te laisserai pas gâcher mon anniversaire, tu n'en as pas le droit !

*J'en ai trop bavé, papa. Tu ne peux pas me faire ça !*

Je monte l'escalier quatre à quatre. Cette soirée est un cauchemar ! Je pensais que depuis le cancer de maman, j'étais immunisée contre la douleur, mais je découvre qu'il y a pire que de perdre un parent : c'est de le voir devenir fou.

– Ma puce, s'il te plaît, m'appelle mon père quand j'arrive sur le palier. Tu dois savoir la vérité sur ce que tu es, sur ce que nous sommes… Ton pouvoir est immense, Nikkie, et maintenant qu'il t'a été restitué, tu dois apprendre à le maîtriser.

*OK, il délire de plus en plus.*

Je m'arrête un instant sur le pas de la porte de ma chambre et lui jette un regard à la fois désemparé et accusateur. Certes, je l'aime plus que tout, mais je lui en veux tellement de ce qu'il est en train de faire ! Ça me brise le cœur.

*On ne s'était jamais disputé, toi et moi. Même quand j'étais ado, même quand tu étais au plus mal… Pourquoi ce soir, papa ? Alors que je me faisais une joie de te retrouver ?*

Au lieu de lui poser toutes ces questions, j'entre dans ma chambre et claque la porte. Rageusement, je balance sur mon lit le vieux journal intime qu'il m'a donné en me faisant ses « révélations ». Mon cœur cogne comme un marteau-piqueur.

*« Tu l'as senti ? Tu l'as senti, n'est-ce pas, Nikkie ? »*

Non !

*Si.*

Désemparée, je m'assieds face à la coiffeuse. De nouveau, ce crépitement électrique qui me parcourt... Le même que celui qui s'est emparé de moi pendant que mon père délirait en latin comme dans un mauvais remake de *L'Exorciste*.

*Qu'est-ce qui lui arrive ?*

*Et moi, qu'est-ce qui m'arrive ?*

Mon visage est bizarrement engourdi. J'essaye de l'examiner dans le miroir mais réalise que derrière mes lunettes, les mêmes que depuis toujours, je vois flou. Il est peut-être temps que je fasse réviser ma vue ? Je les enlève pour vérifier si elles ne seraient pas sales ou rayées, et là, surprise :

ma vision devient nette.

*Bon sang… Qu'est-ce qu'il y avait dans mon verre ?*

Ce qui est certain, c'est qu'il n'y avait pas d'alcool. Ce qui arrive à mon père est très clair : *delirium tremens*, un syndrome de sevrage alcoolique brutal qui entraîne agitation, délires et parfois même hallucinations. C'est ce qui arrive quand un intoxiqué se prive trop longtemps et soudainement d'alcool – par exemple, depuis que l'avion de sa fille a atterri, à 11 h 42. C'est ce qui explique que mon père se soit mis à délirer dès les hors-d'œuvre sur le thème : « Je suis un sorcier, tu es une sorcière aussi : tiens, je te restitue tes pouvoirs que j'avais gardés jusqu'au soir de tes 21 ans. Et maintenant, sous tes yeux ébahis, je vais me mettre à parler en latin… »

Du coin de l'œil, je jette un regard à mon « cadeau » : le journal que mon père m'a donné pour tenter d'accréditer ses dires.

– C'est un Livre. Chaque lignée en possède un. Comme tu sais, je ne suis pas ton père biologique : ce n'est donc pas celui des O'Neil. Ce Livre-là appartenait à ta mère biologique. Je l'ai complété lorsque je t'ai recueillie afin que tu saches un jour l'histoire de ta naissance. Tout est là-dedans, ma chérie : la vérité. Celle que Tess et moi avons décidé de te révéler seulement lorsque tu serais prête. À présent, a-t-il ajouté en m'attrapant les deux mains et en m'aidant à me relever, je vais te restituer ce qui est à toi : tes pouvoirs.

C'est là qu'il s'est mis à réciter sa petite formule en langue morte et que moi j'ai dû mettre le holà à cette folie en montant m'enfermer dans ma chambre. Que faire maintenant ? Appeler un de ses confrères ? Si le *delirium tremens* est avéré, il sera obligé de dénoncer mon père à l'Ordre des médecins ! Alors comment faire ? Comment est-ce qu'on est censé réagir quand un membre de sa famille perd la tête ?

Face à mon reflet, je me pose mille questions. Je me sens si bizarre… Sûrement une crise d'angoisse. J'essaye de respirer en comptant calmement mes inspirations : 1, 2, 3… Je sursaute : j'ai cru voir de l'électricité jaillir de mes doigts !

*Si ça se trouve, moi aussi je deviens barge.*

En ce cas, c'est peut-être un neurotoxique qui se trouvait dans la tapenade. Ou une infection parasitaire ayant atteint nos cerveaux. Qu'est-ce que j'en sais ? Rien de rien ! Je n'étais pas préparée à ça.

Mes yeux se posent une nouvelle fois sur le journal. Il me semble le voir bouger, comme si… Comme s'il m'appelait...

*OK, la tapenade était définitivement avariée.*

Bon, après tout, ça ne peut pas me faire de mal de lire ce truc. Je comprendrai au moins sur quoi se fonde le délire de papa. Peut-être que grâce à ça, je pourrai le raisonner. Je m'assieds sur mon lit

et ouvre la première page, le 28 janvier 1786. Je commence à essayer de décrypter l'écriture élégante, féminine, déliée.

*« Cher journal,*

*Ça y est, je suis arrivée aujourd'hui. La ville est telle qu'elle m'avait été décrite : un havre de paix pour sorcières et sorciers. Je n'arrive pas à croire que j'y sois enfin ! La seule zone mystique de tous les États-Un… »*

Des cris, poussés par mon père, interrompent ma lecture et ne me laissent pas le temps de tiquer sur les termes « sorcières » et « zone mystique ».

– Que faites-vous ici ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Partez ! Partez, je vous dis !

Est-ce qu'il parle tout seul ? Je me lève pour aller voir, quand j'entends une voix menaçante d'homme lui répliquer :

– Nous sommes venus pour le réceptacle. Dis-nous où le trouver et tout se passera bien.

Ma main se fige sur la poignée. Mon sang se glace.

*Il ne parle pas tout seul : il y a des intrus dans la maison.*

D'un seul coup, j'oublie ce que je viens de lire ou ce que papa m'a raconté avant, ma crise d'angoisse, mon incompréhension : de manière presque animale, je ne me concentre plus que sur le danger que représente cette voix étrangère, ce « nous » inconnu qui a fait irruption dans notre domicile.

*Je dois appeler le 911*, pensé-je alors que l'adrénaline déferle dans mes veines.

*Où est mon portable ?*

Putain de merde : je l'ai laissé en bas dans mon sac à main.

– Le… réceptacle ? répond mon père. Quel réceptacle ?
– Ne nous prends pas pour des cons. Le cristal l'a senti : un transfert de pouvoirs a eu lieu ici même, dans cette maison, il y a quelques instants. Alors tu sais ce qu'on va faire ? Tu vas me dire gentiment où est passée toute cette magie, et moi et mes amis, on te laissera tranquille.
– Vous vous trompez, tente de les convaincre mon père. Personne ici n'a… Argh !

Son cri de douleur me fait l'effet d'un uppercut. Pendant de longues secondes, je suis K.-O., je n'arrive pas à bouger. Je suis bien trop terrifiée.

*Réagis. Réagis, Nikkie !*

Je finis par discrètement tourner la poignée, par traverser le palier et me plaquer dos au mur d'en

face pour observer ce qui se passe au rez-de-chaussée sans être vue. Trois hommes sont dans la salle à manger. Deux d'entre eux fouillent partout, un troisième a la main sur le front de mon père. De sa paume, une lumière jaillit. Papa gémit entre ses dents serrées.

– Vous pouvez arrêter de chercher, déclare subitement le tortionnaire à ses deux acolytes avec un sourire satisfait.

Il retire sa main du front de mon père. Je constate que ce qui brillait était une sorte de gros cristal transparent.

– Je sais où la trouver, à présent, ajoute-t-il.

J'ai juste le temps de le voir sortir un objet oblong de l'intérieur de son long manteau noir, de voir le métal de l'acier étinceler. Au moment où je comprends ce qu'il va faire, il est déjà trop tard.

– NON ! crié-je en sortant de ma cachette et en dévalant l'escalier alors que l'intrus enfonce un couteau dans le ventre de mon père. PAPA, NON !

J'ai l'impression que toute la scène se déroule au ralenti : le visage de mon père qui se crispe de douleur, puis son regard stupéfait. Son agresseur qui retire la lame de son corps. Mon père qui ouvre la bouche, comme un poisson hors de l'eau, puis qui tombe de sa chaise.

L'autre se retourne vers moi. Il esquisse un sourire sadique en essuyant la lame de son poignard sur son pantalon en cuir. Je continue de descendre les marches et la seule chose à laquelle j'arrive à penser, c'est à l'arme qu'il tient à la main – une dague ancienne sertie de pierres précieuses. Je n'arrête pas de me demander : « Comment une vie peut-elle être détruite par un objet aussi beau ? » J'ai l'impression de flotter hors de mon corps. Tout ça n'est pas vrai, tout ça ne peut pas être vrai… Alors que j'arrive enfin en bas, le meurtrier me désigne de sa lame.

– Attrapez-la, ordonne-t-il à ses deux complices.

Je réintègre mon corps, le temps reprend son cours. L'un des deux hommes se précipite sur moi et m'attrape par la taille comme s'il me cueillait. Hystérique, je hurle, pleure, me débats, crie alors qu'il me soulève du sol.

– PAPA ! PAPA ! NON !

Il me porte à travers la pièce, vers le salon, où il me jette sur le canapé.

– Ne bouge pas, m'intime-t-il.

Je ne l'écoute pas : je me relève. Je ne pense qu'à une chose : rejoindre mon père. Examiner sa blessure, arrêter l'hémorragie en faisant pression sur la plaie, accomplir ces gestes qu'il m'a appris dès mon enfance en me jurant qu'un jour ils me permettraient de sauver des vies.

Une main puissante s'abat sur ma pommette. Un éclair blanc jaillit devant mes yeux. Je ne sens même pas la douleur du coup. Pourtant, je m'effondre sur le canapé, sonnée, incapable de bouger. L'homme à la dague s'avance, se penche vers moi.

– Ton père n'avait pas grand-chose dans le ventre, à part du sang et des intestins ; c'est pour ça que le poignard n'a pas voulu siphonner ses pouvoirs. Toi, en revanche…

Il caresse mes longs cheveux noirs.

– Quel est ton nom, ma jolie ?

Encore sonnée par le coup, j'ai néanmoins la présence d'esprit de lui cracher au visage. Il desserre son étreinte et s'essuie du revers de la main.

– Comme tu voudras, grince-t-il. J'imagine que je n'ai pas besoin de savoir comment tu t'appelles pour te passer cette lame à travers le corps. Vous deux, commande-t-il à ses complices, occupez-vous des objets de valeur. Moi, je me charge du rituel.

Ses acolytes se mettent à retourner la maison en quête d'argent, de bijoux, de gadgets technologiques. Leurs intentions sont claires : faire passer la scène pour un cambriolage qui a mal tourné. Affolée, je les suis des yeux. Je n'arrive pas à penser, à agir. Dans ma tête, c'est le noir total. Je n'ai qu'une seule certitude, qui occupe tout mon esprit, c'est que mon père est sans doute déjà mort et que moi je vais le rejoindre bientôt. L'un des deux hommes monte à l'étage. Il en redescend en moins de deux minutes en brandissant, triomphal, le journal à la couverture brune.

– Un authentique Livre ! s'écrie-t-il. On va se faire un max de blé, ce coup-ci.

Il a le sourire du truand minable qui vient de toucher le gros lot. Qu'est-ce qui se passe ? Est-il possible que papa ait dit vrai ? Non, je perds moi aussi la raison…

*Mais il y a eu ce cristal, cette lumière : je n'ai pas rêvé, je l'ai vu… !*

– Nikkie, Nikkie, écoute-moi, m'interpelle soudain la voix de mon père.

Je me redresse, ahurie, et le cherche du regard pour constater qu'il est toujours inerte, gisant dans son sang.

– Papa ? osé-je d'une petite voix.
– La ferme ! m'intime l'homme à la dague. Sinon, je te sectionne les cordes vocales.
– Nikkie, continue la voix de mon père, fais comme si de rien n'était. Ils ne peuvent pas m'entendre, toi seule le peux. Je te l'ai dit : nous avons des pouvoirs. Grâce à ça, je vais te sortir de là, ma petite fille ; je ne vais pas les laisser te faire du mal, je te le promets. Mais tu dois me faire confiance. Une fois que tu te seras enfuie, tu iras à Baton Rouge. Là-bas, tu chercheras une amie à moi, Alice Livingstone. Tu lui expliqueras que des Chasseurs m'ont eu, qu'ils m'ont tué…

Sans dire un mot, je secoue la tête. J'espère que mon père, malgré son visage tourné vers le sol et ses paupières closes, me voit. J'espère qu'il comprend ce que j'essaye de lui dire : « Tu ne vas pas mourir, on va s'en sortir tous les deux ; je ne partirai pas sans toi. »

– Nikkie, insiste-t-il d'une voix ferme, ne proteste pas : je suis déjà en train de m'éteindre. Je me vide de mon sang. Crois-en mon expérience de médecin, tous mes organes m'ont déjà lâché à part le cœur et les poumons. Le temps presse. L'homme au poignard n'a qu'un objectif : récupérer les pouvoirs que je t'ai restitués tout à l'heure. Lorsqu'ils sont passés de moi à toi, ils ont libéré une salve d'énergie qui l'a attiré ici. C'est un mercenaire sans foi ni loi : une fois qu'il les aura, il te tuera. Ces Chasseurs ne sont pas des sorciers : ils tirent leur puissance d'objets magiques. C'est de ça que tu dois te méfier. L'homme qui m'a poignardé compte te dérober tes pouvoirs grâce à sa dague. Tout à l'heure, avec son cristal, il a pu lire dans mon esprit et voir la scène où je te les donnais. Grâce à ça, il est au courant du fait que tu ne m'as pas cru, que tu n'as jamais pratiqué la magie avant. Cela joue en notre faveur : il ne se méfie pas de toi. Mais moi, je vais t'expliquer comment le vaincre. Hoche la tête si tu m'as compris.

Je m'exécute.

– Très bien. Maintenant, voilà ce que tu vas faire : tu vas te concentrer. Comme au yoga, tu sais, chérie ? Quand la prof te demande de méditer à la fin de la séance ? Je sais que tu détestes ça mais il va falloir faire un effort. Moi, je serai avec toi pas à pas.

Pendant que mon père me parle, l'homme à la dague, le Chasseur, sort de son sac des bougies puis une jarre contenant ce qui ressemble à des cendres. Avec le contenu de la jarre, il trace un cercle sur le sol.

– Nikkie, tu vas te focaliser sur l'idée de combustion, de destruction totale par le feu. Tu veux bien, chérie ?

C'est totalement fou mais j'opine tout en commençant à penser à ce que m'évoquent le feu et sa puissance dévastatrice. Incendies, napalm, fission nucléaire, brûlures chimiques… À chaque image qui me vient, j'essaye d'imaginer les sensations qui correspondent. Pendant ce temps, le sorcier me tire du canapé et me conduit jusqu'au cercle. Il me place à l'intérieur.

– OK, chérie, m'avertit mon père, le rituel va commencer. Reste bien concentrée, d'accord ? Quand tu seras prête, répète la formule : *« Inimici mei ardebit »* – « que mes ennemis brûlent ». Tu t'en souviendras ?

Une nouvelle fois, j'opine du chef, tout en me répétant la formule, comme un mantra, de peur d'oublier : *Inimici mei ardebit*, *Inimici mei ardebit*, *Inimici mei ardebit*.

– Très bien. Je t'aime mon bébé, tu le sais, ça ?

*Non ! Ne me laisse pas !*

Les larmes inondent mon visage. À son ton, j'ai compris que mon père venait de me faire ses adieux. Même si j'arrive à tuer ces trois hommes, il pense que pour lui, il est trop tard.

Le Chasseur termine de placer les bougies autour de moi et commence à réciter une incantation dans une langue ancienne et inconnue mais je ne prête pas attention à lui : je serre les poings de rage et continue à me concentrer, tout en hoquetant.

– Ne pleure pas, mon bébé : c'est dans l'ordre des choses, pour un parent, de quitter cette terre avant son enfant.

En guise de réponse, j'embrasse le bout de mes doigts et, comme quand j'étais petite, souffle dessus pour lui envoyer un baiser papillon, où qu'il soit. Le Chasseur, qui a brandi sa dague vers moi, me regarde durant une fraction de seconde avec incompréhension et… et peut-être aussi un peu de peur.

*C'est le moment.*

– *Inimici mei ardebit*, clamé-je en me concentrant de plus belle. *Inimici ! mei ! ARDEBIT !*

Ça me paraît tellement absurde de concentrer tous mes espoirs de survie dans cette incantation bizarre, mais je mets toute la confiance et l'amour que j'ai pour mon père dans ces mots. Je n'ai de toute façon pas d'autres choix : soit ça marche, soit je meurs.

Soudain, une colonne de lumière blanche jaillit de ma poitrine. Elle illumine la pièce entière. Je ferme les yeux, aveuglée. Les trois Chasseurs poussent des cris de stupeur, bientôt recouverts par un vrombissement assourdissant. Une odeur de chair brûlée s'élève dans la pièce… J'ai l'impression que la maison tout entière est en train d'être pulvérisée par cette explosion d'énergie pure…

*Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ?*

# 2. Nikkie « Malone »

**Nikkie**

Difficile, quand on me voit derrière mon comptoir de bar, vêtue de l'uniforme de *Chez Sally*, d'imaginer que c'est moi que ce drame a frappée il y a moins de dix-huit mois : la restitution de mes pouvoirs, l'attaque des Chasseurs, la mort de mon père. Pourtant, derrière ma façade de jeune femme affable se cache une fêlure que jamais rien ne pourra réparer. Pour survivre à ce que j'ai traversé, j'ai dû entourer mon cœur d'une épaisse couche de glace. Ici, à Riverside Creek, personne ne s'en doute : je me fonds parfaitement dans le décor.

D'aussi loin que je me souvienne, c'est ce que j'ai toujours souhaité. Quand on était en 5e, Faye avait l'habitude de coiffer mes longs cheveux noirs en soupirant qu'elle aurait tant voulu elle aussi ressembler à l'actrice star de la série *Les Sorciers de Waverly Place*. Elle n'a jamais compris à quel point c'était difficile d'être la seule Latina de Glenville, Minnesota – surtout avec des parents blancs et l'étiquette « adoptée » en plein milieu du front.

Au moins, dans ce minuscule bled de Californie du Sud situé non loin de la frontière mexicaine, personne ne me pose de question sur mes origines. Riverside Creek, bordé par l'autoroute n° 10 ; nombre d'habitants : 3927 au recensement de 2010. 278 jours d'ensoleillement par an. 15 degrés en moyenne au cœur de l'hiver, 40 en été. Bref, le rêve quand on veut disparaître. Et c'est exactement ce que je souhaite puisqu'en tant que seule survivante de ce que les journalistes ont appelé « Le carnage de Glenville », je suis également la principale suspecte. Le FBI me recherche et je n'ai aucun moyen de prouver ma version des faits.

Quand j'ai rouvert les yeux, ce jour-là, tout le monde était mort. Je suis d'abord restée en état de choc, à appliquer à mon père un massage cardiaque. Puis au bout de vingt minutes, j'ai admis que je ne pouvais plus rien pour lui. J'ai alors cherché le Livre, ce dernier cadeau qu'il m'avait fait, mais il était parti en fumée, avec ce Chasseur qui le tenait dans sa main au moment où l'onde d'énergie l'a frappé. Alors j'ai pris la fuite afin de trouver Alice Livingstone, comme papa me l'avait demandé.

Si seulement j'avais su à l'époque me servir de mes pouvoirs… ! J'aurais pu les utiliser pour changer mon apparence, modifier la plaque d'immatriculation de la voiture de mon père. Mais non : afin de traverser le pays, j'ai dû voler dans des stations-service pour me nourrir, dormir sur les bancs de pique-nique d'aires d'autoroute, faire du stop et monter dans des voitures d'hommes inconnus voyageant seuls. Le tout la peur au ventre, sans jamais m'autoriser à craquer.

Une fois à Baton Rouge, Alice m'a prise en charge. Pas seulement en me fournissant des faux papiers au nom de Nikkie Malone ou en m'apprenant à utiliser la magie : elle m'a aussi aidée psychiquement. Les premiers temps, j'étais incapable de parler de ce qui s'était passé. Quand Alice

essayait d'évoquer cette nuit-là, j'entrais dans des colères terribles. Il m'est arrivé plusieurs fois de renverser la table en formica de sa cuisine, de frapper dans les murs en placo de son deux-pièces. J'étais devenue un animal sauvage : petit à petit, Alice m'a apprivoisée – en respectant mes silences, en me parlant d'elle pour me mettre en confiance, en me racontant mon père adoptif, l'homme et surtout le sorcier qu'il était.

Elle m'a aussi ouvert les yeux sur le monde, sur les dangers qu'il comporte. En premier lieu, les Chasseurs, ces humains dévoyés qui volent leurs pouvoirs aux sorciers pour les revendre au plus offrant. Mais également toutes les créatures non humaines qui peuplent le monde occulte : vampires, incubes, goules, banshees, loups-garous… Elle m'a parlé de chacune d'entre elles, m'a dit comment les reconnaître afin de les éviter et comment, si nécessaire, s'y prendre pour les éliminer.

Alice a à peu près l'âge qu'avaient mes parents, 55 ans. C'est une sorcière puissante, qui dirige une chaîne de boutiques ésotériques en Louisiane. Quand j'étais encore toute petite, mon père avait fait appel à elle : il voulait être certain que je ne développerais aucun pouvoir.

– Ton père est resté évasif sur les circonstances de ta naissance. Il m'a juste dit que ta mère biologique, une sorcière, était morte en te mettant au monde et que Tess et lui t'avaient recueillie. Il semblait désirer plus que tout te protéger.

Oui, mon père voulait plus que tout me protéger, et moi, j'ai causé sa mort. Tout ce qui est arrivé est de ma faute : si papa ne m'avait pas restitué mes pouvoirs ce soir-là, jamais les Chasseurs ne nous auraient repérés. Et si je lui avais fait confiance au lieu de tout de suite suspecter l'alcool, si j'étais restée en bas à l'écouter au lieu de m'enfermer dans ma chambre comme une gamine, sans doute aurais-je pu l'aider à les neutraliser lorsqu'ils ont fait irruption. Mais mes choix n'ont pas été les bons et je dois vivre avec son sang sur les mains. Et surtout, avec ce doute permanent : pourquoi m'avait-il confisqué mes pouvoirs ? Y a-t-il en moi quelque chose dont il avait peur ? Comment se fait-il qu'il ait eu entre les mains le Livre de ma mère biologique ? La connaissait-il ?

C'est à ces questions que j'espère trouver des réponses ici. Ça ne fait que sept semaines que je me suis installée en ville – juste avant, je vivais dans une sororité wiccane, sur le campus de Berkeley ; c'est Alice qui m'avait fait entrer là pour que je puisse reprendre ma 3e année de physique interrompue par… les événements. Les sœurs de l'université ont été formidables : elles m'ont accueillie sans jamais poser de question. Et pourtant, je suis partie sans dire un mot, en pleine nuit, comme une voleuse. Les adieux, je ne pouvais pas. Je ne pourrai jamais plus. Dire au revoir, penser au manque à venir, savoir qu'on fait de la peine à celui ou celle qu'on quitte…

*Non : jamais plus je ne m'attacherai à quiconque. Ni à Alice, à qui je dois tout. Ni à Sara, qui partageait ma chambre au sein de la sororité. Ni à…*

– Hey ! Malone ! Tu rêves ou quoi ? m'engueule Clifford, mon patron, en actionnant la sonnette du passe-plat pour me signaler que ma commande est prête.

*Ni à Cliff, ça, c'est certain.*

Vive comme un chat, je m'empare du *Sally's Hummer Special*, le plus gros burger que j'aie jamais vu, et l'apporte à la table n° 5. J'ai trouvé ce job chez *Sally* en arrivant en ville. On ne peut pas dire que Riverside Creek croule sous les offres d'emploi… Il y a quelques magasins, qui appartiennent majoritairement à la famille Cooper, un café et un restaurant, infimes parties de l'empire Browning – des magnats de l'hôtellerie qui ont créé leur toute première affaire ici il y a soixante-dix ans. Et puis, bien sûr, il y a la scierie hydraulique, dans les bois, près de la rivière, propriété de Declan Withnall qui se tient juste devant moi, au comptoir, et qui me détaille de ses yeux noisette, dorés et malicieux.

– T'as un problème, Dee ? Tu veux ma photo ? plaisanté-je en jouant les dures.

C'est une sorte de blague récurrente entre nous : Dee m'appelle « miss Badass » parce qu'il trouve que mes boots me donnent un look de motarde.

– Un autre café fera l'affaire. À moins que la photo en question n'implique une pose suggestive… ?

– Ça, tu ne le sauras jamais, puisque tu as choisi le café à la place, lui réponds-je en souriant et en le resservant.

Declan est mon client préféré. En fait, c'est la seule personne avec qui j'ai échangé plus de quatre mots depuis que je me suis installée ici. Il est sympa, drôle et plutôt mignon si on aime le genre « bûcheron sauvage ».

– … Qu'est-ce que je disais, déjà ? poursuit-il. Ah oui ! Ça ne peut pas durer comme ça, Nik, tu le sais bien. Tu trimes chez *Sally* neuf heures par jour depuis le début de l'été ; on ne te voit jamais à la rivière, ni au *Sharky's Family*… Tu es jeune, tu es belle : tu dois penser à t'amuser un peu ! Te faire des amis !

*Je dois surtout trouver quel est le rapport entre mon père adoptif et cette ville.*

Car la réponse à toutes mes questions se trouve à Riverside Creek, j'en suis certaine. Sinon, pourquoi aurais-je commencé à voir cette ville en rêve – ou plutôt devrais-je dire en cauchemar – depuis le printemps ? Un coven masqué façon société secrète, des sacrifices humains, une force mystérieuse émanant des bois : voilà quelques-unes des joyeusetés qui ont peuplé mes nuits depuis le mois de mai. Et, au milieu de tout ça, il y avait le visage de mon père – de mon père *jeune*.

OK, je sais : dit comme ça, ça fait borderline psychotique. Mais s'il y a une chose que je savais déjà à l'époque où j'étudiais la mécanique quantique à Chicago, qui m'a été confirmée par ma nouvelle condition de sorcière traquée par le FBI, c'est que dans la vie, la solution la plus invraisemblable est souvent la bonne. Ces rêves ne sont pas le fruit du hasard : la preuve, la ville que j'y voyais est exactement la même que celle que j'ai découverte depuis.

Alors dès que j'ai un peu de temps, j'enquête. J'essaye d'établir discrètement un lien entre ces lieux et mon père. J'ai consulté les archives municipales, histoire de savoir s'il avait vécu ici, mais je n'ai rien trouvé au nom de Tom O'Neil – ni acte de naissance, ni acte de propriété, ni permis de construire. Pareil avec la presse locale : j'ai remonté le fil du temps pour savoir si mon père avait

été cité dans le *Riverside County Daily News* mais je n'ai pour l'instant rien trouvé – il faut dire qu'aucun ancien numéro de cette feuille de chou n'est numérisé. J'ai également voulu interroger l'agent immobilier en charge du parc de Riverside Creek dans les années 1980 et 1990, pour savoir s'il avait loué quelque chose à mon père, mais celui-ci a pris sa retraite depuis belle lurette et personne ne sait où il est parti. Je ne me décourage pas pour autant : je sais qu'à force de patience, je trouverai. Mais je ne dois pas attirer l'attention en faisant savoir que je cherche des informations sur un certain Tom O'Neil dont la fille adoptive, correspondant à ma description, est actuellement recherchée.

– Tu sais, Dee, demain, pour moi, c'est fini l'été. J'entre en 4e année à la fac, alors, même si je passe à temps partiel ici, je pense que je vais définitivement me transformer en nonne jusqu'aux exams.

De toute façon, en ne travaillant plus que dix-sept heures par semaine au lieu de trente-neuf, mon niveau de vie va chuter. Je ne suis pas certaine que je pourrai me payer beaucoup de sorties ! Mais je m'en fiche, je n'ai pas besoin de grand-chose pour vivre. C'est déjà assez miraculeux que j'aie réussi à réunir durant mon été chez *Sally* les 859 dollars que m'a coûté l'inscription dans le Community College de Palm Springs !

– Quand j'étais jeune, les jolies filles pensaient un peu plus aux garçons et un peu moins à leurs études, remarque Declan en haussant les épaules.
– « Quand j'étais jeune » ? Et quel âge as-tu, exactement ? 28 ans ? 29 ans ?
– Dans ces eaux-là... sourit-il. Bon, tout ce que je dis, c'est que c'est une petite ville : tout le monde se connaît depuis toujours. Ce n'est pas en restant dans ton coin que tu vas t'intégrer. Tu ne me laisses pas d'autre choix que de t'inviter à sortir pour te présenter du monde…

J'esquisse un sourire gêné. Certes, le regard malicieux de Declan, ses cheveux châtain foncé en bataille, son sourire engageant et ses épaules carrées seraient pour n'importe quelle fille autant de raisons de dire oui… Mais je ne suis pas n'importe quelle fille. Depuis cette fameuse nuit, ce n'est pas seulement la méfiance qui me pousse à repousser les gens ; c'est surtout l'impression… d'être coupée du monde. Privée d'émotions profondes. Comme si, autour de moi, s'était érigé un palais de verre et de silence, invisible au commun des mortels, duquel je suis la prisonnière volontaire.

Avant que j'aie eu le temps de trouver une façon polie de décliner, le carillon de l'entrée retentit et la porte s'ouvre sur Fiona, une des cousines de Declan, et sur leur oncle Rufus. Ils font signe à Declan qu'ils vont s'installer à la table n° 3. En soupirant, mon prétendant attrape sa tasse, sa part de tarte aux cerises, et se lève pour les rejoindre, mais non sans m'avoir glissé :

– Donc c'est noté ? Le week-end prochain, tu m'accompagnes. La fête foraine s'est installée à Beaumont, on y va avec quelques amis.

Par « amis », Declan veut certainement dire « cousins »… Je ne sais pas combien de cousins ils sont, dans cette famille, mais une chose est certaine : Rufus et ses frères et sœurs se sont reproduits comme des lapins ! J'ai parfois l'impression que Riverside Creek est complètement trusté par les

Withnall.

– Allez, insiste-t-il en percevant mon hésitation : ce ne sera pas vraiment un rencard-rencard, juste l'occasion de te changer les idées.

Là où Declan marque un point, c'est que ce n'est pas en restant dans mon coin que je risque de croiser quelqu'un qui a connu mon père et qui va se mettre à m'en parler spontanément…

– Peut-être, Dee. Si je ne travaille pas.
– Tu vas me faire croire que Clifford n'a pas encore fait les plannings pour le week-end prochain ? Normalement, tes horaires de la semaine suivante te sont donnés chaque samedi : je le sais, j'ai bossé un été ici quand j'avais ton âge, me taquine-t-il en levant un sourcil.
– Oui, mais je dois peut-être remplacer Laura, esquivé-je en attrapant mon calepin pour prendre ma prochaine commande.

Laura, c'est ma collègue préférée parmi les trois autres serveuses qui bossent également ici. Si je lui demande de confirmer mon bobard, elle acceptera. Cette femme est un ange !

En attendant, je dois m'occuper de la table n° 2. Les jumeaux Cooper, Mike et Brian, et leur amie Naomi Browning, les enfants chéris de la ville, viennent de s'y asseoir. Les Cooper et les Browning sont immensément riches et leurs rejetons entrent en 2e année de licence dans la même fac que moi, à Palm Springs. Les garçons ont choisi de s'inscrire en droit. Naomi, elle, est en médecine. Ces trois-là iront probablement terminer leur cursus dans l'une des prestigieuses universités de l'Ivy League auxquelles leurs parents font régulièrement de généreux dons.

Comme toujours, Naomi ignore mon bonjour enjoué et se contente de me lancer un de ses regards félins et supérieurs. Cette fille me rend nerveuse. Pas seulement parce qu'elle me colle des complexes, avec ses cheveux miel bouclés, son visage en forme de cœur, sa peau hâlée, ses jambes interminables et sa silhouette parfaite derrière laquelle se devine le coach privé. C'est surtout qu'elle a tout d'une peste. Au collège puis au lycée, à cause de mes lunettes d'intello, de mes « A+ » dans toutes les matières et de mon physique un poil trop « exotique », j'ai souvent été prise pour cible par ce genre de nanas. OK, depuis, j'ai changé : plus de problème de vue depuis que j'ai récupéré mes pouvoirs, un caractère mieux trempé, forgé tout au long de ma traversée des États-Unis en stop, et une force nouvelle. Nikkie Malone est plus sexy que ne l'était Nikkie O'Neil : elle porte des jeans noirs près du corps, qu'elle rentre dans ses boots. Ses débardeurs échancrés laissent deviner la dentelle noire de sa lingerie. Ça fait partie de mon déguisement : même si mon visage est resté le même, il est difficile de faire le lien entre celle que j'étais, planquée derrière ses livres ou sous ses sweats à capuche gris, et celle que je suis devenue. Pourtant, une fille comme Naomi a encore le don de faire rejaillir en moi la gamine ringarde et timide qui a joué à la poupée jusqu'à l'âge de 12 ans.

– Qu'est-ce que je vous sers ?

À la perspective d'ingurgiter des protéines et du gras, Mike le mauvais garçon et Brian le quarterback font enfin attention à moi.

– Ce sera deux *Specials* avec supplément frites, commandent-ils en chœur.
– Juste un *Diet Coke* pour moi, merci, je n'ai pas envie de m'intoxiquer, ajoute Naomi.

J'ai à peine le temps de lancer leur commande en cuisine qu'une dispute éclate entre les garçons. Je n'ai pas le temps d'entendre ce qu'ils se disent que Mike se relève et empoigne son frère par le col de sa veste chenille aux couleurs de la fac de Palm Springs, et que Brian tire sur le Perfecto en cuir de Mike…

– Hey ! Hey ! crié-je en me précipitant vers eux pour les séparer. On se calme, les gars !
– Toi, m'agresse Mike en lâchant son frère, mêle-toi de ce qui te regarde ! Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, personne ne veut de toi ici, alors pourquoi est-ce que tu ne nous rends pas service en foutant le camp ?
– Ça va, Mike, tu te calmes tout de suite ! intervient Declan en se levant de sa banquette.

Mike lui jette un regard furieux et sort en trombe du *diner*. Moi, je reste là comme deux ronds de flan. Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il me parle comme ça ? Je regarde les deux autres, interloquée, en espérant trouver chez eux une lueur de sympathie, mais Naomi, comme toujours, affiche un sourire impénétrable. Quant à Brian, il se contente de sortir de son jean une pince à billets.

*Non mais sérieux ! Quel type de 20 ans possède une pince à billets ?*

Il balance 100 dollars sur la table, « pour les consos et le dérangement ». Je sens le feu me monter aux joues. Je suis humiliée par ce pourboire. Pour 67,75 dollars, Brian estime que n'importe quel Cooper peut m'insulter ?

Il avance vers la sortie, Naomi et son sac Hermès à sa suite. Avant de franchir la porte, elle se retourne pour me jeter un ultime regard, dans lequel je crois percevoir une lueur d'amusement.

# 3. Les lois de l'attraction

**Nikkie**

Après cinquante-deux minutes de trajet pour cause de bouchons à l'entrée de la ville, moi et ma vieille guimbarde arrivons enfin sur le parking de la fac de Palm Springs. Au milieu des décapotables roses et des coupés vermillon, ma Buick détonne. Je réussis quand même à remplir ma mission n° 1 : trouver une place assez large pour elle. Il faut maintenant que j'atteigne l'objectif n° 2 : trouver la salle où doit avoir lieu mon séminaire de mécanique quantique de ce matin. Sauf que c'est la panique ! Il est déjà 10 h 02, les cours ont commencé et les couloirs sont déserts : personne à l'horizon pour me renseigner. Je fonce, hagarde, dans ce labyrinthe sans clim'. Dieu ! Que je déteste les lundis. La sueur commence à perler sur mon front. Si ça continue comme ça, mon khôl va couler et j'attaquerai la rentrée en ressemblant à un panda. Ou à un raton laveur.

*D'ailleurs, quel est le plus cool en ce moment ? Le panda ou le raton laveur ? Il faudrait que je vérifie sur Twit…*

Outch ! Ma passionnante réflexion sur les animaux et le Web est brutalement interrompue par un choc violent : à force de courir dans tous les sens, j'ai fini par percuter de plein fouet un type au détour d'un couloir.

*Mince, mais ce mec possède un torse en béton armé ou quoi ?*

La collision est tellement violente que j'en lâche mon livre, mon stabilo et ma dignité ; je laisse s'échapper une salve de jurons à faire rougir n'importe quel personnage de *South Park*. J'entreprends en même temps de ramasser *La Partie et le Tout*, ouvrage du célèbre Pr. Werner Heisenberg que j'ai terminé juste à temps pour ce premier cours. Mais évidemment, Torse-en-Béton a la même idée que moi et, au moment où nous nous baissons, nos fronts se heurtent si fort que j'en tombe à la renverse.

– Mais c'est pas vrai ! Ça ne peut pas *bien* se passer juste *une fois* dans ma vie ! demandé-je assise par terre, les poings serrés en fixant le ciel, telle une héroïne tragique.

– Je doute que le plafond soit en mesure de vous répondre, me répond une voix grave, légèrement rauque, sexy en diable, avec une pointe d'amusement. Vous devriez plutôt essayer d'interroger M^me^ Claridge, du département des mathématiques : j'ai entendu dire qu'elle avait écrit un livre formidable sur la question, intitulé *Probabilités, loi des séries et mythe de la malchance*.

Torse-en-Béton me tend ensuite la main pour m'aider à me relever – une main large, virile, attachée à un bras puissant. Mes yeux suivent la ligne de ce bras, s'attardent sur l'épaule large qu'il rejoint, se posent sur le visage… Et là, ma bouche s'ouvre comme celle d'un poisson hors de l'eau.

*Bon sang de bonsoir.*

C'est bien simple : je n'ai jamais vu un homme aussi beau que celui qui se tient au-dessus de moi et qui se propose de m'aider à me relever. Dans les 30 ans environ, un visage carré aux maxillaires prononcés et aux pommettes hautes, un nez parfaitement droit, une bouche sensuelle dont on rêve d'embrasser la très légère cicatrice au niveau de l'arc de cupidon, un sourire qui fait naître deux magnifiques fossettes, des sourcils châtains arqués qui mettent en valeur des yeux perçants, en amande, d'une couleur aussi stupéfiante qu'indéterminable, des cheveux aux reflets dorés coupés ras.

Muette de stupeur, je prends sa main et le laisse me remettre debout. Il me relève sans effort : mes cinquante-quatre kilos ne doivent pas peser bien lourd pour son mètre quatre-vingt-dix et ses épaules impressionnantes. Dans l'élan, j'atterris contre ses pectoraux musclés ; je rougis, recule d'un pas, cherche quelque chose à dire comme par exemple « merci » ou « pardon », ne trouve rien, lève un visage désemparé vers le sien… Et là, le coup de grâce : je constate que ses yeux vert clair sont tellement constellés de paillettes d'or qu'on dirait qu'ils sont d'ambre. Torse-en-Béton aussi me regarde, avec un sourire qu'il tente de masquer, probablement amusé par mon expression ahurie.

– Tenez, vous avez laissé tomber ça, dit-il en me tendant mes affaires.
– Merci, réussis-je enfin à articuler.
– Werner Heisenberg… lit-il sur la couverture. Vous étudiez la mécanique quantique ?
– Oui. Enfin… Je suis censée l'étudier : mon séminaire a commencé depuis dix bonnes minutes et je…
– Le séminaire en salle 218 ? me coupe-t-il. C'est là aussi que je dois me rendre ! Je vous avoue que je suis un peu perdu : c'est mon premier jour.
– Moi aussi ! m'exclamé-je avec le même enthousiasme stupéfait que si on venait de découvrir qu'on avait tous les deux gagné au Loto.
– J'ai une idée : on a qu'à chercher cette salle ensemble, qu'en dites-vous ?

*Ah ! Ces trentenaires qui reprennent leurs études et qui vouvoient leurs camarades comme s'il s'agissait de collègues de bureau…*

Il y en a toujours un ou deux par promo. L'administration les appelle « A.R.E » : adultes en reprise d'étude. Ils sont généralement solitaires, brillants, travailleurs et délaissent les soirées étudiantes pour se focaliser sur leur objectif : être les meilleurs. Inutile de dire qu'ils font d'excellents camarades de révision… Sauf, bien entendu, quand le simple fait de les regarder déconcentre et désarçonne à ce point.

– Allons-y, oui, acquiescé-je. Même si je doute que le prof nous laisse entrer en nous voyant débarquer avec un quart d'heure de retard…
– On verra bien. Mais j'ai entendu dire que le Pr. Darkridge était quelqu'un de cool, me rassure-t-il avec un petit clin d'œil.

Nous reprenons notre marche dans ce dédale alors que, tout en cherchant quelque chose de pertinent à dire (évidemment, rien ne me vient), je me pose mille questions à la seconde. Qui est ce

type ? Que faisait-il avant de s'inscrire à Palm Springs ? Et la plus brûlante de toutes : va-t-il s'asseoir à côté de moi pendant le cours de Darkridge ?

Nous finissons par trouver la fameuse salle 218. Décidée à me faire toute petite, je passe devant Torse-en-Béton en lui faisant signe d'être silencieux, pousse la porte et me faufile discrètement à l'intérieur, courbée en deux pour ne gêner personne. Sur la pointe des pieds, j'avance jusqu'au dernier rang où il reste trois tables libres. Je pose mes affaires sur l'une d'elles et constate que dans ce cours, c'est plutôt la pagaille : Torse-en-Béton a raison, ce Darkridge a l'air plutôt « cool », peut-être même un peu trop… Je regarde à ma droite, puis à ma gauche : filles et garçons discutent, flirtent, lisent des magazines… Soudain, une voix se fait entendre.

– Bonjour à tous, veuillez excuser mon retard : en cherchant la salle, je suis tombé dans un trou noir. Rassurez-vous tous, je m'en suis sorti.

La trentaine d'étudiants accueillent l'arrivée du professeur en riant de bon cœur à cette blague confidentielle de physicien alors que moi, je pique un fard en me tassant dans mon siège.

*Oh non ! C'est pas vrai.*

*« Va-t-il s'asseoir à côté de moi pendant le cours ? » Non mais quelle demeurée !*

Torse-en-Béton n'est pas un A.R.E : c'est le Pr. Darkridge !

J'essaye de lutter contre mon envie de me lancer un sort d'invisibilité pendant que Darkridge décrète qu'il est temps de se mettre au travail.

– Par ma faute, nous avons déjà perdu treize précieuses minutes. Je ne sais pas si vous avez vu *Interstellar* mais, sur certaines planètes, cela fait au moins quatre-vingt-onze ans !

Nouveau rire dans la classe, qui me donne l'impression d'être plongée en plein *Cercle des poètes disparus*.

*Sauf qu'on a remplacé Robin Williams par Ryan Gosling au casting.*

– Bon, allez, qui est partant pour me raconter son été ?

Les étudiants sourient d'abord puis, devant l'expression sérieuse de Darkridge, se jettent entre eux des regards interrogatifs. J'imagine que tout le monde est comme moi, à se demander qui est ce type ultra-charismatique, beau comme un dieu, et s'il se moque de nous.

– Je suis sérieux, insiste Darkridge. Qui s'est intéressé à la physique, cet été ? Qui a fait des lectures intéressantes ? Qui s'est passionné pour la découverte des pentaquarks ? Qui s'est extasié sur la mise en lumière des oscillations des neutrinos ? Personne, vraiment ?

Il balaye la salle du regard en affectant la déception jusqu'à poser ses yeux sublimes sur moi. Une

ombre de sourire passe sur son visage, ses fossettes se dessinent, trop fugitives pour que quiconque les remarque à part moi. Je devine ce qu'il a en tête et commence à le supplier intérieurement : « S'il te plaît, ne fais pas ça, ne fais pas ça… »

– La demoiselle au fond de la salle. Oui, vous, l'autre retardataire… Vous avez lu, je crois, Werner Heisenberg durant votre été. Pourriez-vous présenter succinctement cet illustre physicien à vos camarades ? Ils ont besoin de cours de rattrapage : ils ont hélas passé les vacances à étudier autre chose que la mécanique quantique. C'est sûr qu'à 20 ans et des poussières, on préfère plancher sur la loi de l'attraction…

D'un geste de la main, Darkridge tempère le rire de son auditoire tout en m'encourageant.

– Nous vous écoutons, mademoiselle… ?
– Malone. Nikkie Malone. Le Pr. Heisenberg, commencé-je à expliquer en essayant de surmonter ma trouille tout en masquant mon trouble, est l'un des pères fondateurs de la mécanique quantique, qui a notamment énoncé le principe d'indétermination. Ce dernier stipule qu'on ne peut connaître simultanément la vitesse d'une particule et sa position car il n'existe pas de rapport de proportionnalité entre ces deux données.
– C'est exact, mademoiselle Malone, me dit Darkridge avec un sourire dans lequel je devine une pointe de déception. L'un de vous sait-il ce que cela signifie ?

Il semblerait que Darkridge ne soit pas satisfait de mon petit exposé. Il le trouve sans doute trop verbeux, trop académique…

*… Et quelque chose me dit que cet homme n'est pas du tout branché « académisme ».*

– Ça signifie qu'il n'existe pas de détermination des particules, continué-je d'un ton plus affirmé. Pas de trajectoire calculable d'un corps en mouvement.
– C'est mieux, me dit Darkridge en me transperçant de ses yeux d'ambre – et je sens à cet instant que j'ai toute son attention.

D'ailleurs, il commence à avancer vers moi, ce qui me plonge dans un état de confusion totale. Je ne peux m'empêcher d'admirer sa démarche virile, à la fois souple et assurée, mais ça parasite sacrément ma concentration.

– Cependant, continue-t-il, ce que vous venez de me raconter là, c'est une histoire de calculs. Or, la physique quantique, c'est de la philosophie. Auriez-vous, me demande-t-il en s'asseyant sur le rebord de ma table, une vision philosophique du principe d'incertitude ?

Je tente de ne pas écouter mon cœur, qui bat dans ma poitrine comme un oiseau affolé, et lève mes yeux vers ceux, tellement hypnotiques, du Pr. Darkridge. Durant une fraction de seconde – une fraction seulement – c'est comme si les autres avaient disparu, comme s'il n'y avait que nous dans cette pièce. Je me tortille sur ma chaise, à la fois gênée et envoûtée. Un feu d'une nature inconnue s'allume dans mes reins. Sans m'en rendre compte, j'humecte mes lèvres. Ma respiration saccadée soulève ma poitrine.

– Ça implique qu'il n'existe pas de destinée, réussis-je à articuler d'une voix qui sonne humide, enfiévrée. Le principe d'incertitude, c'est la mort de l'idée de Dieu.

– « La mort de l'idée de Dieu »… reprend Darkridge, méditatif, en se levant. C'est exactement ça, oui. Et c'est exactement le genre de réflexions que j'attends de vous tous cette année ! Je veux être bousculé, perturbé, impressionné par vos propositions. Soyez audacieux, créatifs !

Il regarde un par un mes camarades avec un air engageant puis, avant de retourner à son bureau, il se penche discrètement à mon oreille pour me murmurer : « Bien joué, mademoiselle Malone. » Ma respiration se bloque lorsque je sens son souffle chatouiller ma nuque. L'odeur de sa peau emplit mes narines. Une odeur envoûtante, minérale, qui me rappelle celle de la roche d'une cascade, de la terre mouillée par l'orage, de l'herbe coupée, des aiguilles de pin… C'est un parfum riche et sauvage, un appel au sexe, qui me fait un tel effet que je manque de lâcher un gémissement, là, en plein cours.

*Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Jamais je n'ai ressenti une attirance aussi forte pour un homme. Ce n'est pas uniquement parce que je le trouve beau à tomber – même si ça joue, forcément. C'est également… chimique. Déraisonnable. Violent. Délicieux. Comme si j'irradiais une énergie sexuelle brute libérée par sa présence.

– Bien, annonce soudainement Darkridge en s'avançant à pas rapides vers la sortie de l'amphithéâtre, je crois que nous avons tous besoin d'une petite pause. On reprend dans dix minutes !

Déjà ? m'étonné-je en le voyant prendre la porte. Mais le cours vient à peine de commencer !

***

Toute la journée, je suis restée hantée par cette rencontre. En TD de maths appliquées, j'étais distraite ; à la réunion de présentation du labo, j'étais carrément ailleurs. Je ne pensais qu'à lui, à l'effet qu'il m'a fait lorsqu'il s'est approché de moi durant le cours. Quelque chose s'est produit qui ne m'était jamais arrivé avant. Et, en cette fin de journée, tout mon corps en porte le souvenir avide, déchirant.

*Quand je pense que je vais devoir attendre lundi prochain pour le revoir !*

Le revoir dans quel but ? Il faut que je me calme, là ! Il existe deux types d'enseignants à la fac : ceux qui se tiennent à distance de leurs élèves et ceux qui couchent avec elles. Et je sais bien qu'il faut se méfier comme de la peste de la seconde catégorie.

*Super : me voilà condamnée à passer un semestre entier à fantasmer sur mon prof.*

Ce n'est finalement pas plus mal : puisque je n'ai pas de place dans ma vie pour un petit ami, autant en imaginer un ! Je souris à cette pensée tout en servant leurs bières à Fiona et Declan.

– Tu ne m'as toujours pas répondu, pour ce week-end, remarque ce dernier avec un sourire charmeur.
– Ah oui ? m'étonné-je. Certainement un regrettable oubli de ma p…

Mais je ne finis pas ma phrase : moi et mon vocabulaire sommes bien trop perturbés par l'irruption de Darkridge dans le *diner*.

*Lui ? Ici ?*

*Il ne s'est quand même pas installé dans ce patelin plutôt qu'à Palm Springs ?*

Mon prof sexy semble à peu près aussi surpris que moi qu'on se croise ici puisqu'en m'apercevant, il se fige et me scrute, l'air d'abord étonné puis contrarié.

*Vraiment* contrarié.

*OK, apparemment il appartient à la première catégorie : celle qui préfère éviter ses étudiants en dehors des heures de cours.*

Le Pr. Darkridge avance néanmoins dans ma direction alors que mes jambes deviennent cotonneuses. Je m'attends à ce qu'il vienne me saluer et me demander où s'asseoir mais, une fois arrivé à mon niveau, il me dépasse comme si j'étais transparente.

*Hey ho, je suis là ! Tu sais, c'est moi : l'étudiante que tu as failli assommer dans le couloir et que tu as ensuite torturée dès le premier cours.*

Je l'avoue, je suis un peu vexée : je pensais que j'avais peut-être réussi à retenir son attention et m'attirer sa sympathie, ce matin.

*Je veux dire : en tant qu'étudiante, bien sûr.*

Avec une moue boudeuse, j'observe Darkridge poser ses deux mains à plat sur la table en formica et se pencher vers Declan.

– Tyee, lui demande ce dernier d'une voix blanche, qu'est-ce que tu fiches ici ?

*Tyee. M. Darkridge s'appelle Tyee.*

C'est la première fois de ma vie que j'entends ce prénom. Je le trouve énigmatique, majestueux. Assez peu… académique, à l'image de son propriétaire. J'ai presque envie de le murmurer, pour voir quel effet ça fait de laisser rouler sur ma langue : Tyee…

– Je suis rentré il y a trois jours, j'ai pris un poste à la fac, répond l'intéressé. Écoute, j'ai à te parler, c'est assez urgent. En privé, ajoute Darkridge en me désignant d'un signe de tête.
– Nikkie, une autre bière s'il te plaît, me demande Declan pour m'éloigner.

Intriguée par le fait que Dee semble bien connaître mon prof et avoir avec lui un lourd passif, je tends l'oreille tout en allant leur chercher une nouvelle Budweiser.

– Je l'ai vue, Declan, glisse Darkridge d'un ton exalté en s'installant sur la banquette à côté de Fiona. Ici même, à Riverside Creek. J'ai vu Cara !
– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?!
– Je sais que tu vas me prendre pour un dingue mais j'ai eu des visions d'elle, ici même, chez *Sally* !

Mes doigts se raidissent autour de mon limonadier. Des visions ? Comme moi ? Ni une ni deux, j'attrape la Bud et avance vers leur table en espérant en entendre plus. Mais Declan se lève, jette douze dollars sur la table et avance vers la sortie en faisant signe à Darkridge et à Fiona de le suivre. Ils passent tous les trois devant moi en m'ignorant. Je reste plantée là avec ma bière ouverte et ma frustration. Je dois absolument savoir ce que ces trois-là vont se raconter !

– Hal, tu la veux ? demandé-je à un des habitués du comptoir. C'est la maison qui offre.

J'encaisse rapidement la table désertée par Dee et avertis Kat, une autre de mes collègues, que je sors les poubelles.

En avançant dans l'obscurité du parking, mon cœur bat à cent à l'heure. Sept semaines : sept semaines que je suis ici en espérant que le lien se fasse entre mes rêves, mon père et cette ville, et voilà que le jour de la rentrée, un de mes profs s'avère avoir eu lui aussi des visions liées à Riverside Creek ? Ça ne peut pas être une coïncidence. Je rase discrètement les murs puis m'accroupis derrière les poubelles pour épier le petit groupe. Avec la pleine lune, je dois être discrète si je ne veux pas qu'ils me repèrent.

– … Declan, s'énerve Darkridge, je sais quand même faire la différence entre de simples rêves et des visions !
– Tyee, tu perds la boule ! Cara est morte, tu es mieux placé que quiconque pour le savoir.

Manque de pot, en voulant avancer pour mieux entendre, mon pied dérape et cogne dans une des poubelles en métal.

*Tu parles d'une espionne en herbe !*

– Qui est là ? s'écrie Darkridge.

Declan et Fiona, eux, filent dans la nuit sans demander leur reste. Qu'est-ce qui peut bien les effrayer à ce point ? Le plus dignement possible, je sors de l'ombre en tentant d'inventer une excuse plausible. « Je voulais récupérer la nourriture que Clifford a jetée pour chez moi » ? Non, trop *beurk*. « Je voulais m'assurer que le tri sélectif a été bien fait » ? Trop… Portland. « J'ai perdu ma boucle d'oreille, je la cherchais » ? Ce serait parfait – si seulement j'avais les oreilles percées ! C'est alors que Darkridge arrive face à moi, me reconnaît et se décompose.

– Vous m’espionnez ? demande-t-il furieux. Qu’est-ce que vous avez entendu exactement ?
– Rien, je vous assure, bafouillé-je, confuse. Je voulais juste…

Les phares d’une voiture se braquent sur nous et me sortent de ce mauvais pas.

– Tyee, s’écrie Fiona en passant la tête par la fenêtre de son pick-up. Laisse tomber ! Nous devons y aller : les autres t’attendent.
– Je ne veux plus vous voir traîner dans mes pattes en dehors de mes heures de cours, mademoiselle Malone, siffle Darkridge avant de s’éloigner. Ne mettez pas le nez dans mes affaires ! Je vous préviens, je vous ai à l’œil.

Je me sens humiliée par son ton. Il est agressif, menaçant, et n’a rien à voir avec celui, charmeur, qu’il employait tout à l’heure en cours.

*Un homme possédant deux visages aussi distincts a forcément des choses à cacher.*

Et d’abord, qu’est-ce que c’était que cette histoire de visions ? Qui est cette Cara morte que Declan a évoquée ? Je n’en sais rien encore, mais je connais quelqu’un qui pourrait me répondre…

*Je pense que Dee vient de gagner un rencard à la foire de Beaumont.*

# 4. La théorie du renvoi dans les cordes

**Nikkie**

J'ai passé une nuit agitée – sûrement la faute à cette satanée pleine lune. J'ai toujours été sensible à son influence. Alice dit que c'est normal : les sorcières ont une sensibilité accrue à leur environnement.

La faute aussi à Darkridge. « Tyee » Darkridge. Après m'être torturé les méninges en essayant de décrypter sa conversation avec Declan et ses menaces à peine voilées à mon égard, j'ai fini par sombrer dans une sorte de demi-sommeil, mais même là, il ne m'a pas laissée en paix. J'ai rêvé de lui toute la nuit – des rêves torrides – et je me suis réveillée avec la sensation de sa peau sur la mienne, de ses baisers sur mes lèvres et partout ailleurs… Par un souci de moralité, je me suis bien entendu infligé dès le réveil le supplice de la douche froide. Ensuite, j'ai envoyé un texto à Cliff pour avoir le numéro de Declan, puis un message à l'intéressé.

[Hello ! On a été interrompus hier. Je voulais te dire que c'est OK pour samedi, si ta proposition tient toujours. Bises, Nikkie]

[Hey ! Salut toi ! Oui, super. On peut se dire 19 heures là-bas ? J'espère que tu aimes la bière coupée à l'eau, les barquettes de frites et les manèges. D]

[J'adore tout ça, bien sûr. Par contre, pas dans cet ordre-là : je propose qu'on s'amuse d'abord et qu'on mange après. Crois-en ma vieille expérience des fêtes foraines : ça vaut mieux.]

[Tu es une fois de plus pleine de sagesse et de ressources. À samedi alors ! PS : je suis content que tu te sois décidée.]

Lorsque j'arrive chez *Sally*, je suis un peu déroutée par l'ambiance survoltée. Laura, qui normalement devait être de repos ce matin, ressemble à une gosse un jour de neige – mais Laura est presque toujours surexcitée. Je ne sais pas comment elle fait pour tenir une forme pareille ! Je n'ai que la moitié de son âge et au moins six fois moins d'énergie le matin.

– Tu as écouté les infos ? me demande la tornade rousse en se jetant sur moi.

– Laura, souris-je, il n'est que 8 h 30 ! Pour tout te dire, je n'ai même pas encore réellement ouvert les yeux…

Ma collègue se précipite sur le poste de radio de Cliff, posé sur le passe-plat, et monte le son.

« … suite au décès tragique d'une adolescente. Une nouvelle qui plonge la région en deuil avant le début de la foire annuelle de Beaumont. La jeune fille de 15 ans, Annie Pulawski, a été retrouvée affreusement mutilée dans les bois. Officiellement, la police déclare poursuivre la piste d'une attaque d'animaux sauvages, même s'il est encore trop tôt à ce stade de l'enquête pour se prononcer. Une

conférence de presse sera donnée par la police de Beaumont en début d'après-midi… »

– Bon sang, dis-je, c'est terrible !

– Ne m'en parlez pas, soupire John Aidan, le shérif de Riverside Creek en faisant son entrée.

John a les traits tirés. Le remarquant, Laura coupe la radio et propose au séduisant quadragénaire, dont les tempes sont joliment blanchies et font ressortir ses yeux bleus, une tasse de café.

– C'est gentil, Laura, je vais en avoir besoin. Ces foutus journalistes ne vont pas nous lâcher jusqu'à la fin de l'enquête, explique le shérif en allant s'installer à sa table de prédilection – la n° 3, dans l'angle, près de la fenêtre – et en consultant son Smartphone. Regardez-moi cet article ! s'énerve-t-il en désignant l'écran. Un tissu d'approximations, d'exagérations, de citations tronquées…

– Certains ne peuvent s'empêcher de déformer la réalité, pas vrai, John ? grince Clifford en surgissant de la cuisine.

– Qu'est-ce que tu sous-entends, Cliff ? lui rétorque le shérif en lui jetant un regard noir. Parce que si tu as quelque chose à dire, je te conseille de…

– De quoi ? De la boucler, comme toujours ? Je suis certain que tu as appris comme moi qui était revenu dans la région, John, lui dit mon patron en avançant vers lui et en titubant presque.

*Bon sang. Mais il est complètement bourré, ma parole !*

– Et comme par hasard, une gamine meurt ? continue Clifford. Si c'était eux, John ? Tu laisserais passer ça au nom de votre pacte ? demande-t-il d'une voix pâteuse et accusatrice.

*Affirmatif : il est bourré.*

Ça ne m'empêche pas d'être très intriguée par ce qu'il raconte. D'autant que le shérif m'a tout l'air, lui, de comprendre ce que baragouine Cliff et de vouloir le faire taire…

– Boucle-la, Clifford, siffle ce dernier entre ses dents tout en me jetant un rapide coup d'œil. Immédiatement.

– Pourquoi ça ? Parce qu'après ce qu'il s'est passé il y a vingt-deux ans, on ne peut plus accuser la meute ? Ce sont des loups-garous, John ! Comment peux-tu avoir confiance en eux ?

Un bruit de verre brisé interrompt leur dispute. Tous les regards se braquent sur moi. Dans le choc, j'ai lâché la cafetière.

*Des loups-garous ? À Riverside Creek ?*

Rouge de confusion, je me baisse vers la mare de café qui a éclaboussé mes jambes et mes tennis blanches. Mon cœur bat à cent à l'heure. Je commence à ramasser les éclats de verre, en fixant le sol pour que personne ne voie mon regard halluciné. Bon sang ! Je donnerais tout pour ne pas avoir lâché cette cafetière comme une cruche. Si seulement je ne les avais pas interrompus…

– Ne fais pas ça, me gronde Laura, tu vas te couper.

– Tu vois, Cliff, fait mine de le sermonner gentiment John alors que, en cet instant, son regard pourrait tuer, avec tes âneries superstitieuses, tu effrayes la petite. Ne faites pas attention à lui, Nikkie : l'alcool n'a jamais bien réussi à Cliff – et c'est d'ailleurs pour ça qu'il avait fait une croix dessus il y a treize ans…

J'esquisse un pâle sourire à l'attention du shérif Aidan et opine du chef avant de foncer en réserve chercher une serpillière. Dès que je me retrouve seule, je m'adosse au mur de peur de défaillir. Des loups-garous ! Et le shérif, ce brave John Aidan à qui j'aurais donné le bon Dieu sans confession, aurait fait avec eux un « pacte ». De quel genre de « pacte » peut-il bien s'agir ? Je n'en sais rien mais je peux aisément l'imaginer : les loups-garous n'ont pas besoin de grand-chose – à part de chair humaine lorsqu'ils se transforment pour leur chasse, à chaque pleine lune...

*Hey ! Mais c'était hier la pleine lune !*

Le carillon de l'entrée tinte, me rappelant à l'ordre : je dois réparer mes dégâts de cafetière, envoyer le patron cuver dans son bureau et, si Laura est encore là, essayer de lui tirer les vers du nez. Je retourne en salle en essayant d'avoir l'air le plus naturel et détendu possible mais cette façade de bonhomie ne résiste pas à la vision de Naomi Browning et de ses deux toutous installés à la 2. Par contre, plus de shérif et plus de Laura, juste un Clifford bourré en cuisine.

*Cette matinée va être longue…*

– Ce sera trois *Sally's Breakfast*, me commande Naomi une fois que j'ai fini d'éponger les dégâts. Assure-toi simplement de mettre du sirop d'agave sur mes pancakes au lieu du sirop d'érable et remplace le beurre de cacahuète par du beurre d'amande. Je prendrai également un thé au lieu du café – thé *vert*, si possible… Et surtout, pas de lait de vache dans mon muesli. J'ai vu une vidéo sur Facebook, explique-t-elle aux jumeaux fascinés, sur la façon dont les laiteries fonctionnent de nos jours : je vous assure, c'est scandaleux. D'ailleurs, j'ai eu 142 reposts…

Je profite de ce grand discours militant pour m'éclipser, mais Naomi m'interpelle avant que j'aie eu le temps de me réfugier derrière mon comptoir.

– Oh ! Nikkie… Tu vas en cours, plus tard ?
– Oui, j'ai mon TD de chimie à 16 heures, réponds-je en faisant volte-face, mon calepin à la main.

Elle acquiesce, comme si mon emploi du temps était une chose qu'elle avait sue puis oubliée.

– J'ai cru comprendre que tu étais une grosse tête en sciences… Voilà : j'ai pris maths avancées sur les conseils du doyen Flutie, qui est un ami de mon père, mais j'ai vraiment failli me planter au semestre dernier, j'ai obtenu un C qui fait vraiment tache dans ma moyenne. Ça te dirait de me filer un coup de main ?
– Eh bien, pour être honnête, je ne pense pas que j'aurai le temps…

*… J'étais déjà étudiante, serveuse, fugitive et, depuis trente minutes, figure-toi que je viens aussi de devenir chasseuse de loups-garous, domaine dans lequel je n'ai que très peu*

*d'expérience.*

– Tu serais ma tutrice, officiellement, insiste Naomi. Avec un salaire de 40 dollars de l'heure. S'il te plaît ! J'ai vraiment besoin de valider cette UV si je veux déménager à Cambridge une fois ma licence en poche.
– D'accord, dis-je en soupirant comme si je lui faisais une fleur.

La vérité, c'est qu'à 40 dollars de l'heure, je serais idiote de refuser : une chasseuse de loups-garous ne gagne hélas pas très bien sa vie.

***

Une chose m'a toujours fascinée chez les riches : pourquoi cet attachement au style néo-colonial ? Personne n'aime ce mot, « colonial », et personne n'a oublié ce qu'il signifie, surtout ici, en Californie du Sud, où chaque famille possède un ancêtre qui s'est battu derrière le drapeau confédéré et où les tribus indiennes ont été victimes d'un véritable ethnocide au moment de la ruée vers l'or. À voir pourtant les multiples colonnes de marbre, les meubles ethniques en bois précieux, les paravents en feuilles de bananier et les fauteuils clubs en cuir tabac de l'intérieur des Browning, il semblerait que l'héritage « colonial » ne leur pose aucun problème.

– Donc on est d'accord : on se verra deux fois par semaine, les mardis soir et dimanches après-midi, dis-je.
– Oh non, pas le dimanche, me supplie Naomi en se laissant tomber dos sur son lit, les bras en croix.
– Je sais, c'est lourd, concédé-je. Mais je suis certaine qu'en un semestre, on peut transformer ce C en A-.
– Peut-être, à coups de baguette magique… Tu as ça en stock, toi ?
– Pourquoi tu demandes ça ? demandé-je en rougissant jusqu'aux oreilles.
– Comme ça, rêvasse Naomi sans remarquer mon trouble.

Elle se relève et s'empare d'une boule à neige dans laquelle flotte un petit ange. Ai-je précisé que cette chambre est, bien entendu, celle de la parfaite jeune fille sudiste ? Tout en voilages, coussins moelleux, fer forgé blanc, coiffeuse à l'ancienne et parfum de fleur d'oranger ?

– En fait, si, je sais : c'est à cause de ton look. T'as un côté goth', avec ton khôl et ton vernis noir…
– Pour être exact, c'est un rouge-noir de Chanel, précisé-je un peu vexée.
– OK, si tu veux. Mais admets que tu fais un peu sorcière, avec tes fringues noires et tes boots en cuir, comme dans ce film des nineties, là… Mais si, tu sais bien ! Celui avec les quatre lycéennes… *Dangereuse Alliance* !

Les mains moites, je me tortille sur mon petit fauteuil en cherchant quoi répondre. Naomi cherche-t-elle à être désobligeante ? Ou essaye-t-elle de me faire comprendre qu'elle a deviné mon secret ? Cette pensée me panique tellement que j'ai peur de faire un infarctus, là, dans sa chambre.

– Bon, dis-je en me relevant précipitamment et en attrapant mon sac, bosse bien les espaces euclidiens, essaye de faire la première page d'exercices du manuel et on se voit dimanche pour la correction et tes éventuelles questions. Allez, salut !

Et, comme un courant d'air, je me retrouve devant la grille d'entrée de la propriété Browning. Pas question d'éveiller les soupçons de Naomi en lui montrant qu'avec ses remarques, elle a failli me provoquer une syncope !

Le cœur battant et la cervelle qui galope, je me mets en route, direction mon appart, dans le centre de Riverside Creek, à environ quarante minutes à pied d'ici – je voulais ménager la Buick, dont j'ai un besoin vital pour aller en cours. Il ne me faut cependant pas plus de trente secondes pour regretter mon choix : en me retournant, je constate qu'une voiture roule à vitesse modérée derrière moi.

*Quelle conne !*

Il est 21 h 45 à Riverside Creek, la ville qui hante mes cauchemars depuis des mois, où des lycéennes meurent dans les bois, où les filles à papa refont le procès de Salem dans leur chambre à coucher et où des loups-garous sont visiblement protégés par les autorités. Qui me dit qu'il n'y a pas, en plus, des psychopathes en cabriolet Mercedes qui traînent dans les parages ? Je fouille dans mon sac à la recherche de mon trousseau de clés, que je serre dans ma paume : il pourra toujours me servir d'arme de poing si nécessaire. J'entends que le conducteur de la voiture accélère quelque peu. En une seconde, il me rattrape, s'arrête à mon niveau…

– Montez, m'ordonne Darkridge, l'air contrarié.
– Professeur Darkridge ? m'exclamé-je. Qu'est-ce que vous faites ici ?
– Ce que je fais ici ? C'est plutôt à vous que je devrais poser cette question ! Une fille a été tuée hier, un animal sauvage rôde dans la région et vous vous déplacez à pied une fois la nuit tombée ! Montez dans cette voiture.

Je le toise avec méfiance. Après ce qu'il m'a dit hier, je n'ai pas très envie de me retrouver seule avec lui… D'un autre côté, sa proposition est peut-être l'occasion d'en apprendre plus sur ses énigmatiques visions. Je suis en pleine hésitation lorsque Darkridge plante son regard d'ambre dans le mien. C'est alors que je réalise qu'il n'est pas seulement contrarié : il est aussi sincèrement inquiet.

*Ou il joue très bien la comédie. On verra bien.*

– Vous avez raison, cédé-je en ouvrant la portière et en m'installant dans le roadster élégant.
– Où est-ce que je vous dépose ?
– Vous voyez l'épicerie tenue par Midge Arlowe ? J'habite un meublé juste au-dessus. C'est dans votre direction ?
– Pas vraiment : ma maison est à Palm Springs. Mais ça ne me dérange pas de faire un détour.
– C'est gentil à vous.

Un bref silence s'installe, qui me laisse tout l'espace nécessaire pour me triturer les méninges :

me remémorer mon embarras de la veille quand il m'a prise en flagrant délit d'espionnage mais aussi mon rêve de la nuit. Ses reins cambrés, les miens creusés, son torse nu, sa peau brûlante…

– Alors comme ça, vous êtes originaire du coin ? m'enquiers-je pour chasser le trouble qui me submerge et me focaliser sur mon objectif : comprendre ce qui se trame ici.

– C'est l'une des choses que vous avez apprise en m'espionnant hier ? me demande-t-il en levant un sourcil sarcastique. Oui, j'ai grandi à Riverside Creek.

– Vos parents sont encore en ville, alors ? demandé-je en virant cramoisie. Non, je suis bête : si c'était le cas, je les aurais croisés. En travaillant au *diner*, j'ai rencontré presque tout le mon…

– Mes parents sont morts, m'interrompt Darkridge.

*Si son but était de mettre fin à mon incontinence verbale, c'est réussi.*

Il a beau ne pas avoir haussé le ton ou parlé de façon dure, je ne manque pas l'infime crispation de la commissure de ses lèvres, le très léger froncement de ses sourcils, ses mains qui se resserrent imperceptiblement sur le volant. Ma gaffe m'embarrasse mais moins, j'imagine, que si je ne savais pas exactement ce qu'il ressent en cet instant.

– Je suis désolée, m'excusé-je.

– Ce n'est rien, répond-il en se détendant un peu. C'est arrivé il y a longtemps.

Un nouveau silence se fait, que je n'essaye pas d'interrompre ce coup-ci : avec le souvenir pénible que je viens de lui remettre en mémoire, Darkridge a le droit de se montrer méditatif. En cet instant, je ne veux pas le brusquer ni risquer de le braquer. Je profite simplement de sa conduite souple et du vent dans mes cheveux.

– J'ai regardé votre dossier, suite à votre intervention dans mon cours : votre parcours est impressionnant, mademoiselle Malone, déclare-t-il soudain.

– Moi ? insisté-je en me sentant rougir bêtement.

– Ne soyez pas modeste : capitaine des mathlètes au lycée, major de promo lors de vos cinq semestres à Chicago, 3e année validée haut la main à Berkeley… Vous êtes le genre d'élève que notre petit département se doit de choyer. Une seule chose me chagrine néanmoins : cette coupure d'un semestre. Pourquoi vous être arrêtée après vos succès de Chicago ?

– Mon père aussi est mort, au beau milieu de ma 3e année. Comme j'avais perdu ma mère cinq ans plus tôt, je me suis retrouvée toute seule et très déprimée. Alors j'ai lâché la fac, le temps de faire un break. J'imagine que vous comprenez…

Normalement, j'essaye de rester discrète sur mon passé mais j'ai bon espoir que nos situations similaires éveillent chez Darkridge de la sympathie. Je ne peux pas me payer le luxe d'avoir quelqu'un dans mon entourage qui se méfie de moi ! Surtout quand ce quelqu'un détient des informations que je dois obtenir.

– Bien sûr que je comprends, lâche-t-il dans un souffle.

*Ça marche !*

Il arrête sa voiture en bas de mon immeuble. Je ne descends pas tout de suite, quelque chose me retient. L'impression que Darkridge a envie de continuer la discussion... Je décide de tenter le tout pour le tout.

– Vous voulez monter ? Juste un instant ?

Je sais que c'est un peu direct… Mais à ma grande surprise, je l'entends me répondre :

– Pourquoi pas ? Il est encore tôt.

J'essaye de faire comme si tout ça était normal. Après tout, peut-être que Darkridge fait simplement partie des profs coucheurs. Ou peut-être qu'il a décidé, comme il l'a dit hier, de me garder à l'œil. Comment savoir ? Je sors de la Mercedes, ouvre la porte de mon immeuble, allume la minuterie du couloir, gravis les marches qui mènent à mon étage – le deuxième d'un petit bâtiment qui en compte seulement trois –, glisse mes clés dans la serrure…

– Voilà, c'est ici, dis-je en activant l'interrupteur de ma « maison ».

À la hâte, je ramasse les fringues qui traînent en pensant : « Bienvenue dans mon palace. » Un deux-pièces plus cuisine à 125 dollars la semaine, que j'ai loué meublé, principalement parce que j'ai eu un coup de cœur pour la déco – deux fauteuils crapauds autour d'une table basse années 1950, de beaux tapis anciens, une bibliothèque en pin remplie de livres, une table ronde en merisier et ses quatre chaises de salon, un lit *king size* recouvert d'une très charmante couverture en crochet de coton blanc, deux tables de chevet Art déco. La cuisine est correctement équipée et a été refaite à neuf. Elle est séparée du salon par un simple rideau de perles qui fait un bruit de bâton de pluie quand on le franchit. Tout ici est ancien, un poil désuet mais finalement très personnel et chaleureux. Un semblant de foyer pour une fille qui ne possède en tout et pour tout qu'une vieille Buick, un sac de fringues et un lourd passé.

– Je suis désolée, c'est le bazar, m'excusé-je.
– C'est charmant, me rassure Darkridge, sans préciser s'il parle de la déco de mon salon ou juste des jeunes femmes bordéliques.
– Rien n'est à moi, pas même les livres. Tout appartient au propriétaire. Vous voulez une bière ? lui proposé-je à brûle-pourpoint. Elles sont légères et bien fraîches…

Je réalise que je suis plus nerveuse que je ne le voudrais. Il faut dire que Darkridge n'est pas seulement une énigme que je veux résoudre : il est aussi sacrément sexy. Et je ne suis pas certaine de ce qu'il me veut.

*Ou de ce que moi je lui veux, pour être honnête.*

– Volontiers, me répond-il en extrayant des rayonnages de la bibliothèque *Marelle* de Julio Cortázar, un magnifique roman d'amour que j'ai justement fini il y a trois semaines.

Je fonce à la cuisine, ouvre la porte du frigo en faisant tinter les bouteilles tout en continuant de babiller. Je parle fort afin que, depuis le salon, il puisse m'entendre.

– C'est génial, tous ces livres : c'est comme si on m'avait offert la collection idéale pour occuper mes vingt années à venir. D'après ce que m'a expliqué le type qui me loue cet appartement, il les a hérités de sa tante : il les garde surtout pour la déco…

Je m'interromps en constatant que s'il me reste bien du jus de clémentine, du Schweppes et un fond de lait, je n'ai par contre plus qu'une seule bière, que je pose sur le plan de travail en me disant que, une fois de temps à autre, ça ne peut pas faire de mal de se servir un peu de la magie… Surtout si c'est pour la bonne cause, à savoir cuisiner Darkridge !

*Mais est-ce là ma seule intention ?*

– *Duplicates*, murmuré-je en chassant cette pensée furtive.

Je me sens nerveuse mais aussi excitée : depuis mon arrivée en ville, je ne pratique presque jamais la magie, de peur de me faire prendre. Heureusement, je ne semble pas rouillée, puisqu'une seconde bouteille identique à la première apparaît. Je les décapsule toutes les deux en reprenant mon petit bavardage.

– À la mort de ma mère, j'ai complètement arrêté de lire de la fiction : ça s'est mis à me paraître vain. À la place, je me suis immergée dans la physique. Mais depuis mon emménagement…

Je refranchis le rideau de perles et constate que le beau Darkridge a la main posée sur la poignée de la porte. Son regard est fuyant. Il a l'air mal à l'aise, presque effrayé. Que s'est-il passé depuis que je l'ai laissé dans mon salon ?

– Je devrais y aller, mademoiselle Malone. Je crois que… c'était une erreur de monter ici.

Je le fixe sans savoir quoi dire : a-t-il deviné que je voulais percer ses mystères ? Ou fait-il allusion au fait qu'un prof qui se retrouve chez son élève passé 22 heures, une bière à la main, ça ne peut se finir que d'une seule façon ?

*Ses doigts qu'il enfonce dans ma bouche, ses grognements avides, mes yeux qui se révulsent de plaisir…*

Je chasse ces nouveaux flashs de mon esprit et acquiesce.

– Je comprends, professeur Darkridge. Bien sûr que je comprends.

Il ouvre ma porte, franchit le seuil, se retourne une dernière fois pour me transpercer de son regard douloureusement intense.

– On se voit lundi ?

– On se voit lundi, confirmé-je.

Il me lance un sourire étonnamment timide et referme la porte sur lui. Je l'entends dévaler mes escaliers quatre à quatre, ouvrir brusquement la porte de l'immeuble, claquer sa portière et démarrer en trombe. Je ne m'attendais tellement pas à ce qu'il parte ainsi ! J'avais l'impression qu'on était en train… de s'apprivoiser, ou quelque chose de ce genre.

Je reste d'abord un peu ahurie. Peu à peu, derrière mon ahurissement, je devine autre chose – comme du chagrin et de la déception disproportionnés. Je sais que c'est ridicule, hors propos, mais ça me fait le même effet que si je m'étais faite belle pour le bal de promo et que mon cavalier m'avait posé un lapin.

*Bordel – non, pas ça.*

Pitié ! Je connais ce schéma-là par cœur. D'abord, le besoin de se confier. Puis l'envie de prolonger la soirée. Puis la logorrhée idiote. Et, enfin, le sentiment d'abandon injustifié.

*Merde : je crois bien que je réunis tous les symptômes.*

Le diagnostic ne fait aucun doute : bien que je sache que c'est la dernière chose à faire, je suis en train de complètement craquer sur cet homme.

# 5. Comme un aimant

**Tyee**

Mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce que je fous, à la fin ? Je suis censé surveiller Nikkie Malone, découvrir ce qu'elle cherche, ce qu'elle sait… Et au moment où elle se sent suffisamment en confiance pour utiliser ses pouvoirs en ma présence, où je pourrais la démasquer, je m'enfuis comme un gosse apeuré ? Je suis l'ancien Alpha de la meute de Riverside Creek : comment une simple sorcière peut-elle m'effrayer à ce point ?

*La réponse est simple : la magie m'a tout pris.*

Est-ce que Nikkie Malone est ici pour me défier ? Après tout, ça fait vingt-deux ans, depuis le drame qui a détruit ma vie, que la sorcellerie a été proscrite de Riverside Creek. Pourtant, j'ai l'impression de revenir vingt-deux ans en arrière. Cette adolescente, Annie, tuée un soir de pleine lune par un animal sauvage… Comment ne pas penser à ce qui s'est passé avec Cara ? Avec Lester Boyd ?

*Et si quelqu'un, doté de pouvoirs magiques, était en train d'essayer de piéger notre meute ? Comme il y a vingt-deux ans ? Quand j'étais l'Alpha ?*

Est-ce que Nikkie Malone essaye de dresser les loups et les humains les uns contre les autres ? Ce n'est pas en restant assis sur cette chaise que je vais le découvrir. Voilà maintenant deux mois que j'ai des visions de Cara. Cara chez *Sally*, Cara qui s'inscrit à la fac de Palm Springs, Cara en train de plaisanter avec Declan… J'en étais presque arrivé à croire que Cara était revenue d'entre les morts ! Mais Cara n'est ni serveuse chez *Sally*, ni étudiante, ni en train de plaisanter avec Declan : Cara dort dans sa tombe. À sa place se trouve cette jeune femme, Nikkie : c'est sa vie à elle que Cara menait dans mes rêves, je l'ai réalisé en me rendant au *diner* l'autre soir et en la voyant en uniforme. Et comme par hasard, Nikkie s'avère être une sorcière ?

Peut-être que c'est elle qui m'a provoqué ces rêves, volontairement. Ou peut-être qu'il existe un lien entre Cara et elle. J'ignore quel genre de lien exactement, mais ça expliquerait que je me sente à ce point attiré par cette fille. Elle n'a pourtant rien à voir avec Cara et son teint pâle, ses cheveux d'ange aux reflets vénitiens, ses grands yeux bruns. Mais elle réveille en moi un désir que je croyais disparu en même temps que mon premier amour. Je n'arrête pas de penser à Nikkie, de *fantasmer* sur Nikkie ; je suis obnubilé par sa peau caramel, par son épaisse chevelure noire, par ses lèvres couleur bois de rose, par son corps mince, musclé, provocant, aux courbes affolantes.

Mes sens de loup ne me trompent pas : je l'attire également, je le sais. Quand elle m'aperçoit, sa température corporelle augmente, ses pupilles se dilatent, elle libère des phéromones ainsi que cette

odeur si érotique, si entêtante, du désir féminin. Ce parfum me rend fou. Littéralement fou : la première fois que je l'ai senti, durant mon séminaire, j'ai bien cru que j'allais me transformer devant toute la classe. J'ai même été obligé d'interrompre mon cours.

Comme tous les loups de la meute de Riverside Creek, je sais me contrôler depuis l'adolescence. La première fois que la bête en moi s'est manifestée, j'avais 13 ans. Il m'a fallu seulement trois mois pour la dompter. J'y suis parvenu plus vite qu'aucun de mes camarades. Et comme tous les miens, j'ai déjoué le sort : je n'ai jamais chassé d'humains comme s'il s'agissait de vulgaires proies, je ne me suis jamais laissé dépasser par mon instinct animal… Cet équilibre, Nikkie Malone le menace par sa simple présence. Je dois comprendre pourquoi.

Certes, je n'aurais pas dû partir de chez elle hier quand j'ai compris ce qu'elle était : j'aurais dû la confronter, la forcer à me parler... Mais lorsque je me suis avancé jusqu'à l'encadrement de la porte de sa cuisine pour lui proposer mon aide, que je l'ai vue lancer ce sort sur la bouteille de bière, trop de souvenirs sont remontés d'un coup. Des souvenirs de Cara. La soirée où elle a obtenu son diplôme, notre virée au Mexique pour son anniversaire, le jour où elle s'est fait tatouer… Comment oublier que c'est la magie qui l'a tuée ?

*Je dois découvrir quelles sont les intentions de cette sorcière.*

Heureusement, M^lle^ Malone a oublié un manuel de maths dans ma voiture hier soir : c'est l'occasion de retourner la voir et de peut-être découvrir ses secrets.

***

Elle m'ouvre la porte, vêtue d'un court peignoir en satin aux motifs japonisants. J'essaye de ne pas laisser mes yeux s'attarder sur ses cuisses, d'empêcher mon esprit de galoper, mais c'est impossible. Mon envie de la posséder me submerge. Je crois qu'elle le devine : elle rougit, resserre le peignoir autour de son corps électrisant. Elle a l'air décontenancé. Je brandis le livre de maths pour justifier ma présence sur son palier vingt-deux heures seulement après ma fuite. Elle semble comprendre.

– J'imagine que vous ne voulez pas entrer...

Est-ce un regret ? Une provocation ? Un reproche ? Une plaisanterie ? Impossible de le savoir.

– Bien au contraire, protesté-je, prêt à dégainer mon mensonge. J'ai à vous parler.
– OK, s'écarte-t-elle intriguée pour me laisser passer.

Au moment où mon bras frôle le sien, c'est plus fort que moi, mon cœur rate un battement.

– J'étais en train de me faire un thé, vous en voulez un ?
– Avec plaisir.

Elle me sert pendant que je prends place sur l'un de ses deux fauteuils, comme si tout cela était normal : un professeur chez son élève, un loup-garou chez une sorcière…

– J'ai reçu un appel du SLAC de Stanford aujourd'hui. Vous connaissez ?
– Bien sûr, acquiesce-t-elle, c'est le labo le plus célèbre du pays.
– J'ai travaillé pour eux, au début de ma carrière.
– Au SLAC ? me dit-elle avec les yeux écarquillés.

Je sais ce qu'elle se demande : comment passe-t-on du renommé SLAC à une fac publique comme Palm Springs ?

*Pour ma part, je m'interroge sur ce qui pousse une étudiante à quitter Berkeley pour cette même fac.*

– Oui, réponds-je le plus naturellement du monde. Un ancien collègue, qui a appris que je venais d'entrer en poste à Palm Springs, me demandait si j'avais un ou deux étudiants à lui recommander pour un stage au prochain semestre. Vu vos états de service, j'ai immédiatement pensé à vous.
– C'est vrai ?
– Je n'ai fait qu'y penser, bien entendu : j'aimerais d'abord lire un de vos *papers*. Mais le calendrier est fait de telle manière que je dois dès la semaine prochaine fournir une première liste de noms…

*Et c'est parti pour le coup de bluff.*

– … Il me serait utile, avant d'inscrire le vôtre, de m'entretenir avec l'un de vos professeurs, quelqu'un qui vous connaît vraiment. Vous avez passé deux ans à Chicago : aviez-vous là-bas un enseignant qui pourrait se porter garant pour vous ?

Bingo : les yeux de Nikkie Malone s'écarquillent et, dans la panique, elle renverse son thé, qu'elle éponge avec une serviette en papier tout en bafouillant je ne sais quelle excuse à propos d'un conflit qui l'aurait opposée à son mentor puis au doyen.

– Ils ne voulaient pas qu'à la fin de mon année sabbatique j'intègre Berkeley ; ils l'ont très mal pris ; ça a fait toute une histoire… Vous savez bien comme les universités privées peuvent se faire la guerre. Je pense que ce serait mieux qu'on voie ça avec un de mes enseignants de l'année dernière…

*OK : c'est clairement à Chicago que je dois entamer mes recherches.*

– Bien sûr, réponds-je en souriant. Vous me direz qui je dois contacter à Berkeley.

Dans l'espoir de glaner d'autres indices, je sirote tranquillement mon thé. Notre discussion passe du SLAC, où j'ai effectivement été chercheur durant cinq ans, à la Silicon Valley, où j'ai travaillé ensuite six ans. Mon métabolisme de loup, qui me fait vieillir beaucoup plus lentement que les humains, m'a forcé à régulièrement changer de ville et de travail mais ça, bien entendu, hors de question que je le partage avec M^lle^ Malone.

Nous parlons également d'elle. J'apprends, à grand-peine, qu'elle est originaire du Minnesota, même si elle refuse de me dire d'où précisément (« vous ne connaîtriez pas, je vous assure, c'est

encore plus petit qu'ici »), qu'enfant elle a préféré faire du judo plutôt que de la danse classique et qu'elle aime des groupes « de vieux » comme le Wu-Tang Clan ou Joy Division. Progressivement, elle se détend : elle revient même à ce qu'elle disait hier, sur ses lectures. Le souci, c'est que moi aussi, je baisse ma garde. Je me laisse hypnotiser par sa voix grave, légèrement éraillée, par sa diction claire et agréable. Nikkie Malone est indubitablement intelligente – brillante même. Je sais que je devrais partir : je suis en train de me laisser atteindre, troubler. Mais je sais également que foutre le camp signifie prendre le risque de passer à côté d'un indice : je ne peux pas me le permettre.

– Vous n'avez plus de thé ? remarque-t-elle. Attendez, je vais en refaire.
– Non, laissez, protesté-je en me levant.
– Si, si, insiste-t-elle. Venez avec moi !

En une fraction de seconde, nous nous retrouvons dans sa cuisine, elle qui met la bouilloire sur le feu, moi qui rince la théière, comme un parfait petit couple après vingt ans de mariage. Elle passe devant moi et se dresse sur la pointe des pieds pour sortir le thé du placard. L'espace est exigu, nos corps se frôlent. Je dois bien admettre que son odeur m'enivre : une pointe de chocolat, une nuance de piment, un soupçon de sable chaud, l'herbe fraîchement coupée et la rosée d'une fleur… Ce bouquet complexe s'échappe de son corps comme une symphonie ; son haleine dégage une nuance, ses cheveux en laissent s'échapper une autre. Elle se retourne, la boîte de thé aux amandes entre les mains, nous nous rentrons dedans, elle me lance un regard aussi timide que troublé… Et avant que je sache ce qui se passe, mes lèvres sont collées aux siennes. Le baiser que je lui donne est furtif, rapide, et semble la prendre au dépourvu. Rapidement, je réalise ma folie et ma bêtise : je recule, ouvre la bouche en cherchant quoi dire, comment m'excuser, comment quitter cet appartement.

Mais je n'en ai pas le temps : Nikkie pose la boîte de thé sur le plan de travail et, dans un élan de courage, me rend mon baiser. Si le sien n'est pas moins ardent que le mien, il est plus subtil, moins précipité : il prend son temps. Ses lèvres découvrent les miennes avec douceur alors que ses mains se posent sur mes joues. Lorsqu'elle sent mes bras se refermer autour de sa taille, elle commence à mordiller ma bouche. Mon cœur bat à cent à l'heure. Ma langue vient à la rencontre de la sienne. Ses seins fermes et pleins se pressent contre mon torse. Je sens mon sang devenir bouillant. Une part de moi la veut, maintenant, sur le sol de cette cuisine. Je donnerais tout pour l'entendre gémir mon nom. Mais le loup en moi se met à hurler. L'excitation est trop puissante – d'une intensité nouvelle, telle que je n'en avais jamais connu. Et mon corps ne sait pas réagir à ça : comme sous le coup de chaque émotion violente que mon cerveau humain ne peut pas analyser, mettre à distance, c'est l'animal qui prend le contrôle. Alors que mes mains descendent le long de ses reins, je sens qu'en un claquement de doigts, je pourrais me transformer…

– Nous ne pouvons pas faire ça, dis-je en la repoussant doucement. Pardonnez-moi, Nikkie, c'est de ma faute, je n'aurais pas dû, je…

Elle baisse les yeux, rougit, visiblement gênée. C'est une torture : ça la rend encore plus sexy et désirable.

– Je comprends, dit-elle. Je suis désolée de vous avoir…
– De m'avoir quoi ? la coupé-je. Ce n'est pas vous, Nikkie. C'est juste… arrivé.
– Oui, lâche-t-elle dans un murmure en braquant ses yeux d'un vert envoûtant dans les miens. C'est arrivé.

*C'est arrivé parce que je te veux. Je te veux à en crever.*

– Ça ne doit plus se reproduire, expliqué-je en reculant vers la porte de son appartement. C'est un jeu…
– … dangereux.
– Dangereux, oui. Nous ne pouvons pas…
– … continuer comme ça.
– Exactement, ponctué-je, troublé par cette façon qu'elle a de compléter mes phrases, comme si sa bouche était le prolongement de la mienne.
– Je vais changer de séminaire, propose-t-elle dans un souffle en détournant pudiquement ses yeux magnifiques.
– Non ! protesté-je la main sur la poignée.

*Je dois continuer à l'avoir à l'œil.*

– Ce n'est… Ce n'est pas la peine, nuancé-je. Nous pouvons travailler ensemble. Vous êtes jeune, brillante, vous ne méritez pas d'être lésée par ce qui vient de se passer ! C'est moi l'enseignant et c'est à moi de…

*De quoi, exactement ? Qu'est-ce que je fous, depuis lundi ?*

– Bonne nuit, Nikkie, conclus-je, incapable de finir ma phrase.

Une nouvelle fois, j'ouvre la porte et m'enfuis presque, décidé à m'éloigner d'elle le plus vite possible.

*Sinon, la bête qui m'habite pourrait se réveiller.*

***

J'ai passé la nuit à faire des cauchemars à propos de Cara, et cette fois-ci, ce n'était pas des visions : c'était des souvenirs atroces du jour de sa mort, de son regard étonné alors qu'elle expirait dans mes bras, de son dernier « je t'aime » murmuré au creux de mon oreille alors que personne ne pouvait nous entendre. Au matin, alors que mon café coule, j'allume ma tablette et entame la lecture du *Daily Riverside County*. Je découvre horrifié qu'un autre cadavre, celui d'une jeune femme de 19 ans exerçant la profession de coiffeuse, Ronda Blake, a été retrouvé dans les bois. Je deviens livide : la coïncidence est trop énorme pour que ce soit un hasard.

*Se pourrait-il que… ?*

Se pourrait-il que ma rencontre avec Nikkie Malone, les douloureux souvenirs qu'elle remue soient en train de me rendre fou ? Je sais que je n'ai pas complètement perdu la raison, qu'il existe bien un lien entre Cara et elle… Sinon, comment expliquer ces rêves où j'ai vu Cara vivre la vie de mon étudiante ? Pourtant, je ne peux pas nier l'évidence : hier encore, lorsqu'on s'est embrassé, le loup a failli prendre le pas sur l'homme. Est-ce que je suis en train de péter les plombs ? Est-ce ma culpabilité de n'avoir pas su sauver Cara il y a vingt-deux ans qui me fait perdre les pédales ?

*Est-il possible pour un loup-garou de se transformer, de tuer, sans en garder de souvenir ?*

# 6. Dangereuses alliances

**Nikkie**

Comment suis-je censée m'intéresser au Pr. Pauler et à son cours sur l'électromagnétisme alors que Darkridge m'a embrassée, que j'ai laissé Darkridge m'embrasser – disons-le tout net : que j'ai *encouragé* Darkridge à m'embrasser ?

Bon sang, mais qu'est-ce qui m'a pris ! Tyee Darkridge possède des informations dont j'ai besoin, il détient la clé de mes visions. Il est comme une énigme que je dois percer, pas… pas bécoter !

*Ses lèvres souples, son souffle brûlant, ses mains viriles caressant mon dos…*

Stop ! Je dois me reprendre. OK, ça faisait dix-huit mois qu'aucun homme ne m'avait touchée, et OK, Darkridge est *canonissime*. Sans doute ai-je des… des besoins, qui exigent d'être comblés, et qui se manifestent tout naturellement dès que je croise ce physicien coincé dans le corps d'un top model. Mais pour l'instant, la seule chose à laquelle je devrais penser, c'est à ce que j'ai découvert cette semaine. Je suis plus que jamais proche de savoir ce que voulait me révéler mon père la nuit de sa mort. Un, Tyee Darkridge aussi a eu des visions qui l'ont conduit jusqu'à Riverside Creek. Deux, Clifford clame qu'il y a des loups-garous dans les environs. Trois, si loups il y a, ils ont passé un pacte avec les autorités locales. Quatre, une deuxième fille, Ronda Blake, a été retrouvée morte à l'aube, tuée par « une bête sauvage ».

En sortant du cours de M^me^ Pauler, je suis encore en train de me débattre avec ces pièces de puzzle et de réfléchir à comment les assembler au mieux. Je ne vois pas d'où surgit Naomi Browning quand elle me saute dessus.

– Hey ! Nik, tu fais un truc ce soir ?
– Rien de spécial, pourquoi ? Tu as besoin d'aide pour les maths ?
– Du tout : j'organise une fête chez moi. C'est vendredi soir, mes parents sont à L.A. pour affaires, alors j'en profite.
– Une fête ? Est-ce que ce n'est pas un peu glauque, vu le contexte ? Deux filles viennent quand même de mourir…
– … nous rappelant que l'existence, dans toute sa précarité, doit être chérie et honorée chaque jour. Allez, viens : pour une fois que tu ne bosses pas dans ce *diner* puant… !

J'aimerais vraiment dire à Naomi ce que je pense de sa fête obscène et de ses manières de petite fille gâtée mais, à la place, je m'entends répondre :

– OK, je passerai.

Il faut dire qu'une maison remplie d'étudiants alcoolisés est le meilleur moyen d'obtenir des informations : toute personne ayant regardé au moins un épisode de *Veronica Mars* sait ça.

***

Lorsque j'arrive à 21 heures, la fête bat son plein. Des filles se déhanchent sur Rihanna, une partie de volley a lieu dans la piscine, toute l'ancienne équipe de foot du lycée de Riverside Creek est en train de jouer au Bière Pong… Au milieu de ce joyeux bazar, Naomi m'aperçoit et fonce droit sur moi, suivie comme toujours de ses deux chevaliers servants.

– Tu es là, génial ! Tu te souviens de Brian et Mike ? On allait justement siroter un scotch dans la bibliothèque. Tu viens avec nous ?

Je les suis bien volontiers : je préfère le scotch de Theodore Browning à la bière tiède d'étudiants et les livres aux jeux à boire. En découvrant la bibliothèque, je pousse un « waouh » émerveillé. Une vaste pièce bien éclairée, avec en son centre une table de travail, dont chaque mètre carré de mur est recouvert de bouquins : le rêve ! Naomi s'approche d'une console années 1950 ultra-chic où trônent les bouteilles de son père.

– Dalmore pour tout le monde ? demande-t-elle en versant le liquide cuivré dans des verres en cristal. C'est un vingt-cinq ans d'âge.

J'opine et commence à examiner les rayonnages, un sourire rêveur aux lèvres.

*Si un jour je fais fortune dans la Silicon Valley, je veux avoir une pièce comme ça dans ma villa.*

Soudain, je m'arrête. Je sens que je deviens aussi blanche que si j'avais vu un fantôme. D'ailleurs, c'est le cas : j'ai vu un fantôme. Là, sur les rayonnages, trône une photographie de Tom, mon père. Mon père *jeune*.

Il se tient aux côtés d'un couple. Je reconnais la femme, habillée de blanc, pour l'avoir souvent vue en ville, même si elle a vieilli aujourd'hui : il s'agit de Diane Browning, la mère de Naomi. J'imagine que l'homme qui la tient amoureusement par la taille est Ted Browning… Avec eux, il y a une jeune femme brune, qui doit avoir à peine plus de 20 ans. Son visage me dit quelque chose. Sous le choc, je m'empare de la photo.

– Il s'agit du mariage de mes parents, m'explique Naomi. Funkie, la robe, hein ? Franchement, les années 1980, quel carnage…
– Et qui sont les gens avec elle ? m'enquiers-je, l'air de rien.
– Ça ? C'étaient leurs témoins mais je ne les ai jamais rencontrés. Ils ont dû s'embrouiller. Mes parents ne sont vraiment pas doués pour se faire des amis, et encore moins pour les garder.

*Mon père était ami avec les Browning ? Il a été témoin à leur mariage ?*

Alors que j'essaye de digérer l'information, toutes les ampoules de la pièce se mettent à grésiller. La lumière fluctue comme en cas de baisse de tension. Les jumeaux poussent des grognements de surprise en levant les yeux vers les appliques murales et le lustre central.

*Merde, c'est moi qui fais ça ?*

Si c'est le cas, il faut que je me calme. Sauf que plus j'essaye, plus je panique ! Je regarde autour de moi, affolée, et croise les yeux de Naomi braqués sur moi : elle a l'air *amusé* par ce qui se passe, comme si elle savait pertinemment que j'en suis responsable. D'un coup, le courant saute – dans la pièce mais également dans toute la maison, à en juger par la musique qui s'interrompt et par les huées que poussent l'ensemble des invités. Sans que je puisse distinguer quoi que ce soit dans l'obscurité, une personne s'empare de ma main et me traîne en courant hors de la bibliothèque, à travers les couloirs. C'est tellement rapide que je n'ai même pas le temps de réagir, ni par la surprise ni par la peur. Une porte s'ouvre puis se referme, une allumette se craque, une bougie s'allume et, par-dessus la flamme, Naomi me regarde avec des yeux brillants d'excitation.

– Je le savais ! Dès le début, je l'ai su.
– De quoi tu parles, Naomi ? demandé-je, mal à l'aise, en me remémorant ses sous-entendus.
– Ne joue pas à ça avec moi, Nik : je sais ce que tu es !
– Je crois surtout que tu as un peu forcé sur le scotch, dis-je en riant nerveusement. Tu ne penses pas que tu ferais mieux de chercher le tableau électrique pour remettre le courant, au lieu de rester là à dire n'importe quoi ?
– Tu ne comprends pas, Nikkie : j'en suis une aussi ! insiste-t-elle en m'attrapant le bras.
– Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me dégage violemment. À cet instant, le courant revient. Naomi me ment, je le sais – j'ai vécu entourée de sorcières pendant dix-huit mois, je sens quand je suis en présence d'une sœur. Mais dans quel but me raconte-t-elle cela ?

– Nikkie, s'il te plaît, tu dois me croire… Je suis une sorcière, comme toi. À la différence qu'on m'a pris mes pouvoirs ! Tu es la seule qui puisse m'aider à les récupérer.

Je la toise, de plus en plus méfiante : si Naomi avait croisé la route de Chasseurs, je doute qu'ils l'auraient laissée vivre. Sentant mon incrédulité, elle affirme avoir la preuve de ce qu'elle avance. Elle se dirige d'un pas décidé à travers la pièce, qui me semble être un bureau, et se plante devant une peinture représentant un vieux navire. Elle décroche la toile du mur et découvre un coffre-fort caché derrière. Elle pianote rapidement le code, le coffre s'ouvre, elle en sort un journal que je reconnais : il s'agit d'un Livre, comme celui que papa a tenté de me remettre le soir de sa mort.

– Tiens, dit-elle en me le tendant. Il manque des pages, qui ont été détruites par ma mère, mais c'est bien de mes ancêtres qu'on parle là-dedans. Tu vois, cette écriture ? C'est celle de ma grand-mère Koening.
– Où as-tu trouvé ça, Naomi ?
– Quand j'étais en première, j'ai fouillé dans les affaires de maman afin de lui emprunter ses

perles et c'est là que je l'ai trouvé. Je l'ai lu en entier avant de la confronter mais, quand je lui ai demandé des explications, elle s'est mise dans une colère noire, a menacé de me priver de portable, d'ordinateur, de CB et de voiture si je continuais de fouiner. Puis elle a enfermé le journal dans ce coffre… J'ai dû épier mon père pendant plusieurs mois pour trouver la combinaison.

– Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demandé-je en le feuilletant.

– En gros ? Riverside Creek est une zone mystique, elle est gardée par des loups-garous depuis un siècle, mes parents ainsi que ceux de Mike et Brian sont des sorciers déchus.

*J'ai déjà entendu ce terme quelque part… Où était-ce déjà ?*

– Une « zone mystique » ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Eh bien ça, justement, ma vieille, j'espérais que tu pourrais me l'apprendre…

Je continue de parcourir le Livre, quand tout à coup ça me revient. « Zone mystique » : c'est ce qu'il y avait écrit au début du Livre des ancêtres de ma mère biologique ! *« Cher journal, je n'arrive pas à croire que j'y sois enfin ! La seule zone mystique de tous les États-Unis. »* Mais alors, ça voudrait dire… qu'un ou une de mes ancêtres connaissait Riverside Creek ? Qu'il ou elle a peut-être vécu ici ? Mon cœur cogne dans ma poitrine, je veux en savoir plus.

– OK, admettons que tu dises vrai. Qu'est-ce que tu veux dire par « sorciers déchus » ?

– D'après ce que j'ai compris, ils ont été forcés d'abdiquer leurs pouvoirs il y a vingt-deux ans, avant notre naissance, c'est pour ça qu'on ne les a pas développés à la puberté comme c'est normalement le cas.

– Tu sais pourquoi ?

– Aucune idée mais ça venait des loups…

– Tu sais de qui il s'agit ? Les loups ?

– Tu n'as toujours pas deviné ? me demande Naomi, incrédule. Attends, je te donne un indice : ils vivent en retrait dans la forêt, ils restent entre eux, sont tous « cousins »…

– Les Withnall ? Alors là tu fais fausse route : j'ai vu Declan et Fiona l'autre nuit, alors que c'était la pleine lune, et je t'assure qu'ils étaient tout ce qu'il y a de plus humain !

– Crois ce que tu veux, Nikkie. Après tout, ça fait environ, quoi, deux mois que tu es ici ? Moi, j'ai toujours vécu là et j'ai épié sans relâche chaque habitant depuis quatre ans, me rétorque-t-elle, piquée.

– Bon, peu importe, temporisé-je. De toute façon, le plus important, c'est cette histoire de sorciers déchus. Sais-tu s'il y avait parmi eux d'autres personnes que tes parents et ceux des jumeaux ?

*Par exemple, un certain Tom O'Neil, qui se trouve justement en photo avec tes parents ?*

– Je n'en ai aucune idée, admet-elle.

– Mike et Brian : ils ont réussi à mettre la main sur leur propre Livre ?

– Pas jusqu'à présent, non.

*Eh bien, pour quelqu'un qui est censé en savoir bien plus que moi, on ne peut pas dire qu'elle fasse des étincelles !*

– Et est-ce que tu sais pourquoi les pouvoirs de vos parents ont été confisqués, au moins ?
– Mais je n'en ai rien à foutre, de savoir pourquoi ! s'emporte-t-elle. Cette magie est à moi, tout comme ce journal que ma mère a partiellement détruit. Il s'agit de mon héritage, de mon identité : comment d'autres ont-ils pu décider à ma place ce qu'il fallait en faire ?

Je la regarde sans rien dire. Je n'en sais rien et je n'en ai rien à faire des histoires de famille de Naomi, mais mon petit doigt me dit que si je l'aide à trouver des réponses, je découvrirai des choses importantes sur la jeunesse de mon père.

– Nikkie, me demande-t-elle fiévreusement, tu dois nous aider, les jumeaux et moi. Il existe un rituel – regarde, juste là. Il nous permettrait de récupérer nos pouvoirs.
– Naomi, je…

Je soupire. Je pourrais donner à Naomi les mille raisons qui me poussent à lui dire non. Le fait que son histoire est bringuebalante, par exemple. Que je suis à peu près certaine que Declan n'est pas un loup. Que je ne l'ai jamais trop aimée et qu'elle ne m'inspire pas confiance. Que mon propre père m'a confisqué mes pouvoirs et, vu ce qu'ils lui ont ultimement coûté, certainement à raison. Je pourrais lui parler de mes visions, de ce coven aux mains pleines de sang que j'ai vu en rêve pratiquer la magie à Riverside Creek et accomplir un sacrifice humain… Mais je sais qu'alors, elle tenterait par tous les moyens de me convaincre et je ne veux pas débattre avec elle pour l'instant. Une seule chose m'intéresse ce soir : mon père a bien passé du temps ici. Il a été lié aux Browning, au point d'assister à leur mariage. Aussi, je ne dois pas me mettre Naomi à dos : grâce à elle, je pourrai peut-être approcher sa mère ou son père et découvrir ce qu'il en est.

***

OK, voici la question à un million de dollars : comment se fait-il que mon père adoptif ait traîné à Riverside Creek, ville où les ancêtres de ma mère biologique ont apparemment également résidé ? Je l'ignore, mais je compte bien le découvrir avant le coucher du soleil. Même si Naomi se plante en soupçonnant Declan d'être un loup, ce dernier connaît bien la ville. Aussi, je gare la Buick, tire sur ma minijupe en cuir et remonte d'un pas assuré la rue principale de Beaumont pour me rendre à notre rendez-vous. Une fois entrée dans l'enceinte de la foire, j'aperçois Declan de loin, au stand de tir. Il est avec deux garçons plus jeunes que moi – je dirais dans les 18 ans.

– Nikkie, voici Jared et Sam, mes…
– Laisse-moi deviner : tes cousins ? l'interromps-je.
– On ne peut rien te cacher, rit Declan. Allez, par quoi veux-tu commencer ?

Je propose la maison hantée : rien de tel pour orienter la conversation sur le surnaturel, non ? À chaque momie, chaque sorcière, je surjoue l'effroi, ça fait partie du plaisir. Nous sortons de l'attraction hilares.

– Et moi qui croyais que tu étais une dure à cuire… se moque Declan. Bon, et qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ?

– La grande roue, ça te tente ?
– Tu es certaine que tu ne vas pas avoir trop peur ? C'est haut, tu sais.
– Mais tu seras là pour me protéger, une fois de plus.
– OK. Je t'offre une pomme d'amour avant qu'on y aille ? C'est pour te remettre de tes émotions : je ne voudrais pas que tu nous fasses un malaise une fois là-haut.

Nous avançons jusqu'au stand où se vendent les sucreries. Declan est un peu nerveux, mais son sourire ne ment pas : il est heureux de ce temps passé avec moi. Il m'aime bien et se sent en confiance. Mais comment amener la discussion sur ce que m'ont révélé Clifford et Naomi ? Dois-je être frontale ou au contraire prendre des détours pour ne pas le braquer ? Je n'ai pas le temps de me décider : la voix de Tyee Darkridge me fait sursauter.

– Je croyais que tu détestais les fêtes foraines, fait-il remarquer à Declan sans un sourire ni un bonjour.

*Ni un regard dans ma direction. J'ai dû me gourer dans le choix de ma tenue du soir.*

– Exact. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai tenu à être en aussi bonne compagnie. Nikkie, tu reconnais Tyee, vous vous êtes aperçus l'autre jour chez *Sally*. Tyee est mon… Comment tu formulerais ça, Tyee ? Mon plus vieil ami ?
– M^lle^ Malone et moi avions déjà fait connaissance avant de nous croiser au *diner*, répond sèchement Darkridge. C'est l'une de mes étudiantes. D'ailleurs, je doute que vous ayez envie de m'avoir plus longtemps que ça dans votre champ de vision, mademoiselle : après tout, c'est le week-end, vous voulez très certainement en *profiter*. Bonne soirée tous les deux !

En le regardant s'éloigner, mon cœur bat à toute allure, et pas seulement parce que je le trouve sublime ou parce que c'est la première fois que je le revois depuis cet incroyable baiser. C'est juste la vague impression… ou plutôt, le vague espoir…

*… qu'il était contrarié de me trouver en compagnie d'un autre. Que c'est pour ça qu'il s'est montré aussi désagréable.*

Je me ficherais des gifles ! Il va falloir, à un moment ou à un autre, que j'arrête de me comporter en midinette. OK, cet homme m'attire : c'est déjà suffisamment contrariant. Je ne vais pas non plus me mettre à jouer les collégiennes en espérant le rendre jaloux ! En plus, je suis certaine que je suis complètement à côté de la plaque : Darkridge m'a déjà prouvé, plusieurs fois cette semaine, qu'il n'avait pas besoin de raisons pour se montrer odieux ou cyclothymique.

– Dis donc, Nik, me demande Declan, intrigué, je me fais des idées ou il y a un passif entre toi et mon pote ? Tu as fait quoi, au juste ? Tu as triché à un exam ? Saboté une de ses expériences de labo ?
– Rien de tout ça, Dee… Écoute, je dois filer. Je n'avais pas réalisé qu'il était aussi tard : je donne un cours de maths demain et je n'ai encore rien préparé. Je… Je suis désolée…

Ma manière de m'esquiver sent le bobard à plein nez, je le sais, mais quelque chose me pousse à suivre Darkridge. Declan, je peux l'interroger quand je veux, mais Tyee, lui… L'occasion est trop belle de le suivre et de découvrir ce qu'il fait quand il ne débarque pas chez moi une fois la nuit tombée.

*Et non, tout ça n'a rien à voir avec mon attirance pour lui. Croix de bois croix de fer.*

Je fonce à ma voiture, démarre et commence à tourner dans les rues de Beaumont. À un angle de rue, j'aperçois le coupé Mercedes de Darkridge : je tourne le volant et me mets à le filer.

***

Ça fait au moins une heure que je suis plantée devant la sublime villa d'architecte de Tyee Darkridge – une villa sur les hauteurs de Palm Springs, un peu en retrait de la ville, tellement impressionnante qu'elle me laisse penser que mon prof a dû sacrément bien gagner sa vie dans la Silicon Valley. Tout l'étage, que je peux voir depuis mon poste d'observation, est vitré. Malheureusement, il est aussi vide : Darkridge semble passer la soirée au rez-de-chaussée.

*J'ai eu tort de lâcher Declan pour le suivre, je n'apprendrai rien de nouveau.*

Bien fait pour moi : ça m'apprendra à perdre le nord dès que Darkridge pointe le bout de son nez.

*Oh ! Bordel de Dieu.*

Je manque de faire une crise cardiaque : alors que j'étais en train de rêvasser, Darkridge a surgi à côté de moi. Il se penche à ma fenêtre et me lance un regard noir.

– Visiblement, vous ne voulez pas seulement me filer, mademoiselle Malone : vous comptez également faire le pied de grue devant ma porte toute la nuit. Alors, nous avons deux options : soit j'appelle la police pour signaler que j'ai une harceleuse, soit vous m'expliquez ce que vous me voulez.

Aucune de ces options ne me convient réellement. Je décide donc d'opter pour la troisième voie : le mensonge et la culpabilisation.

– Monsieur Darkridge, dis-je en battant des cils telle une étudiante éperdue d'amour, je suis désolée de vous avoir suivi jusqu'ici : je devais vous parler à tout prix. Après ce qui s'est passé l'autre soir…

Il semble mordre à l'hameçon et se radoucit aussitôt.

– Vous avez raison, convient-il. Suivez-moi.

Une fois à l'intérieur, je décline la tisane qu'il me propose et m'installe sur son vaste canapé d'angle. Je commence à jouer mon rôle : l'étudiante énamourée qui espère séduire le professeur sexy

et expérimenté. Je veille à ne pas en faire trop : regards humides et interrogatifs juste ce qu'il faut, petite allusion au baiser, air ingénu.

– Je sais que je n'aurais pas dû venir, mais… Mais je n'arrête pas de penser à vous, confessé-je en baissant les yeux.

Darkridge soupire, se lève. Il avance jusqu'à un bureau de style scandinave. Il me tourne quasiment le dos mais je devine qu'il est nerveux : machinalement, il joue avec le bougeoir en acier brossé posé dessus.

– Nikkie – pardon : mademoiselle Malone –, j'ai fait une erreur : je n'aurais jamais dû vous embrasser. J'ai manqué à la fois à l'éthique et au bon sens : rien n'est possible entre nous, vous le savez bien.
– Parce que je suis votre étudiante ?

Il fait volte-face. Je remarque que son expression a changé : elle est passée de désolée à narquoise.

*Quelque chose ne colle pas. Il a une idée derrière la tête.*

– Non, ça n'a rien à voir avec le fait que vous soyez mon étudiante, me dit-il avec ce même air qui me met mal à l'aise. C'est surtout parce que vous êtes…

Il ne termine pas sa phrase et, à la place, jette de toutes ses forces le lourd bougeoir dans ma direction. Par réflexe, je m'exclame *« EL CONGELAT ! »* L'objet interrompt sa course et tombe, inerte, sur le sol. Je reste stupéfaite. Je m'attendais à beaucoup de choses de la part de Darkridge ce soir : qu'il me menace, qu'il appelle le shérif, qu'il m'embrasse encore, mais certainement pas qu'il essaye de me tuer ! Je lève un regard abasourdi vers lui et constate qu'il me toise, bras croisés, appuyé contre son bureau, une étincelle de triomphe dans les yeux.

– Je me doutais, ironise-t-il, qu'un brillant sujet comme vous ne pouvait que repousser les lois de la physique. Vous êtes donc bien une sorcière, comme je l'avais deviné.
– Et vous, qu'est-ce que vous êtes ? Un psychopathe qui aime les Cluedo grandeur nature ? « Tyee Darkridge, dans sa villa tape à l'œil, avec le chandelier ? »
– Ne dramatisez pas : je savais que vous vous en sortiriez grâce à vos pouvoirs. Et puis, je vous signale que vous ne m'avez pas laissé le choix : il fallait que je vous pousse à vous dévoiler. À Riverside Creek, la magie n'est pas admise.
– Oui, j'ai appris ça ; et je voudrais bien comprendre pourquoi !
– Vous l'ignorez, peut-être ? Vous essayez de me faire croire que votre présence ici est due au hasard ?
« Hasard », non, je ne dirais pas ça. Je suis ici pour comprendre qui était l'homme qui m'a aimée, élevée et qui est mort en me sauvant. Je suis là pour comprendre qui, *moi*, je suis. Mais ça, hors de question que je l'explique à un type qui vient d'essayer de me lancer un chandelier de designer en pleine figure !

Ça ne m'empêche pas de jouer franc jeu. Après tout, j'ai déjà été partiellement démasquée, donc autant me montrer cash : ce qui m'intéresse, chez Darkridge, en dehors de ses fossettes, c'est les rêves qu'il a fait.

Je décide donc de lui parler des miens. La façon dont ils ont commencé, au printemps dernier, me réveillant en sursaut une nuit sur deux, puis toutes les nuits, jusqu'à ce que je décide de suivre mon instinct et de me rendre dans la ville qu'ils m'indiquaient. Ce qu'ils me montraient : du sang, un coven, une force mystérieuse émanant des bois. Tyee Darkridge semble troublé.

– C'est pour ça que je vous ai suivi, l'autre soir, sur le parking, conclus-je. Je vous ai entendu évoquer des rêves, le fait qu'ils vous avaient mené jusqu'ici… !

– Nikkie, je sais qu'en cet instant, vous n'avez aucune raison de me croire, mais je peux vous assurer que mes rêves n'avaient rien à voir avec les vôtres, dit-il en secouant la tête, l'air désolé pour moi.

– Peut-être, mais puisque j'ai été honnête avec vous, vous devez me donner quelque chose en retour.

– Je peux vous donner un conseil : partez. Si un autre que moi découvre que vous avez ces pouvoirs, vous serez en danger.

– En danger pourquoi ? Qu'est-ce qui se trame ici ? Des lignées de sorciers se sont vues confisquer leurs pouvoirs, deux filles sont mortes, mon boss croit qu'elles ont été tuées par des loups-garous, et Naomi Browni…

– Vous faites fausse route, me coupe Tyee. Les loups-garous n'ont rien à voir avec ces meurtres : la meute de Riverside Creek ne tue pas les humains.

*Il y a donc bien une meute ! Même Darkridge est au courant.*

– Vous êtes naïf si vous pensez ça, professeur Darkridge, croyez-moi : la sorcière qui m'a appris à contrôler mes pouvoirs m'a tout raconté des loups. Ce sont des bêtes furieuses, incontrôlables. Ils vous ont peut-être convaincu du contraire, tout comme ils semblent avoir convaincu le shérif, mais…

– Taisez-vous, vous ne savez pas de quoi vous parlez. La meute de Riverside Creek n'est pas comme les autres, elle sait parfaitement contrôler ses transformations. Elle a toujours protégé la ville des autres non-humains. Ce sont les sorciers qui nous ont attaqués il y a un peu plus de vingt ans.

– Dans quel but ?

– C'est compliqué à expliquer. Mais ça a dégénéré. Il y a eu des morts. Depuis ce jour-là, la magie est interdite.

– Et vous savez tout ça parce que… ?

– Parce qu'à l'époque, j'étais l'Alpha de la meute.

Je recule, sous le choc.

– C'est impossible, bégayé-je. Vous vivez seul, dans cette maison ; vous avez parcouru toute la Californie, de Stanford à la Vallée ; vous n'êtes pas sédentaire ! Vous ne pouvez pas…

*… être un loup.*

Une aberration de la nature, un animal vivant reclus avec les siens, un… prédateur. Et pourtant, Darkridge ne cille pas. Il me regarde, de ses yeux d'or et de bronze, et reprend son explication.

– J'étais l'Alpha mais je suis parti, j'ai quitté la meute. C'est Declan, aujourd'hui, le chef du clan.
– Declan !? Bon sang…
– Eh oui ! ne peut s'empêcher de se moquer Darkridge avec un rictus amer. Deux loups Alpha en seulement quarante-huit heures : on peut dire que vous avez un type d'hommes.
– Si j'ai accepté de sortir avec Declan, c'était uniquement dans l'espoir qu'il m'explique ce qui se trame dans cette ville, me défends-je. Quant à vous…
– Quant à moi ?

Je me laisse tomber sur le canapé, épuisée. Je n'ai plus envie de me justifier. Juste de comprendre ce mystère qui, à chaque nouvelle info, ne fait que s'épaissir au lieu de se dissiper. Darkridge, lui, prend place sur un repose-pieds face à moi.

– … Quant à vous, je ne comprends pas : comment est-ce que vous pouviez être l'Alpha de votre meute il y a vingt ans ? demandé-je en secouant la tête. Vous aviez, quoi, 10 ans ?
– J'étais déjà un loup adulte, il y a vingt ans. Il faut que vous compreniez que le temps a un effet différent sur nous. Notre métabolisme ne fonctionne pas de la même façon. Dès que le loup s'éveille, au moment de la puberté, notre renouvellement cellulaire s'accélère, jusqu'à atteindre sa pleine vitesse une fois notre croissance achevée. Cela nous permet, par exemple, de cicatriser plus rapidement en cas de blessure. Ça joue également sur notre apparence : Rufus, par exemple, a 123 ans. Et il n'est pas rare de voir certains loups atteindre les 200 ans.
– Et vous, quel âge avez-vous ?

*Il en paraît 30 tout au plus !*

– Je suis né en 1971. Pour vous, j'imagine que c'est la préhistoire, m'apprend-il en souriant.

Si j'étais d'humeur à blaguer, je pourrais arguer que j'ai des disques plus vieux que lui – mais je ne suis pas en état de faire de l'humour. Je suis trop abasourdie. Plus Darkridge me parle, plus le fossé entre nous se creuse. Nous sommes si différents !

*Et alors, qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'est-ce que j'espérais, au juste ?*

Je ne sais pas mais une chose est certaine : je ferais bien mieux de me ressaisir et de redevenir pragmatique.

– Vous dites que vous savez vous maîtriser : qu'est-ce que ça signifie ?
– Que connaissez-vous exactement du fonctionnement des loups-garous ?
– Ce qu'il y a à savoir : ils vivent en meute, sont d'apparence humaine mais se transforment en animal à la pleine lune, et là, mieux vaut ne pas les croiser.
– C'est un peu plus compliqué que ça, me corrige Darkridge. Nous ne sommes pas loup d'un côté et humain de l'autre : nous sommes les deux, simultanément, en permanence. Simplement, à chaque pleine lune, notre instinct nous dicte qu'il est temps de chasser et l'animal prend le pas. Pareil quand

l'un des nôtres est menacé : nous nous transformons en loup car sous cette forme, nous sommes mieux à même de le défendre. Disons que la spécificité de la meute de Riverside Creek, c'est d'avoir appris à mieux écouter cette part animale afin de la dompter. Quand la lune se lève et que la bête se réveille, nous parvenons à l'apaiser. Et quand nous sommes transformés, nous gardons accès à notre humanité. C'est comme ça que nous parvenons à ne pas chasser nos semblables.

– Vous vous considérez sérieusement comme nos semblables ? lui lancé-je avec une pointe de mépris.

– *« Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? »*, commence à réciter Darkridge. *« Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? »* C'est ce qu'a écrit Shakespeare dans *Le Marchand de Venise*. Mon génome est peut-être différent du vôtre, mademoiselle, mais ma façon de raisonner, ma conception du bien et du mal, mon sentiment de faire partie de ce monde, valent tout autant que les vôtres.

Je rougis violemment, consciente qu'il a raison et que si je me suis montrée aussi odieuse, c'est uniquement parce que je ne supporte pas le trouble qu'il éveille en moi. De même que je ne supporte pas le soulagement que j'éprouve à me dire qu'il n'est finalement pas un monstre. Pourtant, ce soulagement est bien réel, tout comme ma curiosité.

– Montrez-moi, demandé-je en relevant les yeux.

– Comment ça ?

– Vous dites vous maîtriser : montrez-moi comment.

– Je… Je ne le peux pas, me répond Tyee, horrifié. Vous ne comprenez pas…

Je me raidis.

*Quelle imbécile ! Quand je pense qu'il a failli me convaincre…*

À l'inverse de ce qu'il pense, je comprends tout à fait : s'il était certain de sa prétendue « maîtrise », il n'hésiterait pas un instant !

– Si même vous, vous n'avez pas confiance en vous, comment suis-je censée vous croire ? m'exclamé-je en me levant pour partir.

– Vous ne comprenez pas, je vous l'assure ! Je… Je ne suis pas comme le reste de la meute. Mais eux sont innocents dans cette histoire de meurtre, j'en suis sûr !

– Eux le sont ? Qu'on soit bien clair : vous êtes en train de me dire que vous, non ?

– Honnêtement, je ne sais pas, Nikkie, soupire-t-il. Il faut bien admettre qu'il se passe des choses étranges depuis mon retour. Je me demande si le fait de revenir ici…

Il s'interrompt, semble chercher ses mots, se rassied.

– Quand j'étais l'Alpha, j'ai tué quelqu'un, m'avoue-t-il, une personne qui faisait partie de ce fameux coven. Elle voulait prendre le contrôle de la ville et chasser les loups. Elle comptait commettre un sacrifice humain, comme dans vos visions… J'ai dû l'arrêter coûte que coûte. Et maintenant, j'ai peur. Peur que revenir sur les lieux de mon crime fasse remonter le passé et soit en

train de me rendre fou. Une part de moi ne peut s'empêcher de se demander : est-ce moi qui ai tué ces deux filles ?

– Eh bien en ce cas, nous devons en avoir le cœur net, tranché-je. Vos doutes sont bien trop graves. Transformez-vous et on verra bien ce qui se passe !

– Non ! proteste-t-il. Je ne peux pas prendre ce risque.

– Ne dites pas de bêtises : j'ai ma magie pour me protéger et vous le savez aussi bien que moi. Mais si vraiment vous êtes coupable, nous devons le découvrir afin d'éviter d'autres morts inutiles.

– Très bien, cède-t-il, vous avez raison. Mais nous allons prendre quelques mesures de sécurité supplémentaires, si vous êtes d'accord. Venez avec moi.

Je le suis alors qu'il s'engouffre dans les escaliers qui mènent au sous-sol. Ça pourrait être le parfait début d'un film d'horreur si l'éclairage n'était pas aussi vif et si je ne me savais pas capable d'immobiliser quiconque par la seule force de ma volonté. Nous arrivons dans sa cave, où en plus des bouteilles de vin trône une vieille cage en acier poussiéreuse. Darkridge empoigne ses barreaux pour en tester la solidité : vu d'ici, ça m'a l'air correct.

– Mes parents l'avaient fait construire pour que j'apprenne à me contrôler à l'adolescence, lors de mes premières transformations. Je ne m'en étais pas servi depuis mes 13 ans…

– D'ailleurs, vous ne m'avez pas dit comment ils étaient morts, remarqué-je. Vos parents.

– Ils ont été tués, me répond distraitement Tyee en examinant à présent l'intérieur de la cage. Lors d'un voyage à New York, sous mes yeux, par un vampire. J'avais 8 ans. C'est le père de Declan qui m'a élevé. Il est mort aussi. Je l'aimais énormément.

Il claque la porte, le loquet se ferme.

– Sous ma forme animale, je ne peux pas actionner le mécanisme d'ouverture, m'explique-t-il en enlevant son tee-shirt comme si de rien n'était. Ça devrait suffire à garantir votre sécurité.

Mon souffle se bloque. Ce torse, cette musculature à la fois puissante et racée… ! Je sens mon corps réagir malgré moi. Une fois de plus, je suis surprise par la violence de mon désir. Je ne croyais pas qu'une telle force pouvait exister.

*Mais c'est du désir, rien de plus. Je peux le combattre. Contrairement à Darkridge, je ne suis pas un animal.*

Bien entendu, comme pour me prouver que j'ai tort, ce dernier continue de se déshabiller. Quand il empoigne sa ceinture, la défait, le geste est tellement sexy que ça me fait un coup au ventre – de la même façon qu'on parle de coup au cœur.

– Une dernière chose : méfiez-vous de ma morsure, c'est ce qu'il y a de plus dangereux.

– Pourquoi ?

– Elle libère un venin, mortel dans la plupart des cas.

– Et dans le meilleur des cas ?

– *C'est* le meilleur des cas. Dans l'autre cas, celui où on survit, on devient loup à son tour. Ce

n'est heureusement pas arrivé depuis longtemps : avec les développements de la médecine moderne, les défenses immunitaires des humains se sont affaiblies. Je crois qu'aucun homme n'a survécu à une morsure depuis un siècle.

– Est-ce vraiment mieux ? demandé-je en frissonnant. Vous disiez que…

– Être un loup-garou est une malédiction, me coupe-t-il sèchement. Notre meute a su contourner cette malédiction au prix d'efforts inouïs. Mais n'oubliez jamais qu'initialement être un loup signifie chasser et dévorer ses semblables à chaque pleine lune. Vous êtes quel genre de sorcière ? ajoute-t-il soudain en se tournant.

Je me mords la lèvre à la vue de son dos musclé, orné d'un imposant tatouage représentant une balance et une épée. Pour ne rien arranger, Darkridge baisse son pantalon, puis son boxer, dévoilant deux fesses rondes, musclées, follement sexy. Il en arriverait presque à me faire oublier ce qu'il vient de me dire sur ce quasi-cannibalisme – être en partie humain et se nourrir à la pleine lune d'autres humains… Pour garder l'esprit clair, je me retourne.

– C'est-à-dire ? demandé-je.

– Vous êtes une gentille sorcière qui fait apparaître des martinis, façon Samantha Stevens dans *Ma sorcière bien-aimée*, ou vous êtes une vraie dure à cuire qui peut engloutir le monde, façon Willow dans *Buffy* ?

– Ni l'une ni l'autre, réponds-je le souffle court en suppliant le ciel qu'il ne remarque pas à quel point je suis troublée. Disons que j'ai mon propre style.

– OK. Promettez-moi une chose : si nécessaire, vous n'hésiterez pas à utiliser votre « style » pour me neutraliser.

– OK, acquiescé-je en me retournant.

Darkridge aussi se tourne lentement, les yeux fermés, l'air concentré. J'essaye de trouver en moi la force de garder les yeux rivés à son visage impassible, superbe comme celui d'une statue, mais je n'y parviens pas. Je ne peux m'empêcher de descendre lentement sur ses épaules larges, sur son torse en béton que j'ai percuté la première fois que nous nous sommes croisés. Je pique un fard à la vue de ses pectoraux puissants. Je ressens une envie dingue de les caresser, de sentir sous mes doigts la chaleur de sa peau. Je continue de baisser les yeux, irrésistiblement attirée par son ventre parfait, plat, où saillent ses abdominaux d'athlète. Je suis avec gourmandise le tracé de la fine colonne de poils dorés qui mènent jusqu'à son…

*Bordel de merde !*

Je m'arrête, soudain effrayée : Darkridge vient de pousser un gémissement terrible. Mes yeux cherchent les siens, malheureusement fermés, pour tenter de deviner ce qu'il ressent. Je constate que ses sourcils sont froncés, que ses narines palpitent comme sous le coup d'un effort intense. Sa respiration s'accélère. Sa poitrine musclée, ses pectoraux dessinés se soulèvent de plus en plus rapidement. Je sens qu'un changement s'opère en lui : il dégage une aura de plus en plus magnétique, de plus en plus animale. Tout son être semble irradier une puissance subjuguante, bouleversante.

*Ça y est, c'est en train d'arriver !*

C’est très impressionnant, cette musculature qui s’anime, se gonfle, se contracte. Tyee gémit de nouveau, puis pousse un cri rauque. Est-ce parce qu’il a mal ? J’ai envie de lui dire d’arrêter, que ce n’est pas nécessaire pour lui de se transformer, qu’il n’a pas à subir ça, qu’on trouvera un autre moyen de découvrir la vérité.

– Vous allez… Vous allez bien ? lui demandé-je la voix tremblante.
– Oui, me répond-il la voix altérée par la douleur. Ce n’est rien, je vous assure.
– Ça n’a pas l’air d’être rien, pourtant, protesté-je.
– C’est parce que vous êtes là. Ça… Ça me… Argh !

Cette fois, la douleur lui fait mettre un genou à terre. Son hurlement me terrifie. Par réflexe, je cours vers la cage.

– Éloignez-vous, Nikkie, m’ordonne-t-il d’une voix de stentor.
– Non, Tyee. C’est bon, arrêtez maintenant.
– Nikkie, gronde-t-il, reculez immédiatement.
– Non, je vous ai dit, il faut vous faire sortir d’i…

Alors que je m’avance vers la cage, Darkridge relève la tête vers moi. Ses yeux sont devenus complètement jaunes.

*Non !*

Je comprends qu’il est trop tard : le point de non-retour a été franchi. Un spasme saisit Darkridge, comme un long courant nerveux qui le parcourt. Une seconde après, ce n’est plus lui qui me regarde depuis la cage : c’est un loup. Un loup *trois fois plus grand que la normale.*

Alors que j’ai un mouvement de recul, l’animal se jette sur les barreaux. La bête immense, au pelage blanc, se cabre, rue, déchaîne sa fureur. Elle se cogne contre l’acier, cherchant désespérément à se libérer. Est-ce parce qu’elle ne supporte pas d’être enfermée ? Ou parce qu’elle désire m’attaquer ?

– Non, murmuré-je pour moi-même en secouant la tête. Ce n’est pas possible, il ne peut pas être coupable.

En entendant le son de ma voix, l’animal glapit, recule. Je suis surprise de le voir battre en retraite. Son comportement n’est pas celui des bêtes sauvages qu’Alice m’a décrit – pas seulement. Non seulement il ne semble plus agressif, mais il dégage quelque chose de protecteur et de doux. Malgré ma frayeur d’il y a quelques instants, une part de moi ne peut s’empêcher de se sentir en confiance avec lui. Ses yeux plongent dans les miens. Ils ont beau briller d’un éclat différent de celui de d’habitude, je reconnais en eux ceux de Darkridge.

Jamais je n’avais vu une autre créature surnaturelle avant, mais le loup qui me fait face est sublime. Je reste un instant subjuguée à la vue de ce mélange de puissance, d’animalité et d’humanité. Je comprends pour la première fois qu’en basculant dans l’occulte, mon monde ne m’a pas seulement

dévoilé ses horreurs, il m'a aussi réservé des surprises d'une beauté indescriptible. Darkridge est un loup… Mais c'est aussi toujours lui.

– Je sais que tu es là, lui dis-je. Bien que l'animal ait surgi, tu n'as pas disparu.

Le loup blanc avance vers le devant de la cage, passe son museau entre les barreaux. C'est une invitation à approcher. Fascinée, je tends ma main pour le toucher, le caresser. Il gémit. Je ressens le besoin de pousser l'expérience plus loin. Lentement, afin de ne pas l'effrayer, je pose une main sur la porte de la cage. Le loup glapit de plus belle et recule jusqu'au fond.

– N'aie pas peur, dis-je en actionnant le loquet. Je sais que tu ne me feras pas de mal.

Je mets un pied dans la cage. La posture du loup est nerveuse. Il semble prêt à bondir.

*Mais je sens qu'il ne le fera pas.*

Je fais un pas de plus, puis encore un autre… Au moment où j'arrive face à lui, il gémit. Je lève la main et commence à caresser son encolure. Son pelage est vraiment magnifique : d'un blanc aux reflets argentés, doux et léger comme un duvet. La puissance de ce corps, que mes doigts devinent, a quelque chose d'enivrant. Je sens sous ma peau le vrombissement de sa respiration, la chaleur de son sang, l'électricité de ses nerfs. Je ne pense plus : je suis subjuguée. Je ferme les yeux, j'ai envie d'enfouir mon visage dans sa fourrure délicieusement parfumée… Mais, en un instant, le loup a disparu : je me trouve en train de caresser un Darkridge en tenue d'Adam, qui me repousse et se dégage avant de foncer vers ses fringues.

– Mais vous êtes complètement inconsciente ! Je vous ai demandé de m'enfermer pour que vous soyez en sécurité !
– Et vous avez prouvé que cette précaution était inutile, rétorqué-je sur la défensive en virant pivoine. Je ne vois pas où est le problème !

*Ne regarde pas ses fesses à croquer, ne regarde pas ses fesses à croquer…*

*Merde : trop tard.*

– Le problème, c'est que vous êtes une gamine irresponsable !

Il enfile son jean et sort de la cage, fou de rage. Moi aussi, je sens monter la colère. De quel droit me parle-t-il comme ça ? Après tout, je viens de prendre un risque énorme pour l'aider à se disculper !

– Vous pourriez au moins me remercier ! Grâce à moi, vous êtes désormais certain que vous êtes capable de vous contrôler.
– C'est donc ça, que vous espériez ? Des remerciements ? me demande-t-il en remontant les escaliers quatre à quatre. Parce que franchement, je ne comprends pas : qu'est-ce que vous attendez de moi, à la fin ?

Il se tourne vers moi et son regard me transperce. Ce que j'attends de lui ? Bonne question…

– Je n'attends rien sinon des informations sur les liens entre Riverside Creek et la sorcellerie, affirmé-je en le suivant jusqu'au salon. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé ici.

– Pourquoi ?

– Ça, je ne peux pas vous le dire, je regrette.

– Oui, moi aussi, je regrette, dit-il en secouant la tête, inflexible. Je suis désolé, Nikkie, mais quoi que vous cherchiez, il va falloir le trouver sans moi. Ce soir, c'était bien trop dangereux : je ne peux pas prendre de nouveau ce risque.

– Mais de quel risque parlez-vous ? m'exclamé-je en le tirant par l'épaule pour qu'il fasse volte-face. Puisque vous avez prouvé que vous pouviez vous maîtriser ?

– Et vous, vous avez prouvé que vous en êtes incapable ! crie-t-il. Vous vous comportez comme une enfant capricieuse !

– … C'est bon, vous avez fini de passer vos nerfs sur moi ?

– Non, je n'ai pas fini ! Vous ne comprenez donc pas ?

– Il faut bien avouer que vous n'êtes pas un as des explications, ironisé-je. Vous vous dites inoffensif mais craignez de me faire du mal, vous parlez de me protéger mais refusez de me dire d'où vient le danger dans cette ville : c'est assez contradictoire !

– Je n'ai pas le choix, Nikkie : je dois me tenir à distance de vous ! Vous êtes aussi dangereuse pour moi que je le suis pour vous !

– Moi ? Dangereuse ? Pourquoi ça ?

Mon cœur bat la chamade. Une partie de moi espère comprendre où il veut en venir… Et l'autre se moque de moi. « Pauvre idiote, me répète-t-elle, ce doit être ta punition pour avoir causé la mort de ton père. Craquer sur un animal et espérer qu'il s'intéresse à toi... Tu es pitoyable. Tu me dégoûtes. »

– Nikkie, vous ne comprenez donc pas ? lâche-t-il dans un souffle rauque.

*Si. Non. Peut-être.*

– Je ne sais pas comment refréner la violence de ce que je ressens quand je suis près de vous, m'avoue-t-il en posant son front contre le mien.

Ça ressemble à une reddition, un abandon. Que faire quand le plus beau mec du monde vous dit un truc comme ça ? Rester dans votre palais de glace ? Protester que vous ne pouvez pas parce que vous êtes une sorcière en cavale et lui un loup solitaire ? Non, bien sûr. Même avec cette vie de dingue, il m'arrive de réagir de façon normale. Par exemple, en cet instant, où je fais taire la voix dans mon crâne et où j'attrape le visage de Tyee pour presser mes lèvres contre les siennes. Je sais que c'est stupide, déraisonnable, l'inverse de ce que je devrais faire… mais c'est aussi inéluctable. La tension entre nous est trop forte, il faut l'apaiser.

*Juste une fois, juste cette nuit.*

Sauf que très vite, Darkridge se dégage.

– Non, Nikkie, non… ! On ne devrait pas.
– Je sais, je sais, l'apaisé-je en effleurant ses lèvres des miennes.
– Non, vous ne savez pas ! L'autre soir, quand je vous ai embrassée… J'ai senti quelque chose. Un crépitement électrique, dans le bout de mes doigts. C'est ce qu'on ressent quand un orage approche. C'est de ça que j'ai peur : je sens l'orage approcher et je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qui se passera quand le ciel se déchaînera.

*Ça, il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.*

– Un orage, ce n'est que le moyen que trouve une atmosphère instable pour se rééquilibrer, raisonné-je en faisant un pas vers lui.
– Certes, sourit-il tristement. Mais je me méfie des orages. À cause de la foudre.
– Vous avez déjà été frappé par la foudre ?
– Une fois, oui. Et je l'ai amèrement regretté.
– En ce cas, nous n'avons rien à craindre, le rassuré-je en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser de nouveau. La foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit.

Cette fois, Darkridge se laisse faire. Mes lèvres contre ses lèvres, puis ma langue contre ses dents, forçant ce barrage pour l'inviter à une danse sensuelle… Je sens qu'il hésite à refermer ses bras sur moi. Finalement, il cède, bien qu'une partie de lui résiste toujours. Cette retenue, étrangement, le rend encore plus désirable, plus excitant. D'autant que son torse collé au mien et l'idée de sa nudité sous son jean sont complètement affolants. Sa peau est brûlante, bien plus que celle des hommes que j'ai connus. Elle est douce, glisse facilement sous mes doigts. Mes paumes se repaissent de ses volumes : épaules larges, trapèzes puissants, deltoïdes tendus. Elles reviennent sur son torse, s'attardent sur les pectoraux gonflés, descendent vers des abdos qui n'ont jamais aussi bien porté leur nom de « tablettes de chocolat ». J'ignore si Dieu existe, mais si c'est le cas, Tyee Darkridge a été fait à son image.

– Tu es certaine que c'est ce que tu veux ? me susurre-t-il à l'oreille. Parce qu'il est encore temps de nous arrêter. Mais si on continue, je ne réponds plus de rien. Depuis que je t'ai vue, j'essaye de me retenir. Je n'en peux plus…

En guise de réponse, j'enfonce ma langue dans sa bouche et l'attire à moi. Dans l'élan, il me plaque contre un mur. Fiévreusement, mon bassin se colle au sien. Sa peur semble s'être envolée, tout comme la mienne. Le torrent de désir a été plus fort et il nous emporte avec lui. D'un mouvement de son genou, Tyee écarte mes cuisses, m'arrachant un gémissement de désir. Une nouvelle fois ce soir, le point de non-retour est franchi, cette fois pour nous deux.

Ce geste décidé me rend complètement folle. Je bascule la tête en arrière, offrant mon cou à ses baisers, et le supplie.

– Déshabille-moi... Baise-moi…

Je dois avoir perdu la raison ! Jamais avant je n'ai dit une chose aussi crue, aussi directive.

*Et à un type que je connais à peine, en plus !*

Je respire, soulagée : loin de s'offusquer de mes paroles, Tyee semble au contraire les apprécier. En refrénant un grognement, il tire sur le tissu de mon débardeur, en baisse l'encolure jusqu'à ce que la dentelle de mon soutien-gorge pigeonnant apparaisse. Ma poitrine se soulève à un rythme haletant alors qu'il lèche ma clavicule, mordille mon cou. Ma main vient se placer entre ses jambes, sur la couture de son jean sous laquelle je sens un membre bandé, gonflé, prêt à exploser de désir. Je perds la tête, d'autant qu'à ce moment-là, il empoigne mes seins et les malaxe lentement. Avec ses deux pouces, il dégage mes tétons et les pince. Je pousse un gémissement, un encouragement obscène. Tyee me fait pivoter et me plaque dos à lui. Ses mains remontent doucement l'intérieur de mes cuisses, passent sous ma jupe, atteignent la limite de ma petite culotte.

– C'est ça que tu veux ? me murmure-t-il à l'oreille. Tu en es certaine ?
– Oui. Oh oui, glapis-je pendant que sa langue passe de mon lobe à ma nuque. Oh, s'il te plaît… Rien qu'une fois… Une nuit…
– Juste du sexe ? demande-t-il en me plaquant face contre le mur et en retroussant ma jupe.
– Juste du sexe, acquiescé-je. Histoire de… libérer… toute cette… tension…
– Je ne sais pas si on devrait, confesse-t-il en passant une main sous l'élastique de ma culotte pendant que l'autre empoigne l'un de mes seins et me ramène à lui. J'ai l'impression que si on le fait, on ne va plus pouvoir s'en passer.

J'ignore volontairement le romantisme de sa remarque et me concentre sur son redoutable effet aphrodisiaque. Cette promesse d'un sexe addictif, toute la nuit… C'est beaucoup trop excitant, dangereux, pour ne pas s'y risquer. Je fais volte-face et prends sa bouche alors que sa main se pose à plat sur mon sexe, que son index ouvre pour la première fois ma fente. Je pousse un gémissement humide, comme un appel. La pulpe de son doigt contre mon intimité trempée se lance dans des mouvements circulaires lents, délicats, délicieux. Je m'agrippe à lui de toutes mes forces en haletant.

*C'est pas vrai ? Ça peut être aussi bon que ça ?*

Je lâche un râle rauque. Tyee cesse de me manipuler, le temps de faire passer mon débardeur par-dessus ma tête. Ce dernier vole de l'autre côté de la pièce, bientôt rejoint par mon soutien-gorge. Puis il reprend sa caresse. Sa langue descend jusqu'à la pointe de mon téton, dur comme jamais, pendant qu'un index délicieux s'immisce en moi. Je suis crucifiée par le plaisir, dos collé au mur, mains relevées au-dessus de ma tête en signe d'abandon, de soumission, je ne sais pas trop. Je voudrais avoir la force de bouger, de lui rendre le plaisir qu'il me donne, mais je manque de volonté : il me l'a confisquée. Je suis seulement capable de pousser des soupirs, de trembler, de gémir. Je ferme les yeux. Je sens que je commence à venir. C'est tellement rapide et pourtant… tellement fort !

– Jouis, dit-il en passant sa langue dans ma nuque avant de se coller complètement contre moi. Jouis pour moi.

Tout son corps imposant me domine et me coince contre ce mur des délices. Son majeur et son index vont et viennent en moi pendant que son pouce stimule mon clitoris. Mes mains se referment sur ses biceps, mes doigts s'enfoncent dans sa peau… J'ouvre la bouche… Un gémissement étouffé sort alors que la vague s'apprête à me submerger, à secouer tout mon corps.

– Oui, c'est bien, Nikkie, m'encourage-t-il avant d'attraper ma bouche. Comme ça…

La vague me frappe, avec la violence d'un tsunami. Le cri de bonheur qui l'accompagne est étouffé par les lèvres de Tyee. Mon ventre, mes cuisses, mes reins sont saisis de spasmes. Je perds le nord, la tête, le contrôle, et bascule dans le cosmos… Je sens mon intimité s'ouvrir, quelque chose en moi se dilater, prendre une dimension immense… Oh ! Je n'arrive pas à m'arrêter de gémir, de crier ; mon dos se cambre, mes hanches remontent, je suis, je suis…

*Je suis foutue.*

Juste pour une nuit ? Impossible à envisager au moment où j'enfouis mon visage dans le cou de Tyee pour qu'il ne voie pas à quel point je suis bouleversée par ce que je viens de connaître. Il avait deviné juste : en seulement un orgasme, il a su me rendre addict. Et j'ai peur qu'il le voie dans mes yeux, qu'il le devine. J'ai l'impression qu'avec le plaisir qu'il m'a donné, il a fait de moi un livre ouvert. Au point qu'il semble même avoir compris ma stratégie d'évitement.

– Hey, pas de ça, m'intime-t-il avec douceur en prenant mon menton entre son pouce et son index. Je viens de te faire jouir, et c'était magnifique : s'il te plaît, regarde-moi dans les yeux.

Il m'embrasse pendant que je ferme mes paupières pour ne pas lui donner la seule chose qu'il n'ait pas encore obtenue de moi : mon regard émerveillé. Puis, du bout des doigts, je le pousse légèrement, lui ordonnant de reculer vers le canapé où il se laisse tomber. Je dézippe ma jupe et la laisse tomber au sol, enlève ma culotte baissée sur mes cuisses, et m'agenouille entre ses jambes en lui écartant les genoux. Je fais sauter un à un les boutons de son jean en lui demandant : « Tu as une capote ? » avec toute l'assurance du monde, en espérant passer pour la fille que je ne suis pas.

La vérité, c'est que je suis morte de trouille. Trouille qu'il devine qu'il n'y a eu que trois mecs insignifiants avant lui, trouille qu'il comprenne que je n'ai couché avec personne depuis dix-huit mois, trouille qu'il devine que l'orgasme qu'il vient de me donner, je ne l'avais pas espéré dans mes rêves les plus fous.

– On n'a pas besoin de capote, dit-il en s'emparant de mon poignet.
– Ah bon ? demandé-je en relevant vers lui de grands yeux.
– Non. Nous n'avons pas le même métabolisme. Le mien empêche toute maladie de se développer. Tu ne peux rien me refiler, je ne peux rien te refiler. Et pour ce qui est d'une éventuelle grossesse, pas de risque non plus : nous n'avons pas le même génome. Mais de toute façon, dit-il en me tirant à lui pour que je me relève, pourquoi veux-tu faire ça maintenant ?
– Pour te… pour te rendre la pareille.
– Nikkie, tu viens à peine de jouir : tu ne veux pas attendre quelques minutes, le temps d'avoir

*vraiment* envie de reprendre les hostilités ?

Je rougis légèrement. J'avais raison : ça y est, il lit en moi comme dans un livre ouvert.

– Si, je suppose, réponds-je en m'installant à califourchon sur lui, les genoux de part et d'autre de ses cuisses.

À sa manière de me sourire et de faire réapparaître ses miraculeuses fossettes, à sa manière d'entourer ma taille de ses mains puissantes jusqu'à me faire me sentir minuscule, je sens le feu se réveiller au creux de moi. En me mordillant la lèvre, j'attire une de ses mains à mon sein.

– Tu es vraiment belle. Tu le sais, ça ?

Je détourne la tête, frémis, mais ne réponds rien. Il m'attrape de nouveau par le menton et me force à le regarder.

– Tu ne le sais pas ?
– Je… Peut-être… Tu trouves vraiment ? lui demandé-je étonnée.

Il secoue la tête, l'air désolé, presque mélancolique.

– Nikkie… Qu'est-ce qui a bien pu te blesser au point que tu ne saches ni qui tu es, ni ce que tu vaux ?

Je le fais taire d'un baiser. Ces mots-là sont… trop. Trop beaux, trop généreux, trop intimes, trop vrais. Ils n'ont pas leur place dans un coup d'un soir.

*Ils n'ont pas leur place dans ma vie.*

Alors que ma langue danse avec celle de Tyee, que mes dents mordent sa lèvre inférieure pulpeuse à souhait, que mes lèvres frôlent enfin cette pâle cicatrice dont je rêve depuis cinq jours, je sens la mécanique implacable de mon désir se réactiver. Par réflexe, mon bassin ondule, soulignant le vide en moi. Mon sexe réclame d'être comblé. Si vite ? Oui, si vite. À tâtons, mes mains vont chercher sa verge, qui jaillit gonflée de son jean. Je retiens mon souffle, impressionnée : sa dimension entre mes doigts est vertigineuse. Sa chaleur, sa douceur recèlent une promesse d'extase. Je laisse coulisser ma paume sur son pénis le temps de quelques allers-retours qui l'électrisent, puis bascule mes hanches vers lui. Sans effort, mon amant s'immisce en moi et s'enfonce avec une extrême lenteur, gagnant centimètre par centimètre la conquête de ma féminité.

– Tu es encore très mouillée, constate-t-il.

Pour toute réponse, je bouge sur lui, sans précipitation, le temps de m'habituer à ses proportions. Il lâche un gémissement qui sort étouffé entre ses lèvres serrées. Ses mains viennent entourer mes hanches. Je me redresse lentement, resserre mes genoux autour de ses cuisses, m'agrippe à ses épais cheveux… puis descends en me cambrant. Je commence à aller et venir sur lui, au rythme qui me

convient. Au moindre de mes mouvements, Tyee pousse un râle de plaisir. Ça me donne une délicieuse sensation de pouvoir. Voir l'effet que je lui fais me fait me sentir presque une déesse.

Enhardie, je deviens plus sauvage. Tyee réagit à ce changement de rythme en grognant, fou de plaisir. Ça me rend complètement dingue… J'en viens à rêver qu'il se montre dur avec moi, presque brutal.

Comme s'il lisait dans mes pensées, il se relève, me soulevant comme si je ne pesais rien. Emboîtés, nous parcourons les quelques mètres qui séparent mes fesses du fameux bureau scandinave. Après m'avoir posée sur le rebord de la table, il passe ses bras sous mes genoux pour relever mes hanches et les incliner vers lui. Une nouvelle fois, je commence à perdre la tête alors que son sexe puissant entre, sort, avec autorité, dans mon intimité de femme. Je gémis et soupire, complètement offerte, pendant qu'il use de mon corps à sa guise pour prendre du plaisir et m'en donner. C'est tellement bon… !

– J'ai voulu ça dès le soir où je suis monté chez toi, m'avoue-t-il en gémissant de plaisir.
– Tu parles du soir où tu m'as embrassée ?
– Du soir où *tu* m'as embrassé, sourit-il.
– Tu refais l'histoire… le provoqué-je. Et qu'est-ce que tu avais exactement comme idée derrière la tête ?
– De te prendre par terre, sur le carrelage de ta cuisine, en te faisant gémir mon nom comme une dingue.

Je me mords la lèvre, parcourue par une violente décharge de plaisir. Jamais les mots d'un homme n'avaient eu un tel pouvoir sur moi – mais il faut dire que jamais je n'en avais entendu de si érotiques. Je sens mon sexe se contracter violemment autour de sa verge. Ça lui arrache un gémissement de plaisir et de surprise. Il amplifie ses mouvements et remonte en moi, si profondément que j'ignorais même que c'était possible. Machinalement, j'empoigne sa nuque alors qu'il continue à me pénétrer, m'arrachant des râles de plaisir. Tyee est l'amant dont je rêve en cet instant : autoritaire, brusque, impétueux. Je glapis : il me fait taire en enfonçant ses doigts dans ma bouche, que je lèche avidement tout en décollant pour le septième ciel…

Ce que je ressens est inouï. Un séisme d'une magnitude de 11 sur l'échelle de Richter. Une explosion atomique. Un souffle puissant… mais aussi destructeur. Car mon corps va très certainement survivre à cette décharge de plaisir. Mais qu'en est-il de mon cœur ? Et du sien ? Dans le genre *freaks*, lui et moi, on se pose là. Dans le genre écorchés vifs aussi. Et pourtant c'est les yeux dans les yeux que nous jouissons, à l'unisson, oubliant un instant la dure réalité : cette fantastique partie de jambes en l'air n'était qu'un aperçu du paradis et ne se reproduira jamais plus. En tremblant, nos corps se remettent peu à peu de leurs émotions.

– C'était beau, ne peut-il s'empêcher de dire alors qu'il est encore au creux de moi.
– Ne dis pas ça, protesté-je.
– Pourquoi ? Tu n'as pas trouvé ça beau, toi ?

*Si, justement.*

– C'était du cul, Darkridge. Rien que du cul, dis-je en me dégageant et en avançant vers le canapé pour récupérer ma culotte.
– C'était du *super* cul, en ce cas, dit-il en m'attrapant par le bras et en me tirant vers lui d'un geste souple.
– Exactement.
– …

Il me regarde interloqué alors que je me rhabille.

– Nikkie, qu'est-ce que tu fabriques ?
– Qu'est-ce que tu crois ? On a eu ce qu'on voulait, et en plus, contrairement à ce que tu craignais, il n'y a pas eu de cataclysme. C'était génial, mais là, je rentre chez moi dormir et oublier tout ça.
– Tu plaisantes, j'espère ?
– Non, pourquoi ? Tu croyais que j'allais passer la nuit avec toi, te prendre dans mes bras, te susurrer des mots d'amour ?

Je tente de maîtriser le tremblement dans ma voix pour qu'il ne devine pas que, derrière mon apparente froideur, j'ai envie d'éclater en sanglots. Je ne peux quand même pas lui dire que je dois filer parce que si je reste plus longtemps, jamais je n'aurai la force de partir ! Et puis j'ai envie de le blesser. Je lui en veux d'avoir fait fondre ma carapace. De m'avoir sortie un instant de la solitude dans laquelle le passé me condamne à vivre. En évitant son regard, je renfile ma culotte, zippe ma jupe.

– Je ne vais pas te laisser t'en aller, proteste-t-il en me barrant le passage alors que je me dirige vers mon soutien-gorge.
– Ah oui ? Et pourquoi ?
– Parce que, dit-il en m'attirant contre lui, pour commencer, tu m'as donné une nuit. Alors tu ne vas pas t'enfuir en plein milieu, ce serait trop facile.

*Non, tu te trompes, Tyee. Rien ne sera plus jamais facile maintenant que j'ai goûté ta peau.*

Mais collée contre son torse, avec le sentiment d'être minuscule et protégée, je ne peux plus résister : je le veux, encore, au point que je n'ai plus de volonté.

*Et ça, c'est un putain de cataclysme.*

– Qu'est-ce que tu veux de moi ? murmuré-je.
– Que tu restes.
– C'est tout ?
– Non, réplique-t-il en glissant de nouveau sa main sous ma jupe pour effleurer ma fente humide. C'est loin d'être tout.

*Seigneur… Comment dire non à ça ?*

# 7. L’aube grise

**Tyee**

Assis sur un fauteuil, je l’observe dormir. La pénombre dépose sur son corps comme un voile. Je suis jaloux de cette obscurité, qui peut l’étreindre sans la réveiller. Elle est tellement belle ! C’est aigu, douloureux, de la contempler ainsi, surtout maintenant que je sais ce que sa peau fait à la mienne, ce que ses caresses révèlent de moi et ce, malgré le fait qu’elle me mente.

*Cette fois, j’en ai la preuve.*

La trahison est d’autant plus amère que ce qui s’est passé cette nuit ne m’était jamais arrivé avant. J’ai l’habitude, depuis la mort de Cara, de toujours garder le contrôle. J’ai peur que l’animal jaillisse, blesse quelqu’un. Pourtant, en faisant l’amour à Nikkie, j’ai connu l’oubli. J’ai perdu la notion du temps et de l’espace. Je me suis noyé en elle, comme s’il s’agissait d’une eau pure. Je suis devenu liquide. Je n’avais plus de corps, il avait disparu pour se fondre en elle. J’étais si près d’elle que je ne pouvais plus la voir, juste la sentir.

*Au point de ne pas remarquer, avant qu’elle s’endorme, sa tache de naissance au creux des reins.*

Cette marque, un croissant de lune surmonté d’une étoile : je l’ai déjà vue avant. Et je sais ce qu’elle signifie – ou plutôt, je le devine. Je sens la rage battre mes tempes. Je voudrais réveiller Nikkie, lui parler de cette marque, la forcer à me dire ce qu’elle cherche réellement à Riverside Creek. En même temps, j’ai peur de savoir. Je ne peux m’empêcher de repenser à Cara, en cet instant. Cara avec qui je n’ai jamais fait l’amour, avec qui je n’en avais pas le droit. Cara qui m’aimait mais en secret. Cara qui appartenait à un autre. Et maintenant, il y a Nikkie. Une sorcière. Je sais de quoi sont capables les sorcières.

Sans faire de bruit, je me relève, attrape mon jean, sors de la chambre. Je referme la porte et m’habille puis traverse le couloir jusqu’au placard. J’ouvre sa porte coulissante, attrape la boîte à chaussures sur le dernier rayonnage, vais m’enfermer dans mon bureau. Je commence à examiner les photos. Declan et moi, entourant Cara pour son dixième anniversaire. Declan et moi, à 14 ans, en train de nous baigner dans la rivière. Cara, à 13 ans, à sa compétition de gymnastique. Declan et moi, lors de notre seizième année, en train de recevoir le tatouage de la meute. Declan et Cara, en partance pour le bal de promo de cette dernière. Cara et moi, le soir de ses 21 ans, dans un bar au Mexique.

Je finis par trouver la photo que je cherchais. Je la tourne pour regarder la date : 12 juillet 1992. Cara se tient devant la devanture d’un tatoueur, à Newport. Je sais que je suis celui qui tient l’appareil. Elle me présente son dos mais tourne le cou de manière à ce que l’objectif puisse saisir

son sourire fier. Elle lève partiellement son tee-shirt afin de faire admirer un tatouage flambant neuf : un croissant de lune, surmonté d'une étoile, dans le bas des reins.

*Qu'est-ce que ça signifie ?*

Nikkie m'a-t-elle une fois de plus mené en bateau hier en m'affirmant qu'elle ne savait rien de ce qui s'était passé ici il y a vingt-deux ans ?

Alors que les oiseaux commencent à faire retentir leur chant, je griffonne à la va-vite un mot.

*« Désolé de ne pas pouvoir être là à ton réveil mais j'ai dû filer, j'avais un rendez-vous. Il y a des œufs dans le frigo et du café dans le troisième tiroir à gauche. Claque la porte en partant. T »*

Un peu goujat mais je suis certain que celle qui, en plus de me mentir, a passé toute la nuit à me répéter que ce qui était en train de se passer entre nous ne devait jamais se reproduire ne s'en offusquera pas.

Je monte dans ma voiture et roule jusqu'à l'université mais pas pour des raisons professionnelles. La vérité, c'est que j'ai besoin de la solitude de mon bureau pour pouvoir passer ce coup de fil.

*Après toutes ces années ! Ça va lui faire un choc de m'entendre.*

Auprès des services de renseignements, j'obtiens ce que j'espérais : les numéros des quatre-vingt-sept Tom O'Neil répertoriés à travers tout le pays.

– Vous les voulez tous ? me demande l'opératrice interloquée.
– Oui, tous, s'il vous plaît.

Il est 6 h 30. Pas très poli de téléphoner maintenant mais si je veux être certain de joindre Tom, c'est sans doute le meilleur moment.

Hélas, après 1 h 45 de patients efforts, je dois me rendre à l'évidence : le Tom O'Neil que je cherche est sur liste rouge.

*J'aurais pu m'en douter : il s'est fait discret, comme nous tous.*

Je téléphone tout de même à John, histoire de savoir s'il sait comment le contacter.

– Allô shérif, plaisanté-je alors que ce dernier décroche.
– Ty, bon sang, je suis content de t'entendre… J'imagine que tu m'appelles à propos du garçon ?
– Le garçon ? Quel garçon ?
– Le garçon qui a été tué cette nuit, un campeur de Anaheim… Quel était son nom déjà ? Ah oui : Charly Delcourt. Le même « puma », vu l'état du corps. Il faut vraiment qu'on agisse, les gens commencent à se poser des questions…

*Bordel. Encore un. Qu'est-ce qui se passe ?*

Et surtout, que fout Declan ? C'est son rôle de protéger la ville !

Un peu honteux, je repousse le sentiment de rivalité qui me submerge pour ne me concentrer que sur le positif : toute la nuit, j'étais avec Nikkie. Je suis désormais certain que je n'ai rien à voir avec cette vague de meurtres. Mais je sais également que Nikkie Malone a un rapport avec Cara. Sa tache de naissance le prouve.

– Pour être honnête, mon appel est lié : je te téléphone car j'ai besoin de parler à Tom O'Neil. Je pense qu'il peut nous aider. Je commence à me demander si tout ce qui se passe ici ne serait pas lié à un sorcier ou une sorcière…

– Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Il est encore trop tôt pour en parler, John : je dois d'abord demander l'avis d'un spécialiste, et Tom est le seul sorcier en qui j'ai encore confiance. Tu sais comment est-ce que je peux le joindre ?

– Non, mais je peux te trouver ça. Tom O'Neil, bon sang… ! Si je pensais entendre de nouveau ce nom !

Vingt minutes plus tard, John me rappelle.

– Accroche-toi bien, Tyee : Tom est mort il y a environ dix-huit mois. Il a été retrouvé chez lui, entouré de trois corps calcinés avec qui la police n'a pas pu établir de liens.

– Merde, John, réponds-je, effaré. Tu crois que ça a à voir avec… avec nous ?

– Peut-être bien : le FBI recherche la fille adoptive des O'Neil comme suspecte et témoin clé de cette affaire. Leur fille *adoptive*, Tyee : cette même enfant que…

– Je sais, je sais, l'interromps-je, conscient de la gravité de la situation.

– Non, justement : tu ne sais pas. Cette fille, tu ne devineras jamais de qui il s'agit. Attends, je t'envoie l'avis de recherche, c'est plus simple.

– Je crois que j'ai déjà deviné, John, réponds-je en ouvrant la pièce jointe de son mail.

Une photo d'elle apparaît sur mon écran. Elle a le visage peut-être un peu plus rond qu'aujourd'hui, dissimulé derrière des lunettes ovales à monture métallique. Ses cheveux sont indisciplinés, rebelles, alors qu'à présent ils tombent lisses et soyeux. Elle se tient de trois quarts. Elle sourit. Elle a l'air jeune, peu sûr d'elle, naïf, mais c'est indubitablement elle : Nikkie « Malone », la femme qui dort en ce moment même dans mon lit.

– Qu'est-ce que je fais, Tyee ? J'avertis les fédéraux ?

– Non, laisse-moi gérer ça. Je te tiens au courant.

Je raccroche, examine de nouveau la photo. On la reconnaît à peine. Elle doit avoir 18 ans dessus, tout au plus 19. Elle a tellement changé depuis… !

*Nikkie, qu'est-ce que tu me caches ?*

En examinant de nouveau ce visage apparemment si innocent, toutes les douleurs du passé me submergent, ces douleurs que j'ai tenté de fuir en partant pendant plus de vingt ans.

*Je ne suis pas prêt à revivre ce cauchemar.*

Je n'ai même pas encore cicatrisé de la mort de Cara.

Quelles sont les intentions de Nikkie ? Est-ce elle qui a commis ce carnage pour lequel on la recherche ? Quel rapport entre elle et ces trois jeunes gens retrouvés morts dans les bois ? Est-ce que l'histoire est en train de se répéter ?

*Est-ce que je vais être une nouvelle fois contraint d'éliminer la femme pour qui j'ai des sentiments ?*

Nikkie peut-elle vraiment être aussi démoniaque, aussi perverse, aussi manipulatrice que l'était Cara ?

**À suivre,**
**ne manquez pas le prochain épisode.**

**Egalement disponible :**

## Lune de sang
## La meute de Riverside Creek 2

Poussée par d'étranges rêves, Nikkie vient s'installer à Riverside Creek où elle fait profil bas : sorcière aux pouvoirs nouvellement acquis, elle découvre le monde des créatures surnaturelles et ses règles.
Fascinée par l'un de ses professeurs de fac, le séduisant Tyee, elle est loin de se douter qu'il est un loup-garou destiné à devenir l'Alpha de sa meute.
Irrésistiblement attirés l'un par l'autre, ils ignorent combien leur passé les lie. Mais les mystères aussi troubles que violents de cette petite ville vont refaire surface et dresser bien des obstacles sur leur chemin !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

**Retrouvez**
**toutes les séries**
**des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juin 2016

ISBN 9791025731987